# LÉGITIMER LA RÉPRESSION DES TROUBLES

## LES CORRESPONDANCES DU POUVOIR ESPAGNOL AVEC LES PRINCES ALLEMANDS AU DÉBUT DE LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS

(1566-1568)

MONIQUE WEIS

Universitas Bruxellensis
SILO

081
W 434
n°7

Bruxelles
2003

# LÉGITIMER LA RÉPRESSION DES TROUBLES

## LES CORRESPONDANCES DU POUVOIR ESPAGNOL AVEC LES PRINCES ALLEMANDS AU DÉBUT DE LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS (1566-1568)

ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME
ET
ARCHIVES DE L'ÉTAT DANS LES PROVINCES

STUDIA

99

Archives générales du Royaume
D/2003/531/050

Numéro de publication: Publ. 4201

Archives générales du Royaume
2 rue Ruysbroeck
1000 Bruxelles

La liste complète de nos publications peut être obtenue gratuitement sur simple demande (publicat@arch.be) et est également consultable sur notre page électronique (http://arch.arch.be)

VARIA 081 W434 m:7

# LÉGITIMER LA RÉPRESSION DES TROUBLES

## LES CORRESPONDANCES DU POUVOIR ESPAGNOL AVEC LES PRINCES ALLEMANDS AU DÉBUT DE LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS

(1566-1568)




MONIQUE WEIS

Bruxelles
2003

TABLE DES MATIÈRES


Introduction 9

Le Secrétairerie d'État allemande 9

L'allemand du 16e siècle 13

Une première tentative de légitimation avortée 15

L'initiative de Marguerite de Parme 21

Les réponses des princes allemands 22

La deuxième offensive par l'écrit 25

Une troisième lettre retenue par le duc d'Albe 29

La quatrième offensive par l'écrit 31

La Révolte des Pays-Bas au miroir des correspondances diplomatiques 37

- Document 1 (A/B/C) 37

*Philippe II aux électeurs de Saxe, de Brandebourg, de Cologne, de Mayence et de Trèves,aux ducs de Wurtemberg, de Clèves-Juliers, de Holstein, de Bavière et de Brunswick-Wolfenbüttel, au comte palatin Wolfgang, au margrave Jean Georges de Brandebourg, aux princes-évêques de Münster et de Brême*, 22 août 1566.

- Document 2 45

*Marguerite de Parme à l'électeur de Mayence*, «insimili mutatis mutandis» *aux électeurs de Cologne, de Trèves, de Saxe, de Brandebourg et du Palatinat, à l'archevêque de Brême, aux princes-évêques de Münster et de Wurzbourg, aux ducs de Bavière et de Wurtemberg, au landgrave de Hesse, au comte palatin Wolfgang*, 10 octobre 1566.

- Document 3 50

*Rapport sur les préparations de guerre, envoyé en Espagne par Urbain Scharberger*, 16 novembre 1566.

- Document 4 58

*Bernard de Raesfeld, prince-évêque de Münster à Marguerite de Parme*, 19 octobre 1566.

- Document 5 59

*Daniel Brendel, électeur de Mayence à Marguerite de Parme*, 24 octobre 1566.

*Jean von der Leyen, électeur de Trèves à Marguerite de Parme*, 28 octobre 1566.

- Document 7 65

*Frédéric de Wied, électeur de Cologne à Marguerite de Parme*, 14 novembre 1566.

- Document 8 67

*Guillaume de Clèves à Marguerite de Parme*, 27 octobre 1566.

- Document 9 69

*Auguste de Saxe à Marguerite de Parme*, 12 novembre 1566.

- Document 10 71

*Christophe de Wurtemberg à Marguerite de Parme*, 19 novembre 1566.

- Document 11 (A/B) 73

*Philippe de Hesse à Marguerite de Parme*, 23 octobre 1566.

- Document 12 80

*L'électeur palatin Frédéric III à Marguerite de Parme*, 11 novembre 1566.

- Document 13 (A/B) 87

*Philippe II aux électeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Saxe et de Brandebourg, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg et de Münster, aux ducs de Clèves, de Holstein et de Wurtemberg, au landgrave de Hesse, au comte palatin Wolfgang, au margrave Charles de Bade, aux margraves Jean Georges, Georges Frédéric et Jean de Brandebourg ; Philippe II au duc de Bavière*, 25 janvier 1567.

- Document 14 101

*Albert de Bavière à Philippe II*, 31 mars 1567.

- Document 15 104

*Henri de Brunswick-Wolfenbüttel à Philippe II*, 12 avril 1567.

- Document 16 107

*Marguerite de Parme à Henri de Brunswick-Wolfenbüttel*, « insimili » *à Guillaume de Clèves Juliers*, « idem » *à Ernest de Brunswick-Grubenhagen*, 29/30 janvier 1567.

- Document 17 109

*Guillaume de Clèves à Marguerite de Parme*, 11 février 1567.

- Document 18 (A/B/C) 110

*Ambassade des princes luthériens auprès de Marguerite de Parme*, 19 mai 1567.

*Réponse de Marguerite de Parme aux ambassadeurs des princes luthériens*, 21 mai 1567.

- Document 20 (A/B) 132

*Marguerite de Parme aux villes de Cologne et d'Aix-la-Chapelle*, « idem mutatis mutandis » *à l'électeur de Cologne, au prince-évêque de Münster et au duc de Clèves*, 31 mai 1567.

- Document 21 135

*L'électeur de Cologne à Marguerite de Parme*, 11 juin 1567.

- Document 22 (A/B/C/D) 136

*Philippe II aux électeurs de Brandebourg, de Saxe, de Mayence, de Cologne et de Trèves, aux ducs de Bavière, de Clèves-Juliers et de Brunswick-Wolfenbüttel, au margrave Jean Georges de Brandebourg*, 28 novembre 1567.

- Document 23 152

*Daniel Brendel, électeur de Mayence au duc d'Albe*, 16 octobre 1567.

- Document 24 153

*Henri de Brunswick-Wolfenbüttel au duc d'Albe*, 30 mars 1568.

- Document 25 154

*Le duc d'Albe à Auguste de Saxe*, 7 mai 1568.

- Document 26 156

*Auguste de Saxe au duc d'Albe*, 31 mai 1568.

- Document 27 158

*Philippe II aux électeurs de Brandebourg, de Saxe, de Mayence, de Trèves et de Cologne, aux ducs de Brunswick-Wolfenbüttel, de Bavière, de Wurtemberg et de Holstein, au comte palatin Wolfgang, aux margraves Jean Georges et Jean de Brandebourg, aux margraves Charles et Philibert de Bade, au landgrave de Hesse, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg, de Münster et de Spire*, 24 mai 1568.

- Document 28 (A/B) 166

*Le duc d'Albe au duc Henri de Brunswick-Wolfenbüttel*, « insimili » *aux électeurs de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Saxe et de Brandebourg, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg, de Münster et de Spire*, « idem » *aux ducs de Bavière, de Holstein, de Wurtemberg, de Clèves, au comte palatin Wolfgang, aux margraves Charles de Bade, Jean Georges et Jean de Brandebourg*, 22 juin 1568.

*Jean de Hoya, prince-évêque de Münster au duc d'Albe*, 1er juillet 1568.

- Document 30 170

*Albert de Bavière au duc d'Albe*, 5 juillet 1568.

- Document 31 171

*Albert de Bavière au duc d'Albe*, 25 juillet 1568.

- Document 32 173

*Le duc d'Albe aux ducs de Bavière et de Clèves-Juliers*, 21 septembre 1568.

Les documents de la Secrétairerie d'État allemande, conservés aux Archives générales du Royaume à Bruxelles, « *constituent une source de premier ordre pour l'étude de l'histoire militaire, politique, administrative et commerciale de la Belgique ; pour l'étude du droit public et la connaissance des relations extérieures des Pays-Bas avec le Saint-Empire germanique et avec les pays du Nord de l'Europe, principalement aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles* »[1]. Ainsi que pour l'histoire des répercussions diplomatiques de la Révolte des Pays-Bas et pour l'analyse des contre-offensives idéologiques du pouvoir espagnol, a-t-on envie d'ajouter à ce constat enthousiaste de l'archiviste qui a réorganisé le fonds au début du 20^e^ siècle. Malheureusement, peu de chercheurs ont partagé l'engouement d'Édouard Laloire : les volumineuses correspondances échangées au 16^e^ et au 17^e^ siècles entre le gouvernement de Bruxelles et le Saint Empire sont en effet restées presque inexploitées. Le présent recueil de textes, qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité, veut faire mieux connaître la Secrétairerie d'État allemande, en étudiant son action multiple dans un contexte de troubles[2].

## La Secrétairerie d'État allemande

Les gouvernantes générales qui représentaient Charles Quint à la tête des XVII provinces prirent l'habitude de s'entourer de secrétaires de langue allemande bien avant l'institutionnalisation de la fonction. Or, la redéfinition

---

[1] É. LALOIRE, *Inventaire des Archives de la Secrétairerie d'État allemande*, Archives générales du Royaume, Bruxelles, 1929, p.25.

[2] Il se veut un complément à la publication de ma thèse de doctorat : M. WEIS, *Les Pays-Bas espagnols et les États du Saint Empire (1559-1579). Priorités et enjeux de la diplomatie en temps de troubles*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2003.

du statut juridique du « cercle de Bourgogne » par la Transaction d'Augsbourg de 1548, la scission de la dynastie habsbourgeoise en deux branches, l'importance croissante du commerce avec les Allemagnes, et enfin, les nouveaux enjeux, notamment confessionnels, de la diplomatie rendaient les contacts épistolaires réguliers avec le Saint Empire plus indispensables que jamais. Aussi Urbain Scharberger, le fonctionnaire qui s'occupait de la correspondance allemande depuis les années 1530, fut-il officiellement nommé fin 1553 « *secretaire d'Estat pour les affaires d'Allemaigne* »[3]. Scharberger est de loin le détenteur du titre le plus digne d'intérêt, éclipsant en constance et en dévouement tous ses successeurs de la fin du 16e et du 17e siècles. Jusqu'à sa mort en 1579, il devait marquer la politique étrangère du gouvernement central des Pays-Bas, par son travail très apprécié de secrétaire et de traducteur, mais aussi en tant que conseiller avisé, fort de sa bonne connaissance des affaires du Saint Empire.

La Secrétairerie d'État allemande était avant tout chargée des interactions politiques avec l'empereur, les institutions impériales et les différentes composantes de la confédération germanique, tant les électeurs et les autres princes, laïcs ou ecclésiastiques, que les principales villes. En plus de la correspondance diplomatique, cette institution centrale gérait les rapports entre le gouvernement des Pays-Bas et ses représentants à la Chambre impériale de Justice de Spire. Sur ordre du gouverneur général, le secrétaire rédigeait des instructions pour les délégués du cercle de Bourgogne aux diètes, puis entretenait le contact avec eux pendant la durée de leur mission. Il en faisait de même pour les nombreux ambassadeurs envoyés en Empire à titre occasionnel. Parfois, le secrétaire d'État allemand prenait lui-même la route des Allemagnes pour défendre les intérêts de Philippe II. Il

[3] Archives générales du Royaume (AGR), Papiers d'État et de l'Audience, Commissions des Privé et Grand Conseils, 16e siècle, n° 788, fol. 70-71.

collectionnait par ailleurs les documents historiques susceptibles d'être utiles à la conduite ultérieure de la diplomatie, à commencer par les actes des diètes de l'Empire et des autres assemblées impériales.

Enfin, la Secrétairerie d'État allemande jouait un rôle essentiel dans l'administration des troupes allemandes au service du roi d'Espagne. C'étaient le secrétaire et ses clercs qui expédiaient en Empire les commissions pour les colonels, les patentes de recrutement et les instructions diverses pour les contingents de mercenaires. Les relations épistolaires avec tous les chefs militaires liés par contrat à Philippe II demandaient un travail de chancellerie considérable. Pendant la Révolte des Pays-Bas, les étapes successives de la gestion militaire devaient prendre le dessus sur les autres formes de correspondances. Aux problèmes de ravitaillement et de rémunération, habituellement liés aux levées de lansquenets, vinrent s'ajouter des tensions dues aux déplacements anarchiques et destructeurs d'armées peu scrupuleuses parce que mal payées. Cette source de tensions allait envenimer plus d'une fois les relations dites « de bon voisinage », tout comme les nouvelles restrictions imposées par Philippe II à la libre circulation des commerçants ou la présence de réfugiés originaires des « pays de par-deçà » dans les régions frontalières.

Les archives de la Secrétairerie d'État allemande, classées selon le principe de provenance, témoignent de l'activité au jour le jour de l'institution. On y trouve des originaux en provenance du Saint Empire, des minutes des lettres expédiées de Bruxelles, des sommaires et des translats pour l'usage du gouverneur général et de ses conseillers, des instructions et des comptes-rendus réalisés dans le cadre d'ambassades. La série de la « *Registratur* » contient la copie de tous les courriers envoyés dans les Allemagnes ; feuilleter ces volumes permet de suivre de près le travail quotidien impressionnant d'un Urbain Scharberger. Vu que l'échange de

nouvelles fraîches et fiables comptait parmi les preuves d'amitié les plus appréciées entre correspondants, les archives de la Secrétairerie d'État allemande renferment aussi de nombreux « *avisi* » sur les affaires allemandes, françaises et scandinaves. Des informateurs fidèles partageaient régulièrement leurs « *Zeitungen* » avec Philippe II et ses gouverneurs généraux, exigeant en retour d'être tenus au courant des derniers événements survenus dans les Pays-Bas. La présence au sein du fonds de requêtes signées par des particuliers renvoie à une autre coutume diplomatique fort répandue. Les princes du Saint Empire intervenaient en effet souvent auprès du gouvernement de Bruxelles en faveur de leurs sujets qui s'estimaient lésés dans des matières financières, commerciales ou militaires.

Certains des textes retenus n'étaient pourtant pas le produit de la Secrétairerie d'État allemande, mais de l'entourage immédiat de Philippe II, plus précisément de son secrétaire de langue allemande Paul Pfintzing. Il faut savoir que les correspondances entre le roi d'Autriche et les États du Saint Empire passaient en grande partie par les Pays-Bas, empruntant la « *vía de Flandes* » et non, comme beaucoup de courriers échangés avec la cour impériale, les archiducs d'Autriche, ou encore les ducs de Bavière, la « *vía de Italia* ». Leur expédition définitive dans les Allemagnes était confiée au gouverneur général et à son secrétaire d'État allemand, au centre de ce « triangle diplomatique » très actif, surtout pendant la Révolte des Pays-Bas. La plupart des réponses envoyées à Madrid faisaient elles aussi escale à Bruxelles. Le fonds de la Secrétairerie d'État allemande conserve en outre de nombreuses missives royales destinées à des princes allemands ou à d'autres membres du Saint Empire. Tous ces documents permettent de compenser les pertes d'archives du côté espagnol, notamment la pauvreté des collections de Simancas en originaux allemands ayant transité par la plaque tournante de

justification de Philippe II de 1566, 1567 et 1568.

## L'allemand du 16e siècle

Les sources publiées sont libellées en haut-allemand proto-moderne, la langue des chancelleries du Saint Empire aux 16e et 17e siècles. Dans certaines lettres originaires de la Rhénanie et de la Westphalie, les influences du bas-allemand se font sentir, et les courriers allemands sont, d'une manière générale, bien plus contaminés par les dialectes régionaux que les textes dus à Scharberger, d'une pureté, voire d'une uniformité remarquables. Les études sur l'évolution et les spécificités du « *Frühneuhochdeutsch* » insistent à raison sur les liens de cette forme transitoire et hétérogène avec l'essor des villes, le renforcement des structures administratives, la diffusion de l'imprimerie et l'éclosion d'une littérature -religieuse, mais aussi profane- en langue vulgaire après la Réforme. Il conviendrait d'ajouter à cette liste la diplomatie, un art qui acquit ses lettres de noblesse au 16e siècle et qui recourait presqu'autant à l'allemand qu'au latin, au français et à l'italien. Les archives de la Secrétairerie d'État allemande sont une preuve parmi d'autres de l'importance des relations épistolaires suivies entre gouvernants devant la toile de fond des divisions religieuses et de la confessionnalisation.

À l'instar de la plupart des langues de l'époque, le haut-allemand protomoderne se caractérise par l'absence d'une orthographe et de lois grammaticales fixes. Néanmoins, certaines régularités frappent d'emblée : le recours aux consonnes dédoublées, une certaine confusion entre sons durs et sons doux -entre « b » et « p » par exemple-, ou encore l'absence de différences phonétiques entre « y », « i » et « j », ainsi qu'entre « u », « v » et « w ». Le « β » -une contraction de « sz »- et les diphtongues commençaient à

cherchant à respecter l'archaïsme et la diversité des formes du « *Frühneuhochdeutsch* », j'ai opté pour une syntaxe plus compréhensible parce que plus aérée, et surtout pour une ponctuation moins archaïque, proche des règles d'aujourd'hui. La division en paragraphes correspond à celle des pièces d'archives, mais j'en ai accentué les articulations, là où elles n'étaient qu'ébauchées. La graphie de certaines formulations, autrement méconnaissables, a été modernisée, celle des titres et de leurs abréviations uniformisée[4], toujours au nom de la clarté et de la cohérence des transcriptions.

Le premier obstacle à surmonter face aux lettres échangées avec les Allemagnes est évidemment d'ordre paléographique. Le gothique cursif n'est en effet pas aisé à déchiffrer, et cette difficulté explique à elle seule pourquoi ces archives ont été délaissées par les historiens. Mais l'interprétation des correspondances diplomatiques pose des problèmes non moins considérables, notamment à cause des propositions alambiquées, des formules grandiloquentes et des nombreuses redondances. Retrouver le fil rouge dans des phrases peu structurées et interminables s'avère souvent difficile. Il est indispensable de lire entre les lignes pour saisir les nombreux non-dits et sous-entendus qui jalonnaient les échanges de lettres entre les Pays-Bas et le Saint Empire. Conscient de la lourdeur stylistique des correspondances, Victor-Amédée Coremans reconnaissait néanmoins le talent hors du commun d'un Urbain Scharberger « *à faire ressortir ce qui était de nature à plaire le plus aux personnes à qui il s'adressait* », bref à maîtriser ces deux armes

[4] Notamment : « *Kon (Kun.). Mt. (W.)* » pour « *Königliche (Kunigliche) Majestät (Würde)* », « *Rom. Kay. (Key.) Mt.* » pour « *Römische Kaiserliche Majestät* » et « *F. Ht. (G.)* » pour « *Fürstliche Hoheit (Gnaden)* ».

que de me substituer à eux par des traductions approximatives, je laisserai donc surtout la parole au secrétaire d'État allemand et à ses homologues dans les cours allemandes et à Madrid. Les analyses approfondies que propose le chapitre suivant permettront au lecteur, y compris à celui qui ne lit pas couramment l'allemand, d'approcher des textes difficiles au contenu hautement idéologique.

## Une première tentative de légitimation avortée

La première longue missive visant à justifier auprès des princes allemands la ligne dure de Philippe II dans les Pays-Bas fut mise au point à Madrid, le 22 août 1566. Quels éléments de contexte poussèrent le roi d'Espagne à prendre cette initiative diplomatique peu commune, à vouloir partager avec d'autres potentats -y compris des chefs de file protestants- ses inquiétudes quant à la situation politique du « cercle de Bourgogne ». Après le départ de Granvelle en 1564, le rapprochement des calvinistes, mieux organisés et plus revendicatifs, avec l'opposition nobiliaire s'était consolidée autour d'autres griefs communs. Bien que « bon catholiques » pour la plupart, les nobles des Pays-Bas soutenaient désormais la demande d'une modération des placards contre les « hérétiques ». Leurs illusions furent brisées en octobre 1565 par les lettres dites « du bois de Ségovie » ; en vertu de celles-ci, la gouvernante générale devait durcir davantage la répression des mouvements protestants. Pendant les mois suivants, Marguerite de Parme tentait tant bien que mal de naviguer entre les attentes intransigeantes de son demi-frère et les appels

[5] V.-A. COREMANS, « Indications pour servir à l'histoire de la secrétairerie de l'Allemagne et du Nord, instituée pour les Pays-Bas par l'empereur Charles-Quint », in : *Compte-rendu des séances de la Commission royale d'Histoire*, 1re série, 5, 1841, p.182.

l'ordre public, mais qui contenterait aussi les réformés.

Le Compromis des nobles, une requête approuvée par quelque quatre cents signataires, marqua une étape décisive dans le conflit entre le Roi catholique et ses sujets mécontents ; la version définitive, à laquelle adhérèrent non seulement la petite noblesse, mais aussi des grands seigneurs soucieux d'étendre leur influence -les comtes d'Orange, d'Egmont et de Hornes notamment- fut remise à la gouvernante générale en avril 1566. Mais Philippe II, informé des derniers événements par les lettres souvent angoissées de sa représentante à Bruxelles, continuait à faire le sourde oreille à ces réclamations jugées illégitimes, allant jusqu'à garder prisonniers à sa cour deux légats des nobles insurgés. À partir de mai 1566, les protestants des Pays-Bas, dont les exigences en matière de libre exercice du culte s'étaient radicalisées et qui se réunissaient par centaines dans des assemblées secrètes, parfois doublées d'émeutes armées, échappaient de plus en plus au contrôle des organes de gouvernement tant centraux que provinciaux.

Des « *avisos de Flandes* » du 5 août 1566 apprirent à Philippe II que « *les affaires de ce pays bas vont de mal en pis et tendent a ruyne non pour aultre chose, sinon pour maulvais conseils* » et surtout que ses adversaires auraient recours à des « *amys es certains pays pour leur seurté, lesquels verbalement ont signifié estre en Alemaigne* ». Quatre mille chevaux et « *quarante enseignes de gens a pied* » se tiendraient déjà prêts à les servir dans leur « *rivolte* »[6]. Influencé par le duc d'Albe et ses partisans, le roi d'Espagne jouait depuis longtemps avec l'idée d'une intervention militaire dans les « pays de par-deçà ». La rumeur des manœuvres ennemies en Empire ne pouvait donc que l'encourager à faire recruter à son tour des armées de lansquenets pour ramener les « rebelles » à la bonne et due obéissance. C'était

s'adresser aux principaux États allemands par la lettre très élaborée du 22 août 1566.

Les documents de la plume du secrétaire Paul Pfintzing connurent cependant un sort étrange : envoyés dans les Pays-Bas pour être ensuite expédiés en direction des Allemagnes, ils furent retenus à Bruxelles par Marguerite de Parme. Or, le fait que la première apologie de la répression espagnole n'ait jamais atteint ses destinataires en Empire ne doit pas nous empêcher de l'analyser en détail. Tous les arguments essentiels de la lutte idéologique contre la Révolte, que les courriers ultérieurs devaient reprendre et développer, y étaient énoncés. Le sommaire partiel réalisé par Urbain Scharberger (Doc. 1/C) permet de s'en rendre compte au même titre que la série d'originaux et de copies conservés dans les archives de la Secrétairerie d'État allemande (Doc. 1/A)[7].

L'énoncé des titres de Philippe II et l'adresse au destinataire, les deux élements constitutifs du début du premier paragraphe, étaient suivis d'un long et intéressant exposé des motifs. Le roi d'Espagne disait avoir appris avec beaucoup de « *regret et desplaisir* » les récents événements des Pays-Bas, dont il craignait que les échos étaient aussi arrivés chez ses correspondants en Empire. L'interprétation que la lettre du 22 août 1566 cherchait à donner de cette « rébellion » était évidemment partiale : des sujets « *malicieux et*

---

[6] Archives générales de Simancas (Valladolid), Estado 654, n° 84.

[7] Pour la version 1/A : SEA, n° 122, fol. 106-109 (à l'électeur Auguste de Saxe), 114-117 (au duc Christophe de Wurtemberg), 118-121 (au comte palatin Wolfgang de Deux-Ponts), 122-125 (à l'électeur Joachim de Brandebourg), 126-129 (au margrave Jean Georges de Brandebourg), 130-132 (au duc Adolphe de Holstein) ; n° 132, fol. 21-26 (au duc Henri de Brunswick-Wolfenbüttel) ; n° 134, fol. 6-10 (au duc Albert de Bavière) ; n° 138, fol. 75-78 (à Georges de Saxe, prince-évêque de Brême). Pour la version 1/B : n° 122, fol. 110-113 (au duc Guillaume de Clèves-Juliers) ; n° 138, fol. 71-74 (à Bernard de Raesfeld, prince-évêque de Münster) ; n° 136, fol. 90-93 (à Frédéric de Wied, électeur de Cologne), 127-130, (à Daniel Brendel, électeur de Mayence) ; n° 137, fol. 123-126 (à Jean von der Leyen, électeur de Trèves).

*pervers* », ennemis de l'ordre, du droit et de la paix, « *ne tendans a autre chose que a leur propre advantaige et prouffit* », avaient osé se soulever contre leur « *vray et naturel prince* », « *alencontre de leur debvoir* ». Ils nuisaient « *aulx innocents et paisibles subiectz* », et leurs incitations à la désobéissance, « *dont desia sont ensuyvy grands troubles* », risquaient d'aggraver encore la « *confusion et mal du commun estat* ». Les insurgés auraient même l'intention de recruter « *de propre auctorité* » des troupes de mercenaires étrangers, « *pour avec plus grande force et violence mectre en œuvre leur malicieuse et infidele conspiration* », narguant « *la benignité et clemence dont sa majesté s'est tousiours usee et demonstré envers tous* ».

Les phrases suivantes résument à merveille l'argumentation de Philippe II en faveur d'un durcissement de sa politique : puisque le soulèvement dans les « pays de par-deçà » portait atteinte, et à son pouvoir personnel, et à la tranquillité publique « *ensamble de la discipline, civilité, ordonnance, police* », une réaction ferme était de mise. Il fallait combattre « *ce grand feu estant desia enflamé* » qui risquait, s'il n'était pas arrêté « *a bonne heure* » et « *par bons et expediens moyens* », de causer « *l'entiere ruine et perdition des pays bas et ses loyaulx subiectz* ». C'était donc malgré lui que le roi d'Espagne, d'habitude réputé pour sa « *paisibilité* », s'apprêtait à prendre les armes. Avec l'accord de l'empereur et conformément aux lois du Saint Empire, il faisait lever dans les Allemagnes plusieurs milliers de « *gens de guerre, tant a cheval que a pied* ». Les « *chiefz et pensionnaires ordinaires* » chargés de cette mission urgente portaient des documents royaux émis à leur nom ; toute autre personne qui tenterait de recruter des lansquenets agissait probablement sur ordre des « rebelles », c'est-à-dire de manière illégitime.

La dernière partie de la missive en appelait directement à la collaboration des princes allemands. Ceux-ci étaient d'abord priés de ne pas

version, mensongère et diffamatoire, des troubles des Pays-Bas. Philippe II se montrait confiant quant à la perspicacité de ses correspondants : ceux-ci comprendraient et approuveraient certainement les raisons qui le poussaient à la riposte armée, sans que de plus amples explications ne soient nécessaires. Il s'agissait de poser un exemple dissuasif pour ceux qui, dans les XVII provinces ou ailleurs, envisageraient de s'attaquer aux prérogatives princières. La rébellion était à nouveau comparée à un feu dévastateur, susceptible d'embraser aussi le Saint Empire. Qui voulait protéger ses territoires se devait de prêter main forte à la répression espagnole, en refusant tout coup de pouce aux insurgés et en facilitant les manœuvres militaires au profit de Philippe II, puis de convaincre d'autres gouvernants d'en faire autant. Une telle attitude, que dicterait d'ailleurs le souci de préserver le respect dû à l'autorité, serait considérée à Madrid comme la preuve d'amitié par excellence.

Cette fin de lettre était davantage développée dans la variante qu'auraient dû recevoir certains voisins immédiats des Pays-Bas (Doc. 1/B). Les métaphores y étaient plus parlantes, -on y évoquait notamment le « poison » de la désobéissance-, les avertissements concernant une possible contagion des régions limitrophes -décrites comme sises tout près du foyer de l'incendie- plus menaçants, les appels à la collaboration avec le roi d'Espagne et sa représentante à la tête du cercle de Bourgogne plus pressants. Philippe II s'y félicitait enfin de la naissance d'une infante à la cour de Madrid, une pratique diplomatique courante entre correspondants fidèles. À la même époque, les échanges de nouvelles sur les recrutements d'armées par les « rebelles » avec le prince-évêque de Münster et Guillaume de Clèves-Juliers commençaient à s'intensifier. D'autres informateurs zélés, à commencer par Albert de Bavière et Henri de Brunswick, allaient aider la diplomatie espagnole à rester au courant des manœuvres ennemies en Empire, mais le

capital tout au long de la Révolte des Pays-Bas.

Le rapport détaillé d'Urbain Scharberger du 16 novembre 1566 (Doc. 3) nous apprend davantage sur les préparations de guerre menées à bien dans les Allemagnes au profit du roi d'Espagne. Pas moins de trois mille cavaliers et dix mille fantassins devaient contribuer à mater la « rébellion » dans les XVII provinces. Ils étaient placés sous les ordres de pensionnaires ayant fait leurs preuves tels les ducs Éric, Ernest et Philippe de Brunswick, les capitaines Jean Barner et Jean Walhart. Les commissaires Jean de Naves et Jean Engelpart servaient d'intermédiaires entre les autorités espagnoles et les chef militaires, notamment pour les questions de discipline et de paiement. De l'avis de tous, les « montres » devraient avoir lieu dans les « pays de par-deçà », afin que le « *Landfrieden* », la si fragile et si précieuse paix interne du Saint Empire, soit scrupuleusement respectée.

Après s'être attardé sur les modalités concrètes des levées de troupes, le secrétaire d'État allemand revint sur la lettre du 22 août 1566. Celle-ci aurait été provisoirement retenue à Bruxelles parce qu'elle passait sous silence l'actualité des négociations entre Marguerite de Parme et les seigneurs mécontents. La gouvernante générale aurait pris soin d'informer en son nom propre les princes allemands des opérations prévues en Empire, de les avertir des manœuvres ennemies, et de solliciter leur soutien actif et inconditionnel dans la lutte contre des « rebelles » sans foi ni loi. Le rapport de Scharberger mentionnait aussi que Georges de Holl et Hilmar de Münchausen, deux pensionnaires des plus fidèles, avaient su se laver des soupçons de trahison qui pesaient sur eux, et que les protestants Philippe d'Eberstein et Jean Georges de Gumpenberg avaient exigé de ne pas devoir prendre les armes contre des coreligionnaires.

Le courrier signé Marguerite de Parme et daté du 10 octobre 1566 (Doc. 2), celui qui prit la route des Allemagnes en lieu et place de la missive royale, insistait d'abord longuement sur les fausses rumeurs que les « rebelles » diffuseraient quant à l'extension de l'Inquisition espagnole aux Pays-Bas. Il argumentait qu'en réalité Philippe II se contentait d'appliquer la législation adoptée par son père Charles Quint pour ramener les « hérétiques » dans le droit chemin ; la crainte de mesures de persécution toujours plus sévères, très répandue parmi le commun peuple, serait donc injustifiée. La gouvernante générale rappelait ensuite ses pourparlers avec les seigneurs contestataires : elle leur avait tendu la main, acceptant de modérer ses positions, mais eux n'avaient pas tenu leurs engagements. Les connivences de l'opposition nobiliaire avec les calvinistes avaient finalement débouché sur de terribles destructions d'églises et de monastères, décrites ici dans les couleurs les plus noires. Cette référence à la crise iconoclaste de l'été 1566 était la principale nouveauté par rapport à la missive royale ; elle expliquait à elle seule la décision de retenir un document jugé dépassé pour le remplacer par une version actualisée des faits.

Les arguments que la lettre du 10 octobre 1566 déployait pour convaincre les princes allemands du bien-fondé de la répression ressemblaient à ceux mis en avant par le roi d'Espagne lui-même. L'insurrection dans les Pays-Bas était présentée comme un crime de lèse-majesté impardonnable qui exigeait une punition appropriée ; aucun souverain ne pouvait tolérer des attaques aussi graves contre sa bonne réputation et contre la mission que Dieu lui avait confiée. Marguerite de Parme s'inquiéta ensuite des dangereux agissements des « rebelles » et des coups de main dont ceux-ci bénéficieraient de la part de certains États allemands. Elle souligna la distinction essentielle

légitime défense et méritaient donc d'être épaulées. Les princes du Saint Empire devraient faciliter, chacun dans ses territoires, la tâche des chefs militaires au service du roi d'Espagne. Une autre manière de contribuer au juste combat contre les « désobéissants » consisterait évidemment à contrer les dangereux mensonges que ces derniers faisaient courir dans les Allemagnes et à répandre, auprès du commun peuple comme auprès des gouvernants, la « vérité » sur les événements des Pays-Bas. La guerre qui s'annonçait n'était pas uniquement un conflit militaire, mais aussi un affrontement de deux entreprises de propagande…

## Les réponses des princes Allemands

La note en marge de l'extrait de « *Registratur* » apporte une précision intéressante : même ceux d'entre les destinataires de la lettre du 10 octobre 1566 qui correspondaient peu avec le gouvernement de Bruxelles -les électeurs de Saxe et du Palatinat, le landgrave de Hesse, le duc de Wurtemberg- étaient priés d'adresser leur réponse écrite à Marguerite de Parme et non à Philippe II en personne. Les réactions qui arrivèrent à la Secrétairerie d'État allemande au courant des mois suivants étaient en effet nombreuses ; presque toutes traduisaient un malaise plus ou moins voilé quant à l'évolution des troubles des Pays-Bas.

Parmi les premiers à promettre à la gouvernante générale des Pays-Bas de faciliter les mouvements des armées de mercenaires à la solde de l'Espagne fut l'évêque de Münster (Doc. 4). Les trois électeurs ecclésiastiques allaient en faire autant, mais non sans apporter d'importantes nuances à leurs déclarations de solidarité. Daniel Brendel, l'archevêque de Mayence profitait ainsi de l'occasion pour rappeler que les manœuvres militaires ne devaient en

plaidait avec insistance pour une résorption pacifique des troubles dans les « pays de par-deçà », souhaitant une solution non violente, dictée par la clémence, plus attentive à la prospérité générale, et moins profitable au Turc, cet ennemi commun de toute la chrétienté (Doc. 7). Il exprimait des craintes quant aux dommages que les passages des troupes levées par Philippe II pourraient causer dans les territoires frontaliers. Les mêmes inquiétudes, doublées d'avertissements amicaux, marquaient aussi la missive de l'électeur de Trèves (Doc. 6) ; elles furent des thèmes récurrents dans les correspondances avec les États limitrophes du cercle de Bourgogne pendant toute la Révolte des Pays-Bas.

Les réponses des princes protestants au courrier du 10 octobre 1566 ne se contentaient pas de mettre en garde contre les effets pervers des résolutions prises par le roi d'Espagne et sa représentante à Bruxelles. Elles cherchaient au contraire à briser l'élan guerrier de ceux-ci en leur proposant un plan de pacification inspiré de la réalité biconfessionnelle du Saint Empire et fondé sur la reconnaissance d'une certaine liberté de religion. L'électeur palatin Frédéric III, qui était passé au calvinisme au détriment de l'empereur et des autres États allemands, allait être mis au ban des relations épistolaires avec les autorités espagnoles à partir du début de 1567. À lire sa longue lettre du 11 novembre 1566 (Doc.12), cette sanction n'a rien de surprenant.

Le prince rhénan y réprimandait en effet Marguerite de Parme, dans des termes qui devaient sonner comme autant d'insultes, pour ses persécutions de bons chrétiens fidèles à la « vraie foi ». Il argumentait que la grande majorité des réformés des Pays-Bas ne portaient nullement atteinte au pouvoir royal, compétent dans le seul domaine temporel et non pour les questions spirituelles, qui ne devraient relever que de l'autorité de Dieu. Le Palatin, qui n'hésitait pas à réprimer la moindre déviance confessionnelle dans ses propres

religieuse ; autorisés d'exercer librement leur foi, ses coreligionnaires des Pays-Bas ne seraient plus tentés de suivre les quelques agitateurs responsables des récents troubles. Il allait jusqu'à accuser l'« idolâtrie romaine » d'attirer les pires calamités, notamment la menace ottomane, sur la chrétienté par son attachement à des pratiques blasphématoires. Frédéric III justifiait entre autres son refus catégorique de prêter main forte aux préparations de guerre par les sérieux problèmes économiques dont souffraient encore ses principautés, par sa volonté d'appliquer à la lettre la législation sur la paix impériale, et enfin par les raisons suprêmes que lui dicterait sa conscience.

Si Auguste de Saxe prenait davantage d'égards dans sa réponse à Marguerite de Parme (Doc. 9), il n'en condamnait pas moins la décision du roi d'Espagne de prendre les armes contre des « innocents » plutôt que de revoir sa ligne confessionnelle à la faveur d'un arrangement à l'allemande. Christophe de Wurtemberg s'engagait à ne pas entraver les opérations militaires prévues en Souabe, mais il critiquait lui aussi l'attitude intransigeante de Philippe II et lui opposait l'idée d'étendre la Paix d'Augsbourg de 1555 au cercle de Bourgogne (Doc. 10). À son avis, la proclamation d'une liberté de conscience limitée pourrait être la clé du retour au calme dans les XVII provinces, à condition que les calvinistes renoncent à leurs erreurs et adoptent le luthéranisme.

La missive très peu diplomatique de Guillaume de Hesse du 23 octobre 1566 subsiste dans sa version originale allemande (Doc. 11/A) et sous la forme d'un sommaire en français dû à Urbain Scharberger (Doc. 11/B). Le landgrave y dénonçait l'« *effusion du sang de ses propres subiectz et totale destruction de son propre pais* » que le Roi catholique serait en train de déclencher, et qui « *pourroit causer perturbation de la paix commune et tout bon police, non seulement aux pais bas, ains aussi es pais circonsvoisins* » ;

de Parme et de Philippe II étaient retournés contre eux. « *La recognoissance de la vérité divine* » ne se laissant pas extirper « *hors du cœur et conscience de l'homme, ny par glaive, feu ny aultre force* », la gouvernante générale devrait « *permectre d'estre libre a ses subiectz de vivre selon la confession augustane* ». Elle pourrait ainsi frapper un magnifique coup double : « *obvier a plusieurs maulvaises et inhumaines sectes* », et surtout pacifier une fois pour toutes les Pays-Bas. On ne pourra pas accuser les princes luthériens d'avoir manqué d'aplomb face aux autorités espagnoles, du moins à juger d'après leurs interventions écrites datant du début de la Révolte…

**La deuxième offensive par l'écrit**

Le 25 janvier 1567, Philippe II s'adressa à nouveau personnellement à ses correspondants allemands les plus influents au sujet des « *troubles presentz au pays bas et de sa resolution et intention* » (Doc. 13/A). Le duc de Bavière, allié de choix du Roi catholique en Empire, eut droit à une version plus étendue (Doc. 13/B) de cette deuxième lettre de légitimation qui se réfèrait explicitement au courrier de Marguerite de Parme du 10 octobre 1566. Étant donné que les plis empruntèrent cette fois la « *vía de Italia* » plutôt que la « *vía de Flandes* », le fonds de la Secrétairerie d'État allemande ne conserve que des copies, envoyées à Urbain Scharberger par les soins de Paul Pfintzing.

Le contenu différait peu de celui des documents décortiqués ci-dessus. Le roi d'Espagne commença par donner des nouvelles de la Révolte des Pays-Bas -la violence inouïe des ravages iconoclastes était encore mise en avant comme une preuve du haut degré de perversion des « rebelles »- et par rappeler les véritables objectifs -la ruine des XVII provinces au nom de leurs intérêts propres- de ces mauvais sujets qui osaient s'attaquer à l'autorité

et les mesures concrètes qu'il avait fait prendre pour défendre le cercle de Bourgogne contre un danger diffus mais imminent. Les informations concernant les levées de troupes en Empire divulguées par le courrier du 25 janvier 1567 étaient beaucoup plus précises que dans les lettres antérieures, mais le but poursuivi restait le même : persuader les princes allemands de soutenir ouvertement, d'une manière ou d'une autre, la cause espagnole. L'horrible spectre de la contagion et la si précieuse solidarité entre princes, deux leitmotiv idéologiques qui allaient rester très présents dans les correspondances ayant trait aux troubles des Pays-Bas, servaient une nouvelle fois d'arguments de choc.

La réponse d'Albert de Bavière du 31 mars 1567 (Doc. 14), qui transita elle aussi par la « *vía de Italia* », fut pour le moins complaisante. Le duc y promettait au roi d'Espagne son aide enthousiaste et efficace dans toute opération visant au rétablissement de la paix et de l'unité au sein de la chrétienté. La lettre d'Henri de Brunswick du 12 avril 1567, dont les archives de la Secrétarerie d'État allemande renferment également une copie due à Pfintzing, est la seule autre réaction allemande au courrier royal du 25 janvier 1567 qui soit parvenue jusqu'à nous (Doc. 15). Le duc de Wolfenbüttel, catholique et proche de Philippe II, souhaitait la victoire de celui-ci sur la sédition et la désobéissance, mais s'inquiètait aussi des agissements de son cousin et ennemi Éric de Brunswick-Calenberg. Ceux-ci suscitaient, d'une manière générale et malgré les paroles rassurantes du pouvoir espagnol, beaucoup de méfiance en Empire, surtout dans les régions qui avaient déjà eu à souffrir par le passé de ce chef militaire réputé sans scrupules. Quelques semaines auparavant, en réponse à la lettre de Marguerite de Parme du 10 octobre 1566, le duc de Clèves avait déjà exprimé ses réticences quant à l'engagement de celui-ci, exigeant d'être informé de tous les mouvements de

approvisionnement et leur rémunération (Doc. 8).

Le 29 janvier 1567, Marguerite de Parme s'était à son tour adressée à quelques-uns des princes allemands les plus effrayés par les mouvements de guerre en cours, notamment les ducs de Brunswick-Wolfenbüttel et de Clèves-Juliers, pour leur exposer les nobles motivations du roi d'Espagne (Doc. 16). Celui-ci ferait recruter un nombre impressionnant de mercenaires dans le seul but d'effrayer ses adversaires et d'éviter ainsi de longs et sanglants affrontements armés. La gouvernante générale abordait aussi pour la première fois une décision majeure qui devait faire couler beaucoup d'encre en Empire, à savoir la nomination de l'intransigeant duc d'Albe à la tête des armées destinées à gagner les Pays-Bas. Elle annonçait enfin que Philippe II avait pris la lourde résolution de rejoindre bientôt le cercle de Bourgogne avec le projet d'y diriger lui-même sa politique d'apaisement des troubles, une promesses souvent réitérée mais jamais tenue.

Dans sa réponse du 11 février 1567 (Doc. 17), Guillaume de Clèves souhaitait que le voyage royal se déroule sans entraves et assurait Marguerite de Parme de sa pleine confiance, qui rendrait superflues les mises en garde contre les mensonges colportés par les « rebelles ». Il serait néanmoins à préférer que le pouvoir espagnol trouve une solution pacifique, dictée par la clémence et cimentée par le secours de Dieu, pour rétablir l'autorité royale et ramener les sujets insurgés à la bonne et due obéissance. La réaction très complaisante de ce prince ayant pris l'habitude de miser sur la carte de la neutralité confessionnelle contrastait fortement avec l'attitude peu conciliante adoptée par les chefs de file protestants au moment de leur ambassade commune auprès du duc d'Albe au printemps 1567.

Les lettres de créance pour les légats portent la date du 17 février 1567 (Doc. 18/A), mais la longue requête entérinée par Auguste de Saxe,

Charles de Bade ne devait être présentée à la gouvernante générale que plusieurs mois plus tard, à savoir le 19 mai 1567 (Doc. 18/B). Le secrétaire d'État allemand en réalisa un sommaire fort utile en français (Doc. 18/C) de ce document qui reprenait en gros les propositions défendues par les princes luthériens dans leurs réponses à Marguerite de Parme de l'automne 1566. La réplique cinglante de celle-ci (Doc. 19/A), dont subsiste également une excellente traduction (Doc. 19/B), renouait pour l'essentiel avec le discours idéologique des lettres de légitimation analysées ci-dessus. Elle tançait en outre les instigateurs de l'ambassade pour leur inacceptable impertinence ; ils auraient osé se mêler d'affaires qui ne les regardaient pas, voire faire la leçon à Philippe II en personne : « *puis que nulluy d'eulx, voire ny le moindre magistrat vouldroit sans doubte souffrir telles insolences, temeraritez et manifeste rebellion, et encoires moins vouloir donner ordre et regle aux aultres potentatz en telles choses intollerables, (...) ne se soucÿant aussi sadite majesté de ce comment lesdits princes et aultres estatz de l'Empire gouvernent leurs subiectz et pais, soit au faict de la religion, choses prophanes ou aultrement* ».

À la même époque, la question des insurgés en fuite qui trouveraient un refuge immérité dans les Allemagnes grâce à des appuis de la part de particuliers, voire d'autorités, fit son irruption dans les correspondances diplomatiques. Le 31 mai 1567, Marguerite de Parme écrivit à ce sujet aux villes de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, ainsi qu'à l'électeur de Cologne, au duc de Clèves et au prince-évêque de Münster (Doc. 20/A). Après un rappel des principaux méfaits des « rebelles », notamment de leurs horribles crimes iconoclastes, et des mesures de protection prises par Philippe II, la gouvernante générale constatait avec amertume que -pour emprunter les termes utilisés dans la traduction de Scharberger (Doc. 20/B)- « *les*

*complices se sont secretement absentez et fuyz hors le pais, craindans la condigne punition* ».

Sa requête avait le mérite d'être claire : au nom des relations de bon voisinage avec les Pays-Bas et « *pour la manutention de la vraye obeissance et juste poursuite desdits rebelles* », les villes et princes de Rhénanie étaient priés de chasser de leurs territoires tous ces « *infracteurs de la paix publique* », « *tant ceulx qui presentement levent estre en son pais que ceulx qui viendront a l'advenir estant fuy d'icy a cause de leurdite rebellion* ». La réponse de l'électeur de Cologne (Doc. 21) était par contre des plus évasives : malgré des recherches intensives, ses subordonnés n'auraient pu mettre la main sur aucun réfugié en provenance des Pays-Bas, ce qui ne les empêcherait cependant pas de rester vigilants.

### Une troisième lettre retenue par le duc d'Albe

La troisième missive que Philippe II comptait envoyer aux princes allemands afin de légitimer la répression dans les Pays-Bas, cette fois plus particulièrement le choix du redouté duc d'Albe comme gouverneur général, fut elle aussi arrêtée à Bruxelles pour des raisons de lenteur des voies de communication. Deux versions différentes existent de cette missive du 28 novembre 1567, qui brodait sans surprise autour des mêmes thèmes de la « rébellion » intéressée et coupable, et de l'indispensable et légitime défense qu'il s'agit d'organiser. Une première mouture, très élaborée, était réservée aux personnalités qui ne devaient pas recevoir la visite d'un légat du roi d'Espagne (Doc. 22/C)[8], et une deuxième (Doc. 22/A), bien plus courte, était

[8] C'est-à-dire à Jean et Georges Frédéric de Brandebourg, à Charles et Philibert de Bade, à Guillaume de Hesse, Christophe de Wurtemberg et Adolphe de Holstein, au cardinal

principales cours du Saint Empire[9]. L'instruction, également reproduite ci-dessous (Doc. 22/B), reprenait tous les points que le porte-parole de Philippe II devaut aborder ; son contenu rejoignait en fait celui de la version longue de la lettre.

Une missive de Paul Pfintzing à Urbain Scharberger du 14 décembre 1567, -probablement la date de l'expédition à Bruxelles de l'ensemble des documents-, permet d'entrevoir l'importance du travail ainsi confié à la Secrétairerie d'État allemande (Doc. 22/D). Il fallait non seulement veiller à ce que les documents préparés par le secrétaire personnel du roi d'Espagne atteignent leurs destinations, mais encore désigner un ambassadeur digne et efficace, informer l'empereur de cette ambitieuse démarche diplomatique, compléter l'adresse du pli destinée à l'archevêque de Brême fraîchement élu, répondre à certaines demandes plus ponctuelles. La perspective de la prochaine venue de Philippe II dans ses « pays de par-deçà » en détresse était réaffirmée avec force. Mais l'actualité des Pays-Bas ayant rendu caduc son message central, à savoir la dénonciation d'une nouvelle campagne de calomnie orchestrée par les insurgés, le duc d'Albe, conscient du ridicule qui émanerait d'explications aussi dépassées, avait finalement choisi de ne pas expédier le courrier du 28 novembre 1567 dans les Allemagnes.

La situation dans les Pays-Bas s'était d'ailleurs considérablement aggravée au cours des mois précédents, réveillant de vives inquiétudes jusqu'en Empire. Le duc d'Albe avait pris les rênes du gouvernement dès

---

d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux princes-évêques de Münster, de Wurzbourg et de Spire, au comte palatin Wolfgang. AGR, SEA, n° 170, fol. 4-11, 12-17 ; n° 177, fol. 29-34, 57-64, 223-228 ; n° 181, fol. 1-6 ; n°184, fol. 1-8, 142-147, originaux et copies.

[9] Cette version était destinée aux électeurs Joachim de Brandebourg et Auguste de Saxe, aux électeurs de Mayence, de Cologne et de Trèves, aux ducs Albert de Bavière, Guillaume de Clèves-Juliers et Henri de Brunswick-Wolfenbüttel, ainsi qu'au margrave Jean Georges de

en décembre. Le renforcement de la répression se traduisait surtout par la création en septembre d'un Conseil des troubles, une juridiction d'exception portée par des juristes d'origine espagnole qui devait poursuivre « hérétiques » et « rebelles », saisir leurs biens et les condamner à la peine de mort ou au bannissement. En septembre 1567, les meneurs du Compromis des nobles avaient été convoqués à Bruxelles, sous le prétexte d'une réunion au sommet en vue de la pacification des XVII provinces. Alors que Guillaume d'Orange avait préféré rester à l'abri dans son exil allemand, Egmont et Hornes étaient tombés dans le piège et avaient été emprisonnés sur le champ.

### La quatrième offensive par l'écrit

La détention des deux grands seigneurs membres de l'ordre de la Toison d'or était au centre de la quatrième missive de légitimation de Philippe II. Celle-ci répondait au tollé d'indignation que l'arrestation d'Egmont et de Hornes avait suscité dans les Allemagnes, et aux incitations à la clémence que Maximilien II avait adressés à ce sujet au roi d'Espagne. La lettre du 24 mai 1568 (Doc. 27) emprunta la « *vía de Italia* », peut-être parce que la diplomatie espagnole se méfiait désormais des initiatives personnelles du duc d'Albe. Une copie de la plume de Pfintzing, envoyée à Bruxelles pour l'information du gouverneur général, se trouve néanmoins dans les archives de la Secrétairerie d'État allemande.

L'objectif de cette nouvelle entreprise de séduction était de contrer « *le bruict que concerne certaine ligue faicte en prejudice cils de la nouvelle religion* ». La première partie de la missive se penchait en effet sur ces

---

Brandebourg. SEA, n° 170, fol. 1-3, 210-212 ; n° 134, fol. 27-30, 31-33 ; n° 161, fol. 10-12 ; n°175, fol. 171-174 ; n° 178, fol. 2-5 ; n° 180, fol. 4-6 ; n° 184, fol. 42-45, 46-49, originaux.



BIBLIOTHECA-UNIVERSITAS BRUXELLENSIS

vaste alliance anti-protestante chapeautée par le Roi catholique. Le courrier du 28 novembre 1567, qui avait déjà abordé la question, n'était pas arrivé à bon port pour la simple raison que la route maritime, empruntée à cause des troubles en France, lui avait fait perdre trop de temps. Il serait à espérer que les princes allemands aient saisi par eux-mêmes le caractère mensonger et diffamatoire d'une telle rumeur, et qu'ils aient fait leur possible pour la démentir auprès de leurs voisins. Mais la diplomatie espagnole préférait miser sur la carte de la certitude, c'est-à-dire répéter encore et encore ses protestations d'innocence et ses appels à soutenir la lutte contre les fausses accusations.

La deuxième partie de la missive du 24 mai 1568 abordait entre autres les récents événements des Pays-Bas, à savoir le maintien d'importantes troupes sous le commandement du duc d'Albe et le sort réservé aux comtes d'Egmont et de Hornes. Ces deux décisions auraient été prises après mûre réflexion, au grand regret d'un monarque connu pour sa magnanimité, dans le seul but de rétablir l'ordre et le bon droit. Philippe II évoqua longuement la si précieuse solidarité entre princes dans un monde assiégé par le fléau de la « rébellion ». La séculaire harmonie des relations entre le cercle de Bourgogne et la reste de la confédération germanique, fondée sur des intérêts partagés relevant du bien commun, était prise à témoin dans cette apologie de la mission de « pacification » dont le roi d'Espagne se disait investie et pour laquelle il sollicitait la collaboration des États allemands. Ceux-ci étaient priés d'accorder leur pleine confiance au duc d'Albe lorsque celui-ci leur fera part des dernières nouvelles du cercle de Bourgogne.

Le 7 mai 1568, le gouverneur général avait déjà fait expédier une missive au ton alarmant, voire mençant, en direction de la Saxe (Doc. 25). Il y faisait part de son inquiétude et aussi de son indignation devant le projet

l'approbation et le soutien de l'électeur face à ce danger d'envergure. Le chef de file des luthériens allemands répliquait par des paroles plutôt rassurantes (Doc. 26) ; mais il ne pouvait s'empêcher de souhaiter une nouvelle fois que Philippe II fasse preuve de davantage de magnanimité et qu'il arrive à ramener les XVII provinces à l'ordre sans effusion de sang. Auguste de Saxe jura qu'il ne verrait rien d'un meilleur œil que la défaite des « ennemis de la paix » et la restauration du souverain légitime dans ses pleins pouvoirs. Il dit toutefois espérer une intervention impériale auprès du roi d'Espagne pour son gendre et protégé Guillaume d'Orange. Le gouvernement de Bruxelles reçut à cette époque plusieurs autres requêtes au profit des seigneurs des Pays-Bas : l'électeur de Mayence avait volé au secours du comte de Hornes dès octobre 1567 (Doc. 23), et Henri de Brunswick-Wolfenbüttel en avait fait autant en mars 1568 pour le comte d'Egmont (Doc. 24). Tous deux insistaient sur les services rendus par les inculpés à la dynastie des Habsbourg et sur leur appartenance au prestigieux ordre de la Toison d'or.

Le 22 juin 1568, le duc d'Albe adressa une courte lettre (Doc. 28/A) à tous ses principaux correspondants en Empire pour compléter les renseignements contenus dans la missive royale du 24 mai 1568. Lui incombait alors la tâche délicate de leur apprendre la mise à mort d'Egmont et de Hornes, le 5 juin 1568, et surtout, de leur faire comprendre que « *ceste execution ne s'est faicte sans grandz et eminens raisons, apres avoir prealablement prins souffisans informations et tiré le tout en meure deliberation* », pour citer le sommaire en français réalisé par Urbain Scharberger (Doc. 28/B). L'accent était à nouveau mis sur l'idée que « *chacun superieur aimant et equité, ensamble la conservation de leur auctorité* » se devrait de condamner les « *espoventables et punissable forfaictures* » relevant de l'insurrection par définition coupable contre le souverain légitime. Le duc

*pour excusez, tant en leur endroict que endevers aultres ou besoin sera, sadite majesté et son excellence* » pour une décision prise à contre-cœur mais indispensable à l'amélioration de l'état des « pays de par-deçà ».

Malheureusement, peu de réponses à la missive du 22 juin 1568 subsistent dans les archives de la Secrétairerie d'État allemande. Le prince-évêque de Münster répétait dans sa lettre du 1er juillet 1568 (Doc. 29) qu'il n'accordait aucune foi aux calomnies que les adversaires de Philippe II continuaient de diffuser en Empire. Il ajouta qu'il aurait préféré que les événements des Pays-Bas prennent un tour moins tragique, sans pour autant contester le bien-fondé de la politique espagnole. Albert de Bavière se joignit à cette réaction (Doc. 30), priant Dieu d'épargner dorénavant la chrétienté de telles « tempêtes » porteuses de malheur. Quelques semaines plus tard, il intervint -sans résultat- auprès du duc d'Albe pour Sabine d'Egmont et ses enfants (Doc. 31/A) ; dans sa requête, jointe en copie (Doc. 31/B), la veuve du seigneur exécuté se dit inconsolable, dépourvue de parents et d'amis, et surtout désespérée de récupérer ses biens dans les Pays-Bas.

Le dernier texte publié ci-dessous prouve que l'agitation créée en Empire par le sort cruel et ressenti comme injuste des plus influents nobles du cercle de Bourgogne ne se calma pas d'emblée, malgré les opérations de propagande espagnoles. Le 21 septembre 1568 (Doc. 32), le gouverneur général communiqua en effet aux ducs de Bavière et de Clèves-Juliers, deux de ses meilleurs relais allemands, les documents produits et rassemblés lors du procès d'Egmont et de Hornes, histoire de prouver que la sentence était justifiée et, évidemment, de contrer les campagnes de dénigrement orchestrées par les « rebelles ».

Pendant les années suivantes, les relations épistolaires avec le Saint Empire allaient tourner de plus en plus autour des enjeux et des problèmes

Taciturne et les Gueux de mer. Le discours idéologique sur la Révolte des Pays-Bas, qui avait été élaboré entre 1566 et 1568, notamment par le biais des correspondances diplomatiques, devait peu changer par la suite. Quant aux Allemagnes, elles détourneraient progressivement leur attention des affaires du cercle de Bourgogne, surtout après l'échec des tentatives de pacification placées sous leurs auspices et notamment de la Conférence de Cologne de 1579.

# AU MIROIR DES CORRESPONDANCES DIPLOMATIQUES

## Document 1

*Philippe II aux électeurs de Saxe, de Brandebourg, de Cologne, de Mayence et de Trèves, aux ducs de Wurtemberg, de Clèves-Juliers, de Holstein, de Bavière et de Brunswick-Wolfenbüttel, au comte palatin Wolfgang, au margrave Jean Georges de Brandebourg, aux princes-évêques de Münster et de Brême.*

22 août 1566

1/A

AGR, SEA, n° 122, fol. 106-109 (électeur de Saxe), original.

[fol. 106r°]

Wir Philip von Gottes Gnaden Khunig zu Hispanien, baider Sicilien und Erzherzog zu Osterreich, Herzog zu Burgundi, Brabant, Mailandt, Grave zu Habspurg, Flandern und Tyrol &, embieten dem hochgebornen Fursten, unserm besondern freundtlichen lieben Ohaimen, Herren Augusten Herzogen zu Sachsen, Landtgraven in Thuringen, Marggraven zu Meichsen und Burggraven zu Magdenburg, des Hailigen Rhomishen Reichs Erzmarshalcken und Churfursten, unser Freundtshafft, genaigten gueten Willen und alles Guets. Hochgeborner besonder freundtlicher lieber Ohaim. Dem sondern hohen und freundtlichen Vertrauen nach so wir zu Euer Lieb tragen, khonnen und wollen wir derselben freundtlicher gueter Mainung nicht verhalten, als nicht allain wir (wiewol mit hochsten Beshwerden und Misfallen) gewisse und grundtliche Erfahrung bekhumen, sonder auch solches nunmehr laider landtruchtig und offenbar ist (wie wir dan nicht zweifeln, Euer Lieb werde solches vor diesem selbst aigentlichs und genuegsam vernumen haben), welchermassen dieser Zeit in unsern Niderburgundishen Erblanden durch etlicher boeser, verkherten unrhuewigen und fridhaβigen Leute, geshwinde unerbare Practicken, Uffwiglung und Anshickung, frevenlicher und muetwilligerweyse, wider alle Pollicey, Ordnung, Recht, Erbar und Billigkhait, auch shuldige Trew, Pflicht, Reverenz und Gehorsam, damit sy uns, als irem rechten naturlichen Herren und hochsten Obrigkhait zugethan und verwanth sind, ohne alle billiche oder rechtmessige Ursachen und umb

Rauben, Plundern und unrechtmessigen Vergwaltigung, Belaidigung und Beshwerung der Unshuldigen, Gehorsamen und Fridliebenden stehet und gegrundet ist, und zu ergerlichen und strafflichen Rebellion und Ungehorsam gemainet wurdet) ganz beshwerliche, gefahrliche und hochnachthailige Emporungen und Uffrhuer alberait erwecket und erreuget worden und mit allem Gewalt im Shwung und Gang sindt, also und dergestalt, daβ sich auch in zeitlicher Erwerung und Bedenckung aller Umbstende und [fol. 106v°] Gelegenhaiten, und sonst allen Anzaigungen und Vermuetungen nach, entlich zu besorgen, solche es nicht dabey pleiben lassen, sonder noch zu grosserer und shadlicher Weiterung zubringen und ir boes, ergerlich und muetwillig Vorhaben mit mehrerm Unrath und Zerruttung fortzushieben sich unterstehen werden, inn Sonderhait aber nachdem man sich unverholen und ungesheucht vernemen lasset, daβ man bedacht seye und damit umbgehe aigens Gewalts und wider unsern Willen und Ordnung, frembd und auβlendish Kriegsvolckh in grosser und statlicher Anzal in gedachte unsere Niderlande zu fueren und zubringen, umb mit desto grosserem und mehrerm Ernst und Macht solche boese und untrewe Anshlege und Vorhaben zu Werkh zu ziehen, und den angemasten Muetwillen nach irem aignem Lust und Gefallen zu uben, und mit der That hinauβ zu dringen, unangesehen wie gnediglich und milt wir uns bitzhers jederzeit gegen meniglich erzaiget und verhalten, und daβ wir, soviel ainem christlichen, guetigen, Frid und Recht liebenden auch milten Khunig und Herren, unverletzet seines Gewissens und behorenden und geburlichen Reputation und Authoritet, gegen seinen Unterthanen zuthuen und nachzugeben imer muglich und verantwortlich sein khan,und geburen will, an unser angebornen Senfftmuetigkhait, Guete und gnedigen Willen nichts erwinden lassen.

Und derweil solches alles zu hochster Verklainerung und Verachtung unser geburenden Authoritet, Hochait und Reputation, deβgleichen Zerstorung gemainer Rhue und Wolfart und aller burgerlichen Zucht, Ordnung und Pollicey, und derwegen entlichem Verderb und Untergang gemelter unser Niederlande und getreuen gehorsamen Unterthanen daselbst, auch unserm selbst mercklichen Nachthail, Shaden und Ungelegenhait raichen und gelangen thuet, und noch mehr raichen und gelangen wurde da ainem solchen angehenden und mit Gewalt Uberhand nemenden Feuer und Unrath lenger zugesehen, Raumb und Lufft gelassen und nicht zeitlich durch geburliche Mittel begegnet [fol. 107r°] und gewehret werden solte, und uns derwegen solcher beshwerlicher Muetwill und ungeburliche Handlungen aus obvermelten und sonst vil andern hohen ehafften Ursachen und Bewegungen (wie solche Euer Lieb irem hohen Verstand und sondern Fursichtigkhait nach,

sehen sein wollen.

Daβ wir derwegen drungenlich verursachet werden, uff die Wege zu trachten und zugedencken, durch welche wir, im Fall daβ je die eusserste unvermeidenliche Not erfordern thete, diesem angehenden Feuer, gleichwol wider unsere Gedancken, Willen und Gemuet, mit Gewalt und gewehrt Hand zu begegnen und zu wehren, (so doch, als wir mit Got bezeugen khonnen, ohne hochstes unser Misfallen, Shmertzen und Bekhumernus nicht geshehen khan, nachdem sonder Zweiffel unser fridliebend rhuewig Gemuet, von meniglich bitzher genuegsam erkhant worden), dannocht zu Erhaltung und Handhabung unserer Authoritet und nothwendiger Versicherung, Beshutzung und Beshirmung, so unserer selbst Person als auch gemelter unserer Niederlande und getreuen gehorsamen Unterthanen daselbst, der Gebur und Notrufft nach, darzu gefasset und fursehen sein moge.

Und darumb entshlossen sind, mit der Kay. Mt unsers freundtlichen geliebten Bruedern, Vettern und Schwagern Wissen, Willen und freundtlicher Erlaubnus, ordernlicher und behorender Weyse, und sonderlich des haÿligen Reichs Abshide und Satzungen gemeβ, ain Antzal Teutshes Kriegsvolckes zu Roβ und Fueβ, in etlich thausent starckh, durch etliche unsere bestelte dienstverwanthe Obristen und Pensionarien Teutsher Nation in Warthgelt uffnemen und erhalten. Und da von Noten, auch furter wurcklich in unsern Dienst und Besoldung werben, annemen und bestellen, und aus dem hayligen Reiche one meniglich Beshwerden, Gefahr, Shaden und Nachthail in angeregte unsere Niderlande fueren zulassen, uns [fol. 107v°] derselben ferrer haben zugebrauchen und zubedienen, wie solches unser und deren Noturfft und Gelegenhait, zu Stillung und Dempfung oberzelter Unrhue, geben und erfordern wurdet.

Wie wir dan auch deβhalben alβbald notwendige Ordnung und Bevelh thuen und geben und diejhenigen, so es also verrichten und zu Werckh ziehen sollen, irer von uns habenden Ordnung und Bevelhs jederzeit genuegsamen und shrifftlichen Shein unter unserm Handzaichen und Sygel uffzulegen und zuweisen haben werden, inmassen dieselben vor andern (so sich villeicht sonst dieses unsers Gewerbes, zu anderm Unrhuewigem irem Behueff und Vorhaben, thailhafftig machen und dessen one Grundt unter unserm Namen zu irem Vorthail annemen und gebrauchen wolten) erkhennet werden mogen.

Dessen alles und bevorab solches unsers notgetrangten und unvermeidenlichen Entshlusses und Vorhabens haben wir Euer Lieb, wie gemeldet, aus sonderm freundtlichem hohen und guetem Vertrauen, in Sonderhait aber auch darumb was aigentlich und ausfuerlich verstendigen und berichten wollen, damit sy der Handlung rechten Grundt wissen und haben,

sein moge, und sonderlich aus Unwissenhait, nicht etwa obgemelter unrhuewiger und uffrhuerisher Leute, falshem ungegrundten Beshonen ires unvershembten frevenlichen Muetwillens Glauben zugeben und Beyfall zuthuen, sich bewegen lasse.

[Cfr. 1/B, variante]

Dieweil gewißlich unrhuewige Leute, denen wol mit Neuerungen, Meutereyen, Zerruttung und Unordnung nicht manglen sollen, so solches als ain rechtmessige wolbefuegte Sach verthaidigen und uff andere (wiewol sonder Grundt und mit Unwarhait) sheinliche Wege zudeuten und außzulegen sich werden unterstehen dorffen.

Wiewol wir uns khainen Zweiffel machen, Euer Lieb als der Hochverstendige werde irem Frid und Recht liebenden Gemuet und gleichmessigen Verstand nach, fur sich selbt und sonder unser Erinnern [fol. 108r°] leichtlich baiderseits diese Umbstende zu bedencken, und den Grundt und Ungelegenhait der gantzen Handlung zu erwegen, auch unsere hoch und wolbefuegte Gerechtigkhait gegen gemelter ungehorsamen, uffrhuerishen, unbillichen und strafflichen Muetwillen clarlich und genuegsam zu erkhennen wissen. Und derwegen ir solche ergerliche unbefuegte Sachen, nicht allain umb der Gerechtigkhait willen, sonder auch von des boesen Exempels, und gefahrlichen nachthailigen Consequentz und Eingangs wegen (so solche und dergleichen muetwillige Emporungen und Ungehorsam verursachen und geberen und den bachparten Stenden und Obrigkhaiten gleichsfals auch irer Unterthanen halben, sondere Gefahr trohen, da sy unstraffet hingehen, nachgeben und nicht gesteuert werden sollen) billich zum hochsten Misfallen und zuwider sein lassen, und dieselben weder mit Rath noch That, haimblich noch offentlich befuerdern, favorisieren noch ubertragen wollen. Sonder auch aus zu geburenden nothwendigen Widerstand und behorender Dempfung aines solchen shedlichen Feuers, welches dan mit der Zeit auch der benachparten Wende erraichen, und mit eussersten derselben Gefahr und Nachthail anzunden mochte, und derwegen umb sovil desto mehr nicht lenger einzustellen, alle freundtliche mugliche guete Furdernus und Beystandt thuen und beweisen, als wir dan aus angeregtem unserm besonderm freundtlichen und unzweiffenlichen hohen Vertrauen uns fur versichert halten wollen, Euer Lieb werde sich in solchem aller billichen Gebur verhalten.

Freundtlich begerende, Euer Lieb wolle gleichsfals auch der Warhait und Billigkhait zu Steuer solch unser billich Vorhaben, sambt Gelegenhait der gantzen Handlung, andern iren Mitglidern und Kraißstenden, da es zustatten khumbt und die Noturfft erfordert, auch Euer Lieb fur guet und rathlich ansehen wurdet, zu wissen thuen und berichten, damit dieselben nicht weniger des Grundes verstendiget [fol. 108v°] werden. Und wie wir uns aller

augensheinlichen offenbaren Warhait und Gerechtigkhait mehr als den ungegrundten und geferbten Beshonungen des unbefuegten Muetwilens und der Unbilligkhait beyzufallen und nicht das Widerspil zuverfechten sich bewegen zulassen Ursach haben.

An welchem allem erzaigen uns Euer Lieb, zusambt deme daβ es billich beshiht und in Sonderhait Euer Lieb selbst und alle andere Haubter und Obrigkhaiten auch mitrhueren und betreffen thuet (dieweil es zu Erhaltung und Handhabung der geburlichen Obrigkhait und shuldigen Gehorsambs beÿ den Unterthanen dienet) ain sondere angeneme Freundtshafft und Gefallen, gegen derselbigen in gleichem Fall, auch sonst zu jeder Gelegenhait freundtlich wider zuerkhennen und zubeshulden.

Geben uff unserm khuniglichen Lusthauβ, im Forst von Segovia, am 22. Tag des Monats Augusti, Anno im 66ten.

## 1/B

### Variante pour les voisins immédiats

AGR, n° 122, fol. 110-113 (duc de Clèves-Juliers), original.

[fol. 112r°]

Dieweil wir wol und grundtlich wissen, unrhuewige Leute, denen wol mit Neuerungen, Zerruttung und Unordnung, und derwegen nichts als Meutereyen und gefahrliche Weiterungen suechen und practicieren, nicht mangeln werden, so solche muetwillige und ungeburliche Handlungen als ain rechtmessige wolbefuegte Sach verthaidigen und unter ainem falshen Deckmantel uff andere (wiewol sonder Grundt und mit Unwarhait) sheinliche und dem gemainen Man annembliche Wege zu deuten und auβzulegen sich unterstehen werden.

Und dieweil wir uns gar khainen Zweiffel machen, Euer Lieb als der Hochverstendige werde, irem Frid und Recht liebenden Gemuet und gleichmessigem Verstand nach, den Grundt, Gelegenhait und Umbstendt der ganzen Handlung, sambt was sich derhalben fur Consequentz zuvermueten und zubesorgen, leichtlich abzunemen und wohin endtlich alles gemainet und gelendet wurdet, auch was fur ain gefahrlich Gifft dahinder stecket und also unserer hoch und wolbefuegte Gerechtigkhait gegen gemelten ungehorsamen Uffruherern unbillichen und unverursachten Muetwillen clarlich und genuegsam zu erkhennen wissen. So wollen wir uns angeregtem unserm hohen und freundtlichen nachparlichen Vertrauen nach entlich und

unbefuegte Sachen [fol. 112v°] nicht allain umb der Gerechtigkhait willen, sonder auch von des gefahrlichen nachthailigen Exempels und Eingangs wegen, so solche und dergleichen Emporungen und unvershempte muetwillige Handlungen verursachten und geboren, und den benachparten Stenden und Obrigkhaiten gleich auch irer Unterthanen halben allerhand Gefahr und Nachthail trohen, wie billich zum höchsten Misfallen und entgegen sein lassen und derselben weder mit Rath noch That, haimblich noch offentlich, in aintzige Wege befurdern, favorisieren noch furtragen, sonder auch uns zu geburdendem notwendig Verstandt und behörender Dempffung aines solchen shedlichen Feuers, welches dan mit der Zeit da demselben nicht gewehret, der benachparten und sonderlich auch Euer Lieb als des Nechstgesessenen, nicht ohne sondere Gefahr und Nachthail auch erraichen und anzunden mochte, alle freundtliche und nachparliche guete Furdernuß, Hilff, Furshub und und Beystandt nach Muglichait thuen und beweisen. Als wir dan gewiß sind, Euer Lieb sich hierin vor andern mit sonderm treuen Vleiß, wie unser freundtliche Vertrauen und nachparliche guete Freundtshafft erfordert, aller behorender Gebur wol wurdet zuverhalten wissen. Freundtlich begerende, Euer Lieb wolle gleichsfals auch der Warhait und Billigkhait zu Steuer solch unser Vorhaben, sambt Gelegenhait der ganzen Handlung, andern iren Mitglidern und Kraisstenden da es zustatten khumbt und die Noturfft erfordert, auch Euer Lieb fur guet und rathlich ansehen wurde, zu wissen thuen und berichten, damit dieselben des Grundes gleicherweise verstendiget werden, und wie wir uns der Billigkhait nach versehen sollen und wollen, neben Euer Lieb der augensheinlichen [fol. 113r°] offenbaren Warhait und Gerechtigkhait, mehr als dem geferbten Ungrundt und Billigkhait angeregtes Muetwillens, beÿzufallen Ursach haben. An welchem allen erzaigen uns Euer Lieb, zu sambt deme daß es billich beshiht und Euer Lieb als der Brunst am nechsten gesessen auch nicht wenig berhueren und betreffen thuet und dan zu geburlicher Erhaltung und Handhabung der behorenden Obrigkhait und shuldigen Gehorsambs bey den Unterthanen und also zu Ruhe, Friden und Ainigkhait dienet, ain sondere angeneme nachparliche guete Freundtshafft und Gefallen, gegen Euer Lieb in gleichem Fall, auch sonst zu jeder Gelegenhait freundtlich wider zu erkhennen und zu beshulden.

Sonst fuegen wir Euer Lieb noch ferrer freundtlicher Mainung zu Wissen nach dem die durchleuchtigste Furstin, Fraw Elisabeth Khunigin zu Hispanien &, unserer freundtliche geliebte Gemahel, aus sonderer gnedigen Shickung Gottes vor dieser Zeit (wie villeicht Euer Lieb hievor vernumen haben wurdet) schwanger worden, daß Ire Lieb zwishen zwölff und ainer Uhr in der Nacht, jungst den 12. dieses gegenwertigen Monats Augusti, nach

unserm Lusthauβ, durch gleichmessige gnedige Verleyhung seiner gotlichen Almacht, glucklich wol und mit Freuden niderkhumen und uns ain junges Frewlin und Infantin uff die Welt gebracht und gegeben, auch Ire Lieb noch uff diese Stunde sambt gemelter unser Infantin, [fol. 113v°] ausserhalb der gewondlichen und ordenlichen Shwachait so die Geburt mit sich bringet, zimblichermassen frish und wol zu Paβ ist. Dem Almechtigen guetigen Got seie solcher und aller anderer bewiβnen guet Thaten halben, Lob, Ehr und Danckh gesagt, und wolle baide Mueter und Tochter, zu Mehrung seiner gotlichen Ehren und Befurderung und Handhabung gemainer Rhue und Fridens, in langwirigem Leben und gueter Gesundthait gnediglich erhalten. So wir Euer Lieb gleichsfals freundtlich berichten wollen, dieweil wir wol wissen, Euer Lieb dessen, wie auch sonst alles andern unsers gueten und glucklichen Zustands, mit uns insonderhait erfreuet sein wurdet. Geben uff unserm Lusthauβ im Forst von Segovia am 22. Tag des Monats Augusti anno im 66.

1/C

Sommaire en français

AGR, SEA, n° 122, fol. 161-162.

[fol. 161r°]

La substance des lettres que sa majesté escript presentement aux deux princes electeurs Saxen et Brandenbourg, touchant l'estat de ces pays bas.

Que sa majesté avoit a son grand regret et desplaisir entendu, ne doubtant aussi sa majesté qu'ilz serait desia venu en notice lesdits deux Princes Electeurs, quelz deshonnestes practicques conspirations sont menees par aulcuns gens malicieux et pervers, ne cerchant aultre que inquietude et perturbation de la paix, assez temerairement et insolentement et contre tous polices, ordonnances, droictz, honnesteté et equité, ensamble alencontre de leur debvoir, feaulte, serment, reverences et obedience quilz doibvent et sont tenuz de porter a sa majesté comme a leur vray et naturel prince et suprime magistrat, et ce sans raison ou occasion quelconcque, ne tendans a aultre chose que a leur propre advantaige et prouffit, qu'est tant seullement fondé a pilleries, saccagemens et de faire oultrage, offensions et griefz aulx innocens et paisibles subiectz, en donnant par ce ouverture a la rebellion et desobeissance que emporte scandale et punition, dont desia sont ensuyvy et meuz grandz troubles et comotions fort prejudicables et passees siavant que,

qu'ilz ne se vouldroient contenter de tout ce, ains leur ingerer de vouloir effectuer leur malicieuse et scandaleuse entreprinse a plus grande confusion [fol. 161v°] et mal du commun estat, comme desia l'on se laissoit bien ouvertement et sans redoubte ouyr, qu'on est deliberé et empesché de propre auctorité et contre la volunté et ordonnance de sa majesté, amener ung grand nombre de gens de guerre estrangiers es pays bas, pour avecq plus grande force et violence mectre en oeuvre leur malicieuse et infidele conspiration et entreprinse, et parainsi pouvoir parvenir et executer leurs insolences pretendues a leur grand et propre plaisir et appetit, nonobstand la benignité et clemence dont sa majeté s'est tousiours usee et demonstré endevers tous, n'ayant sa majesté espargné sa mansuetude en cest endroict, d'aultant que luy a esté possible et qu'il appertient a ung Roy et Prince chretien et debonnaire de traicter ses subiectz, sans charger ou blesser sa conscience, ains conserver sa reputation et auctorité. Et puis doncq que telles entreprinses ne tournoient non seullement a l'extreme diminution et conteunement de l'auctorité, haulteur et reputation de sa majesté, ains a la confusion de la tranquillité et bien publicq, ensamble de la discipline, civilité, ordonnance, police et finallement a l'entiere ruine et perdition des pays bas et ses loyaulx subiectz, et ce au grand dommaige et discomoditez de sadite [fol. 162r°] majesté, et ce daultant plus si l'on donneroit loisir a ce grand feu estant desia enflamé, sans y obvier a bonne heure par bons et expediens moyens. Quoy consideré avecq plusieurs aultres raisons et eminens meuvemens (lesquels pourroient facilement examiner lesdits seigneurs Electeurs), sa majesté ne scavoit plus longuement dissimuler quant aux susdites insolences et indeues menees.

A cause dequoy sa majesté fust necessairement constraincte et occasionnee de penser aux moyens par lesquelz, en cas que l'extremité le requereroit, sa majesté pourroit rencontrer ce feu, toutesfois contre son gré, et vouloir par main forte, ce que (prenans sa majesté Dieu en tesmoignage) ne scauroit advenir sans le tres grand desplaisir, doleur et regret de sadite majesté, la paisibilité de laquelle estoit indubitablement assez cogneue a tous. Neantmoings pour la conservation et manutention de l'auctorité, ensamble pour la deffense et garde, tant de la personne de sa majesté que de ses pays bas et les fidelz subiectz en iceulx, sadite majesté estoit determinee de, avecq le consentement de l'Empereur et en suyvant les reces et loix du Sainct Empire, faire lever et retenir en wartgelt quelque certain nombre d'aulcun mille de gens de guerre, tant a cheval que a pied, par les chiefz et pensionnaires ordinaires de sadite majesté pour [fol. 162v°], en cas de besoin, les faire a l'advenir promptement retenir et prendre au service et solde de sa majesté.

## Document 2

*Marguerite de Parme à l'électeur de Mayence,* « insimili mutatis mutandis » *aux électeurs de Cologne, de Trèves, de Saxe, de Brandebourg et du Palatinat, à l'archevêque de Brême, aux princes-évêques de Münster et de Wurzbourg, aux ducs de Bavière et de Wurtemberg, au landgrave de Hesse, au comte palatin Wolfgang.*

10 octobre 1566

AGR, SEA, n° 17, fol. 21r°-25v°/26r°, Registratur.

[fol. 21r°]

Unser gebürlich freundlich Dienst und waβ wir in Ehren Liebs und Guets vermogen, zuvorn hochwirdiger in Gott besonder lieber Herr und Freundt. Euer Lieb khunden wir aus sonderen Vertrauhen freundtlich nicht verhalten, (wie wir dann nicht zweiflen, dieselb Euer Lieb werden solches auch vor diser Zeit, selbst vernomen haben), welchermassen verweilter Zeit in disen der Kon. Mt. zu Hispanien, unsers gnedigen lieben Herren Nidererblanden unserer Verwaltung, durch bösser verfurishen, unrubigen, fridhessigen und miβtrewige Leuthe haimlich und verfuerish Einbilden, ain erdicht Geshraÿ und Auβgeben under dem gemainen unwissenden Mann, Irer Mt. zu hochstem Nachteil und Verclainerung derselben khuniclichen Reputation und nicht one Beshwerung, ershollen und auβgebraitet worden, alβ ob hochstermelte Kon. Mt. zu Hispanien sich understanden und dahin entshlossen weren, [fol. 21v°] ain vermainte Inquisition in disen Irer Mt. Erblanden einzudringen. Also daβ durch sollichen unbillichen Verdacht, auch ungeacht daβ Irer Mt. Will und Mainung nie gewest in disem Fall ainiche beshwerliche Newerung, sonder allain eben gleichmessige Ordnung, wie dieselbig etwa bey weilundt Kaiser Karln hochseligister Gedechtnuβ Zeiten alhie in disen Landen angericht und in Ubung gewest, auch ireβthailβ beÿ jezt verfuerishen Secten zu Werckh zuziehen, und neben dem auβ angeborner Senfftmutigkheit ire getreue Undersassen in christelichem fridlichem Gehorsam gnedigclich zuerhalten, wie dann Ire Mt., umb derselb gemainen Wolfart willen, noch heutigs Tags alles so leidenlich und Irer Kon. Mt. unverlezlich nachzusezen nicht ungenaigt.

Sich nicht desto weniger allerhandt Unrhue und Muetwillen under dem gemainen Mann, auch daβ erfolgt daβ sich etliche zusam versprochne

angetragen, jedoch nach ires an unβ derwegen gethaneβ Suplicieren und gepflegten Underhandlungen haben wir mit vorgehenden der Herren von Orden deβ Gulden Vellies und anderen unβ zuegeordneten Hoffrathen, Rat und guet Bedunckhen durch unsere gethane gnedige und getrewherzige Befürderung beÿ Irer Kun. Mt. selbst sovil erhalten, daβ dieselb Ire Mt., alβ ain milter Frid und Ehr liebender Künig, zu mererm irer der Confedirierten Begnüegen und Außleshung ireβ desfalβ gefasten Verdachts und Miβtrauhenβ, der Hoffnung auch darmit dem gemainen Mann die eingebilte ÿedoch unnotwendige Forcht der Inquisition und Sherpffe der Mandaten abzunemen, ganz gnedigist abgestelt, mit dem fernern Erbieten von wegen der Mandata, [fol. 22r°] so etwa hiebevor der Sach halben außgangen, zu erster Gelegenhait alle Gebür und Billigkhait furnemen und handlen lassen wolten, dergestalt daβ ermelte Confedirirten, in Erwegung aller Umbstende, mit sollicher Irer Mt. gnedigen Erclerung wie billich nicht allain genzlich zufriden, sonder haben auch nachvolgents mit unβ sondere Vergleichung getroffen, vermag derselben sÿ sich uns, an stat Irer Kon. Mt., verpflichtet haben der Ungehorsamen Hochmuet und fürgenomnen unrechtmessigen Vergwaltungen eusserten ires Vermogens mit Straffen und daβ ungewondlich Zusamenlauffen und Predigen fürkamen zuhelffen, also daβ wir unβ, nach solcher mit den Confederierten gemachten Verainung, beÿ den Underthanen fernern Ungehorsambs und ergerlicher Uffwiglung und Emperung nicht versehen haben.

Daβ alleβ aber unangesehen, hat sich uber unser Zuversicht und fürgewendte Treuw, Sorgfeltigkhait und vilfeltige so erestliche alβ guetliche Erinnerungen und Vermanungen laider begeben, daβ sich ain guete Anzal derselben ungehorsamen Underthanen, ohn alle billiche rechtmessige Ursachen, mit Vergessung irer Ehr und Pflicht, auch ungeacht Irer Mt. gethanen Erclerung wie abgemelt, nit allain under dem Shein deβ gefasten Miβtrauhenβ besorgter Inquisition, sonder auch sonst anderer Anzaigen und Vermuetungen nach, umb ireβ aigen Gesuechs und Vorthailβ Willen, mit sampt anderen ires gleichen fridhessigen losen Leuthen, so sÿ von allerhandt außlendishen Nationen zu disem irem Ergerlichen, Straffmessigen an sich gehenckht, frevenlich understanden aigens Gewalts und Frevelβ, ungewondliche newe Lehren, so maistenthailβ uff bede ufrurishe und vorlangst durch gemaine Reichβstande verworffne (fol. 22v°] und hochverbottene Calvinishe und Widertaufferishe Secten, die under anderm auch die von Got fürgesezte ordenliche Obrigkhait nicht gedulden khunden, gegrundtfestet einzufieren, offentlich zu predigen und also under solch gesuechten Deckhenmantel inen selbst zu hochster Verclainerung ires

anderst nicht weder alle genedige und khünigcliche Senfftmütigkheit befinden, ires Gefallenβ und Willenβ, newe Ordnung und Sazungen, die mit irem ergerlichen Leben und gesuechter Libertet mehr weder mit gueter Policeÿ und shuldigem Gehorsam uberainstimmen, anzustellen.

Zu dem so seindt dise widerwartige miβtrewige Leuthe an solchen iren fürgenommen beshwerlichen Emperungen und biβher geübten Muetwillen nochmalβ nicht allain ersetiget gewest, sonder haben auch zu Erzaigung ires lasterlichen hochsträfflichen Gemueths die Khirchen, Closter und Gotsheuser gewaltigclich angegriffen, die Billder und anderer Khirchengezier zershlagen, zerrissen, geplundert und endtlich alle Ding dermassen verwuestet, daβ unsers Wissens an andern Orten, da sich shon etwa vor Jaren auch Verenderungen zugetragen in der Religion dergeleichen Frevel und Muetwillen nie gehort noch gebraucht ist worden. Und richten noch heutigs Tags all ir boβhafftig Thun und Wesen dahin, wie sÿ sich selbt in disem irem aigenwilligen Fürnemen standthafftigclich erhalten, von shuldiger Gehorsam absonderen und genzlich nach irem freien Willen leben mochten, alles zu hochster Verachtung Irer Mt. gebürender Auctoritet, Hochait und Reputation und derselben Niderlanden und anderer getrewer Underthanen daselbst unwiderbringclichen verderblichen Nachteil und Shaden.

[fol. 23r°] Welche vorerzelte ergerliche und unbefuegte Sachen deβ gemainen Manβ Euer Lieb, auβ angebornem rechtfertigem Gemueth und sonst ain ÿede Obrigkhait, ir nicht allain umb der Gerechtigkhait, sonder auch umb deβ bösen Exempels und nachtheiligen Eingaeβ willen, so bey anderer benachbarten Stenden und Obrigkhaiten Underthanen (da es anderst ungestrafft hingehen solte) bey jezt regierender geshwinden Welt leichtlich entshen, und gleichsfalβ allerhandt Gefar und Verhat nicht weniger als jezundt in disen Landen erwerkhen mochte, unsers Verhoffens billich zum hochstem miβfallen lassen werden.

Dieweil nun diser laidiger Handel also beshaffen und dan wir auβ vilen glaubwirdigen Anzaigungen, ja auch auβ dem daβ die Widerwertigen frembder auβlendisher Hilff rhuemen und getrösten, noch zur Zeit anderst nicht abnemen noch vermerckhen khunden, weder daβ dise unruebige Leuthe in angefangnem bösen halsterrigen Fürsaz offentlichem Ungehorsam wider ire natürliche Obrigkhait zu Zersterung algemainer Rhue und Wolfart zuverharen bedacht, da doch (wie Euer Lieb unβ endlich darumben glauben und vertrauen mogen) Irer Mt. Gedanckhen, Will und Mainung nit ist, diser antroender Gefahr ausserhalb hochst gedrungner Not mit Gewalt zubegegnen, so ist dannocht zu Hanthabung Irer Mt. Auctoritet und genuegsamer Versicherung

allergenedigisten Herren Erlaubnung, entshlossen und haben unβ außtruckhlichen Bevelh geben, daβ wir anstat und in Namen Irer Kon. Mt. bestelte Dienstverwanten, teutshe Obristen und Pensionarien uff ain zeitlang in ain bestimbt Wartgelt bringen und besprechen lassen solten. Wie wir dann zu shuldiger [fol. 23v°] Volziehung solches Bevelhs alberait im Werckh stehen unβ ainer Anzal Khriegsvolckh zu Roβ hin und wider durch Mitel deβ Wartgelts und dan das Fueβvolckhs in ander Wege geburlich zuversicheren, damit Ire Mt. sich desselben Khriegsfolckh khunfftigclich, uff den Fall da beÿ den fridhessigen Leuthen shuldige Gehorsam (*sic!; il faut lire* "Ungehorsam") entshen und daβ sÿ (wie zubesorgen) mit irem straffmessigen Fürnemen wie gedacht aigentwilligclich fortfaren wollen, zu gebürlicher Abwendung und Außleshung dises sorgclichen Feurs notwendigclich behelffen und gebrauchen mogen.

Wiewol wir nun in khainen Zweifel stellen, mer hochermelte Kon. Mt. zu Hispanien die werden dem sonderlichen Vertrauhen nach so sÿ zu Euer Lieb tragen zu erster irer Gelegenhait nicht unterlassen auch fur sich selbst derselben Euer Lieb Gestalt und Gelegenhait dises beshwerlichen Handelβ und weβ Irer Mt. derwegen wie obgedacht notwendigclich entshlossen vertraulich zuzushreiben. So haben wir doch, in Betrachtung Irer Mt. ferren Abwesens und daβ mitlerweil, ehe Irer Mt. Bericht vileicht erfolgt, unruebige Leuthe, die one daβ Zerruttung und Unordnung lieben, nicht manglen werden dise Sach nach irer gewondlichen falshen Art zum Ergsten außzulegen, obligenden Ampts und Gubernaments halb, wie billich nicht underlassen sollen Euer Lieb auch für unβ selbst deren Ding freundtlich zuverstendigen.

Und ist dem allem nach, anstat und von wegen wolermenter Kon. Mt., unser freundlich Gesinnen und Begeren an Euer Lieb, die wollen zu Hanthabung ordenlicher Obrigkhait und Stillung diser geferlichen Emperungen von gueter [fol. 24r°] Freundtshafft und Nachparshafft, deβgleichen auch von deβwegen das dannast Ire Mt. sambt derselben Niderburgundishen Erblanden, vermög ufgerichter Erbvertrage mit dem hailigen Reich, algemainem desselbigen Landtfriden mit einverleibt und ohne Ruem zumelden nit daβ geringste Mitglid deβ hailigen Reichs, und in Erkhantnuβ desselbigen nicht allain dise Landt ire Gebürnuβ, laut der Verträge, sonder auch Ire Mt. selbst von irem hispanishen Einkhomen auβ aignem freiem Willen ain statliche Summa Gelts zu jezt werender Expedition wider gemainer Christenhait Erbfeindt den Turckhen contribuiert haben, offtgedachten diser Landen aigenwilligen, ungehorsamen und gemeines, geliebtes, fridenstliches Wesen widerwertige Underthanen und allem irem Anhang, Beistandt und Helffern, für sich selbst noch durch ire Ambtleuthe,

Rath, That, Fürshub noch Fürderung erzaigen, sonder sovil moglich an ir ein Fürhaben verhinderen und abwenden, daentgegen aber, zu gebirlicher Straff dises hochnachtheiligen Ubels, Irer Mt. bestelten Obristen, Ritmaister, Haubt und Bevelhsleuthen uber Reuter ud Khnecht irer jezigen Werbung in daß Wartgelt und folgents, auf Irer Mt. oder unser ferner Erforderen, inen auch fridlichen und unverhinderten Uffenthalt, Paß und Durchzuge in und auß Euer Lieb Erzstifft, Landen und Gebieten, gegen Fürzaigung Irer Mt. selbst verfertigten Reuterbestallung und der Kay. Mt. Patenten, unwaigerlich gestatten und dan solchem Irer Mt. Khriegsvolckh mit Profiant gegen gebürlicher Bezalung und [fol. 24v°] sonst in anderen Noturfften alle mogliche gnedige Hilff, Furshub und Fürderung erzaigen und solches bey den Iren zugeshehen ernstlich vershaffen.

Daentgegen und uf daß sollich Khriegsfolckh, so zu Roß alß zu Fueß, one Euer Lieb und der anderen Reichsstendt und derselben Underthanen Beshwar, Gefahr und Shaden fuegclich zusamengebracht und volgents zu erhaishenden Notrufft in dise Landt gefuert werden moge. So haben wir bey ermeltem Irer Kon. Mt. Obristen und bestelten Bevelhhaber zu Roß und Fueß mit Ernst vershafft und dise Fürsehung gethan, daß sy sich in iren Khriegswerbungen, deßgleichen mit den Musterplazen, Zue und Abzügen in alweg deß hailigen Romishen Reichs uffgerichten Landtfriden und desselben Executionordnung und Sazungen gemeß verhalten sollen, wie sich dann solches one daß zu Underhaltung gueter bestendiger Nachparshafft aigent und gebürt.

Und dieweil es an böβhafftiger Leuthe erdichtem Außgeben sonder Zweifel biβanher nicht gemanglet noch auch jezundt gebrechen, die vorerzelt Irer Mt. wolbefuegtes Fürhaben mit Unwarhait derselben zum hochsten Unglimpff bedeuten und außlegen werden, so ist gleichsfals unser freundtlich Bitten an Euer Lieb die wollen, der Warheit zu Steur und Außleshung vergiffter Zeugen untuchtige Außgeben Irer Kon. Mt. in disem Fall nicht allain bey Euer Lieb selbst, sonder auch bey andern Euer Lieb mit Churfürsten, Fürsten und Stenden deß hailigen Reichs, da es die Noturfft erforderet und euer Lieb für ratsam ansehen wurdet, freundtlich für entshuldiget halten, und sich in [fol. 25r°] dem aller freundlichen Guetwilligkhait dermassen erzaigen wollen, alß Ire Mt. auch wie dessen und sonst aller gueter Freundtshafft ain unzweifenlich hoch Vertrauhen zu Euer Lieb tragen. Dann Euer Lieb mogen und sollen unß endlich glauben und hiemit versichert sein, daß Ire Mt. durch sollich ir gezwungen furhabende Khriegswerbung ainichen deß hailigen Reichs Standt mit dem wenigisten zubelaidigen oder zubeshweren, noch auch ainiche Rachsall und unshuldig

Senftmutigkhait, deren sy sich gegen iren Underthanen und menigclich biβanher die Zeit irer Regierung löblich gebraucht, sonder Zweiffel bey menigclich gnuegsam erkent) sonder fürnemblich, daβ suechen und begeren, damit die Ehr deβ Almechtigen, neben Widerbringung der Underthanen gebürlichen Erkhantnuβ und Volge zu shuldiger Gehorsambs, gueter Polliceÿ, Fridt und Einigkhait gefürdert und erhalten werde. In solchem Fall dan ainer ÿeden ordenlichen Obrigkhait, alβ Euer Lieb selbst irem hochem Verstandt nach zuermessen, die gebürliche Straff des Ungehorsams von Rechts wegen zugelassen und erlaubt ist, woferr anderst guete Polliceÿ, inmassen dann bey jeziger boβhafftiger Welt mehr dan groβlich von Notten, standthafftigclich underhalten werden solte. An solchem allen wie obgedacht erzaigen Euer Lieb neben der Billigkhait, dieweil es leichtlich zu ainem algemainem Anligen geratten und also mehr andere Obrigkhaiten mit betreffen mochte, ain loblich guet Werckh und darzue mer hochstermelter Kon. Mt. und disen Landen unserer Verwaltung gar angenembe Freundtshafft und nachparlichen gueten Willen, die es zu ieder Gelegenhait umb dieselbigen [fol. 25v°] Euer Lieb hinwider freundlich und nachparlich beshulden und erkhennen werden.

[en marge:] an Sachsen, Hessen, Pfalz Chur und Wirtemberg einzuverleiben) Freundtlich begerendt, Euer Lieb die wollen unβ anstat hochermelts Kunigs zu Hispanien, hieruber derselben Euer Lieb zuverleβliche shriftliche Antwort beÿ gegenwertigen Brieffsbringer freundlich widerfaren lassen.

Geben zu Brussel in Brabant am zehenten Tag deβ Monats Octobriβ anno im 66ten.

## Document 3

*Rapport sur les préparations de guerre, envoyé en Espagne par Urbain Scharberger*

16 novembre 1566

AGR, SEA, n° 17, fol. 42v°-48r°, Registratur.

[fol. 42v°]

Des Scharbergers in iezt vorstehender Khriegsemporungen nach Hispanien ubergesendter Bericht.

Gelegenhait der beshwerlichen Unrhue und Emperungen, so sich in iren Nidererblanden durch etliche gemaines Unfridenβ liebende Leuthe erdicht Außgeben, under dem Shein besorgter Newerung der Inquisition erhalten, durch mein gnedige Furstin und Fraw, die Herzogin zu Parma Gubernantin, noturfftigclich berichtet, und dan Ire Kon. Mt. nach Gestalt aller Sachen Umbstende befunden, daβ hiedurch allerhandt beshwerliche und sorgcliche Weiterungen, so demselben nicht zeitliche gewerth, entstehen mochten, wie sich dann solcheβ heutigen Tags laider in Werckh erzaiget und also Uberhandt genomen hat, daβ zu besorgen die inhaimishe Hilff zu geburlicher Stillung der Widerwartigen nicht sonders ershlieβlich sein wurde, daβ derwegen Ire Kun. Mt. sich entshlossen und Irer F. Ht. laut derselben Shreiben von 13. Augusti [fol. 43r°] dises 66. Jarβ uferlegt, daβ sÿ sich auch mit außlendshem Khriegsvolckh versehen solten, welches Ire F. Ht. zu Roβ und Fueβ, zuwissen biβ in 3000 Pferdt und 10 000 Fueβkhnecht, sampt derselben zuegeordneten Herren, zu Hulff wider die entstandnen Emperungen im Fall der Notturfft gebrauchen mochten, jedoch mit dem Bevelh, daβ die Reuter zu Anfang und notwendiger Vorberaitung allain in daβ Wartgelt für ain bestimbte Zeit besprochen und daβ die Obristen uber daβ Fueβfolkch sich von langer Handt gefast und fertig solten halten.

Undt seindt die Obristen und Ritmaister uber Reiter und Knecht, so Ire Kon. Mt. one daβ mit ordinari Diensten von Hauβ auβ zuegethan und jezundt von Irer Kon. Mt. selbst wie nachvolgt ernent worden.

Erstlich Herzog Erich zu Braunshweig, Obrister uber Raisiger Pferdt
1000

Herzog Ernst von Braunshweig
1000

Herzog Philips von Braunshweig
500

Hanβ Barner
250

Hanβ Walhart
250

Volgen die Obristen uber daβ Fueβvolckh

Graff Hanβ von Nassaw Fendlein
10

Graff Philipβ von Eberstain
10

Hanβ Georg von Gompenberg
8

5

Und jedeβ derselben Vendlein an Personen ungeverlich 300 starckh.

Alβ nun Ire F. Ht. angedachten Bevelch empfangen und sich dann der Gegenthail selbst offentlich vernemen lassen, wie dann solches die Khuntshafften auch mitgebracht, daβ sÿ alberait mit ainer statlichen [fol. 43v°] Anzall von auβlendishen Reuter und Khnechten gefast und darzue etlich ire vermaintlich bestelte Fueβkhnecht Obristen alβ Georgen von Holl und Hilmarn von Munchhausen namhafft gemacht.

Hat Irer F. Ht., ainβthailβ zu gebürlicher Abwendung antroender Gefhar und Erhaltung shuldigen Gehorsams, daβ auch zu billichem Vollge Irer Kon. Mt. Bevelh nicht gebüren wollen lenger inzuhalten und dem Gegenthail den Vorstraich zugestatten, und daβ sovil desto weniger dieweil, ungeacht der Abolution besorgter Inquisition und darauff ervolgter Verträgen mit den Confedirirten vom Adel ufgericht, neben Irer Kon. Mt. genedigisten und milten Verzaichnuβ aller damalβ begangner Missethat, daβ miβthreuig unruebig Popel in seinem bösen Furnemen von Tag zu Tage je lenger je halsterriger worden und nicht allain an der Gaistlicheit, sonder auch in vill ander Wege ghar ershrockhliche lasterliche Ubelthaten begangen, also daβ Ire F. Ht. notringlich verursacht worden, den empfangnen Bevelh mit Werbung Reuter und Khnechten zu Werckh zustellen. Und haben darauff ungeferlich uf 12 Septembriβ nechsthin bede Commissarien Johan von Naveβ zu hochgedachten Herren Erichen Herzogen zu Braunshweig, unnd Hansen Engelpart zu beden Gebrüedern Ernsten und Herren Philipsen auch Herzogen zu Braunshweig abgefertiget, mit zwaÿen undershidlichen Instructionen und Bevelhen, daβ sÿ erstlich Iren F. G. den unruebigen Stat und Wesen der Niderlandt und Irer Kon. Mt. derwegen gemainen Resolution vertreilich eroffnen, und darauff mit allem Vleiβ anhalten, daβ sich Ire F. G., in Betrachtung der Verwantnuβ damit sÿ one daβ Irer Mt. zuegethan und erhaishender fürstehender Notrufft nach die angebottne obriste Haubtmanshafften uber die Reuter alβ obgemelt unbeshwert [fol. 44r°] annemen, und ain jeder sein bestimbte Anzal Raisigen fur zwen Monat lang und lenger, so man derselben noturftig sein wurde, werben und gegen monatlicher Bezallung dreier teitsher Taler uf daβ Pferdt Irer Mt. und den Niderlanden zum Besten underhalten wolten, lauth etlicher andern Condicien Irer F. G. deβhalb fürgeshlagen. Darauff sich nun wolgedachter Herzog Erich zu Braunshweig gegen dem von Naveβ und Irer Kon. Mt. selbst shriftlich und freuntlich Ersuechen, geleichwol anfengclich mit etwaβ Beshwerung und Vermeldung, wie Seine F. G. derselben Landtshafft zuegesagt, sich in gleichmessigem Bevelh ferner nit zugebrauchen lassen, aber doch leztlich

Irer Mt. zu Ehren und Gefallen anzunemen und zuvolziehen, und daß der Reuter Wartgelt uf Primo Octobriß jezigen Monats einghen solte, wie dann Seine F. G. alßbaldt nach getroffner Vergleichung ainen Ritmaister Christoff von Annelungxen zu wergclicher Verrichtung diser Sachen abgefertiget haben.

Und nachdem Sein F. G. mit den Chur und Fürsten Sachsen, Hessen, Braunshweig, Cleve und Holstain vileicht nicht so ghar wol uber ainstimmen und sich derselben Orter etwa Eintrag und Verhinderung der Werbung besorgt, haben Ire F. Ht. uf hochernents Herzog Erichs Begeren, inmassen dann Seine F. G. für sich selbst gleichsfalß auch gethan, wolermelten Chur und Fursten, die fürhabende Werbung und wem dieselbig zum Besten gemainet wurde shriftlich zuerkhennen geben, allerhandt Arckhwhon und besorgte Verhinderungen zuverhueten, mit angehengter Versicherung, daß sich Ire Chur und F. G., noch derselben Underthanen, deß Musterplaz An und Durch und Abzugs halb, khaines Uberlasts zufharen haben sollen. Welche Shreiben biβanhere unbeantwurtet beliben.

[fol. 44v°] Und wiewol Ire F. G. und derselben zuegeordnete Räthe anfangs in Beratshlagung gestanden, ob man von Herzog Erich auch sonderbare Caution nemen, daß Seine F. G. sich in solcher Werbung dem Landtfriden und derselben Constitution und Executionordnung gemeß verhalten sollte. So ist doch leztlich dahin beshlossen worden, daß man Seine F. G. deren Ding allain durch Shrifften glimpflich erinderen solte, welches also geshehen, aber gleichwol von Seiner F. G. nit im Besten ufgenomen worden.

Mitlerweil hat Hanß Engelpart sein Commission Herzog Hainrichen zu Braunshweig auch eröffnet, laut besonder Instruction, und darauff Seiner F. G. Hulff und Fürderung begert, alß aber Sein F. G. die Sachen in Bedacht genomen und doch für guet angesehen, daß er Engelpart sich alßbaldt zu obgedachten beden Gebrüedern Herzog Ernsten und Philipsen zu Branshweig verfuegen solte, ist er Engelbart fortgeraist und sein Commission beÿ jez gedachten baiden Fürsten auch zu Werckh gestelt, welche sich aller Guetwilligkhait erbotten und uf gepflegte Underhandlung bede Bevelh der 1500 Pferdt eingewilliget und der Wartzeit halb sondere Abrede, die vast deß Engelbarts gehabten Bevelh gemeß, ufgericht und die Werbung der Raisigen alßbaldt zu Werckh gestellet. Sÿ haben aber ire Ritmaister noch zur Zeit nicht namhafft gemacht.

Und haben Ire F. G. sich irer selbst Person halb weiter nicht ercleren wollen, weder daß sÿ sich in disem Fall irer ordinari Bestallung so sÿ von Irer Kon. Mt. haben und daruber gegebnen Reversalen gemeß verhalten wollen,

außgenomne Fürsten und in Sonderhait wider Augspurgish Confession offensive zu dienen nicht shuldig. Jedoch dieweil die Sach allain Irer Kon. Mt. Auctoritet und Gehorsambheit antrifft, so ist deß Engelparts Vertrestung nach verhoffentlich, Ire F. G. die werden hierinnen, sonderlich zu Irer Kon. Mt. selbst Herüberkhonft, khain Shwerhait machen. Demnach haben Ire F. Ht., deß Wartgelts halb so uff den zehenden dises Montas Octobriß vermög der Vergeleichung eingangen, Fürsehung gethan und beden Fürsten gebürliche Danckhbarkheit irer Bewilligung geshriben, mit Beger daß Ire F. G. mit der Werbung strackhs fortfaren wolten und darneben den Engelbart solliches zubefürderen auch bevolhen.

Gleicherweise haben Ire F. Ht. durch derselben Shreiben den Handel beÿ beden Ritmaistern, Hanß Barner und Hanß Walhart, dahin gefürdert, daß ain ieder den Bevelh uber 250 Raisigen angenomen und dieselbigen in gleichmessigen Wartgelt, so sich den zwelfften Octobris angefangen, für zwen Monat lang zuerhalten, wie sich dann dessen ain jeder besonder vershriben hat, dergestalt daß man sich der ehebestimbten 3000 Pferdt und Raisiger Obristen diser Orten ganz und ghar versichert halltet. Nachdem aber Herzog Hainrich zu Braunshweig seines Vettern, Herzog Erichen, Werbung anfengclich auß gemainem Geshraÿ und volgents durch Irer Kon. Mt. selbst Shreiben verstanden, hat er sich dessen durch Shreiben an Ire F. Ht. mit dem Hochstem befremdet und furgewendet, alß ob Ire F. Ht. solliches fürsezlich verbergen hetten wollen, dieweil der Engelpart darvon khain Vermeldung gethan und etlich dahin geflossen [fol. 45v°] daß Seine F. G. niemanz von iren Underthanen in Irer Kon. Mt. Dienste erlauben khundten, neben dem daß auch miβlich wäre, ob seine Vettern, die bede Gebrüeder von Braunshweig, sich neben ime Herzog Erich gebrauchen solten lassen wollen. Darauff sich Ire F. Ht. gleichwol shriftlich entshuldiget, dieweil man anfangs im Zweifel gestanden ob er Herzog Erich solchen Bevelch annemen werde, Ursach halb, daß die Anzall Pferdt, nach Gelegenhait voriger Seiner F. G. gehabten Bevelh, etwaß gering, neben dem daß Ire F. Ht. Seine F. G. deß alten Miβtrauhen im Reich wolmeinet erindert und begert, sich in sollicher Werbung deß Reichs Ordnung und Constitution (wie heroben auch erzelt) gemeß und unverweißlich zuhalten, neben andern mehr hierzue dienlichen Ausfuerungen, hetten Ire F. Ht. ermelten Herzog Hainrichen anfenglich sein deß Herzog Erichs halb khainen entlichen Bericht thuen khunden. Wie doch nicht desto weniger Sein F. G. hernachmalß, nach erlangter endtlicher Bewilligung, aller Ding verstendiget weren worden, also daß hierinnen bederseits etliche Wechselshreiben erfolgt, daß er Herzog Hainrich dise Sach

zuegeshriben, berhuehen hat lassen.

Nicht desto weniger haben Ire F. Ht. auch nicht underlassen, vast eben gleichmessige Entshuldigung beÿ beden Fürsten, Herren Ernsten und Herren Philipsen von Braunshweig fürzuwenden, dieselbigen dardurch desto mehr in aller Guetwillighkhait und Befürderung zugesezten Bevelchs zu underhalten.

Ferner nachdem die Kon. Mt. mehr gedacht Frauen Gubernantin beÿ obermelten Shreiben von 13. August [fol. 46r°] auch der Obristen uber Reuter und Knecht Bestallungen Stat und Articlbrief, sampt der Fueβkhnecht, Haubtleuten Patenten und sonst darneben etliche Shreiben an Chur und Fürsten verlautent ubergeshickht, vermög derselben die beshwerliche hieige Emporungen, neben dem waβ Ire Mt. zu irem Fürnemen der Vorberaitshafft khunftiger notwendiger Gegenwehr verursacht, noch lengs auβgefiert worden. Allβ aber Ire F. Ht. sampt derselben zuegeordenten Rethen auβ sollichem Irer Kon. Mt. Ausschreiben verstanden, daβ dieselben etwaβ generaliter uff alle Widerwertigen in gemain gestelt, und daβ deβ Vertrags und Aussonung mit den Confederierten vom Adel, die sich dises Handelβ am Ersten angetragen, gar khain Vermeldung geshehen noch ainicher Undershaidt gebraucht ist worden, also daβ solliche Auβshreiben die vom Adel vileicht für den Khopff gestossen und zu newem Widerwillen und Zerritligkhait getroffner Vergleichung Ursach geben haben mochten, ist für guet und ratsam angesehen, daβ man solliche Irer Mt. Shreiben noch zur Zeit inhalten solte, biβ so lang daβ man auch sehen werde, ob auch die Confedirierten auch ires dem Vertrag genueg thuen wurden.

Neben angehengtem fernern Bedenckhen, dieweil die Widerwartigen iresthailβ mit Khriegswerbung in Teutshlandt nicht feurten und an ime auch beÿ anderen fridhessigen Leuthen nicht manglen werde, Irer Kon. Mt. Fürhaben zum Ergesten auβzulegen und irer selbst Muetwillen und Frevel vermaintlich damit zu beshönen, daβ derwegen Ire F. Ht., in Khrafft ireβ bevolhnen Gubernaments, ain glimpflich Auβshreiben thuen und die Chur und Fürsten, neben ungeferlichem Bericht verloffner Handlung in Namen Irer Kon. Mt. freundtlich ersuechen solten der Widerwertigen Anhang khain Hulff noch Fürderung zuerzaigen, sondern daβ sÿ villmehr, der Gerechtigkhait zu Vortell, Irer Kon. Mt. bestelten Khriegs- [fol. 46v°] volckh allen gueten Willen erzaigen wolten, mit der Versicherung daβ sollich Khriegsvolckh khainen Stand deβ Reichs oder derselben Underthanen zuwider gebraucht, und daβ sÿ auch mit den Musterplezen, Ahn und Abzügen nicht beshwert, sonder daβ durch Dises gebürliche Erhaltung Irer Mt. Hochait und Stillung der ungehorsamen straffmessigen Wesens gesuecht, wie man

aigen sicheren Botten hin und wider beshickht und aber noch zur Zeit khain Antwort darauff erfolgt ist.

Alβ auch Hilmar von Munchhausen beshuldiget, wie daβ er dem Gegenthail zugethan sein solle, haben Ire F. Ht., unwissent daβ die Kay. Mt. derwegen selbst an Herzog Hainrich zu Braunshweig geshriben, ime von Munchausen uff Irer Kon. Mt. Bevelh deβhalb durch Shrifften entlichen und aigentlichen Berichts vermanet und unlangst von ime glaubwirdige Entshuldigung und sovil Beshaidts bekhomen, daβ Ire F. Ht. desfalβ zufriden und ime Ire Kon. Mt. newe dreÿjarige Bestallung von Hauβ auβ angebotten haben, der Zueversicht er werde Irer Kon. Mt. Dienste noch lenger continuieren.

Gleichesfalβ haben Ire F. Ht. Georgen von Holl halb allerhandt Bericht bekomen, daβ man ine gemelten Verdachts halb nicht weniger alβ den von Munchhausen für entshuldiget halten will, inmassen dann Herzog Hainrich, deβ bestelter Diener er iezundt ist, solches der Kon. Mt. sonder Zweifel alberait zuegeshriben wurdet haben.

[fol. 47r°] Volgt waβ mit den Obristen uber daβ Fueβvolckh gehandlet ist worden.

Fur daβ erst, alβ Ire F. Ht. uf den 11. Septembris negst vershinen beden Obristen, Graff Philipsen zu Eberstain und Hanβ Georgen von Gumpenberg, Irer Kon. Mt. gemaine Resolution vasst geleichmessigen Inhalts zuegeshriben und begert, daβ sich ain jeder mit seinem Regiment und gueten ehrlichen Khriegsleuthen von langer Handt gefast machen und also zu khunfftigen Nottfall fertig halten wolten.

Hat sich ermelter Graff von Eberstain alβbaldt guet willig erclert, jedoch dergestalt, daβ man seiner Obristenbestallung auch den Patenten inservieren, daβ sein Regiment wider die Augspurgish Confession und derselben Verwanten gebraucht solten werden. Dessen Ire F. Ht. gleichwol kain sonderlich Bedenckhen gehabt hetten, dieweil menigclich unverborgem, daβ der Handel der frembden Religion ghar nicht, sonder Irer Mt. selbst ungehorsamen emperishen Underthanen geubten Gewalt antreffen thuet, welchen dann ain jede Obrigkhait von Rechts wegen zu straffen, und daβ sich Ire Mt. in iren Landen gegen den widerwertigen Undersessen eben gleichmessigen Auctoritet, wie die Chur und Fursten deβ Reichs in iren Landen unnd Gebietten, so wol in Religion alβ in prophan Sachen zugebrauchen haben. Nachdem aber Irer Mt. Bestallung Statt und Articlbrieff, sampt den Patenten von Irer Mt. selbst verfertigt, verhanden, mochten von wegen Irer Mt. Abwesen dieselbigen nicht verendert werden.

Bedenkchen hette, daß man doch nicht hofte, so were Ire F. Ht. nit zuwider, daß solche sein fürgewendte Exception in seinem Reverß, so er uber Irer Mt. newe dreÿjarige Bestallung geben werde, wie andern Irer Kon. Mt. Pensionarien, dergestalt inseriert, daß er wider die Protestierten offensive nicht gebraucht, noch [fol. 47v°] zudienen gehalten werden solte, alleß weiter Inhalts gedachter Reverß und daß er derwegen alß ain alter getrewer Diener, weiter nichts difficultiern, sonder daß er und seine Haubtleuthe, vermag Irer F. Ht. erstes Shreiben und Begeren, zu Fürfallen diser Land Nottuften fertig halten wolten.

Wiewol nun hierauff noch zur Zeit khain fernere Antwort erfolgt, so thuet man sich doch beÿ mergedachten Graffen, in Betrachtung daß er die neue ordinari Bestallung abermalß eingewilliget, khaines Abshlags versehen. Mit Graff Hansen von Nassau haben Ire F. Ht., gleichmessigen Bevelch halb, durch meinen gnedigen Herren, Graf Peter Ernsten zu Manßfeldt Handlung pflegen lassen, darauff er sich gleichwol erstlich, Ungelegnhait seiner Geshefft und etlicher besorgter Veindtshaft halb, entshuldiget, nicht desto weniger haben Ire F. Ht. ine zum zweiten Mal ersuecht, und doch derneben wolermelten Graffen von Manßfeldt disen Bevelch geben, woferr der von Nassau sich nochmalß entshuldigen werde, daß Sein G. alßdan mit dem von Schaumburg, Stathalter zu Diedenhofen, welcher durch Mangel der andern Obristen, Irer Mt. sonderbaren Verordnung nach, auch gebraucht werden solle, forthandlen, also daß man bißanher, weder von dem ainem, noch dem andern, khain entliche Antwort bekhomen hat.

Vast ain gleichmessige Mainung hat es mit Hanß Georgen von Gumpenberg, welchen Ire F. Ht. auch zum zweitenmal umb zuverleßliche Resolution geshriben, darauff aber nochmalß khain Antwort erfolgt ist. Der von Wolderfingen soll sich zu Straßburg umb Haubtleuthe bewerben und also bedacht seinen habenden Bevelch uber funff Vendlein nachzukomen, geleichwol haben [fol. 48r°] Ire F. Ht. von ime selbst khain Zeitung empfangen. Auß disen Allem ist wie oberzelt abzunemen, daß man sich dises Orts noch khaineß Fuebkhnechts Obristen sonderlich zugetrosten, allain dieweil der Merethail derselben Irer Mt. ohne daß zuvor mit Dienstpflichten zugethan, hat man sich beÿ inen sovil mehr shuldiger Wilfarung zugetrösten.

Es haben auch Ire F. Ht. allen obgedachten Reuter und Fueßkhnecht Obristen, deßgleichen auch beden particular Ritmaistern, umb ir Guetbedunckhen geshriben, welcherorten die Musterpläz am Fueglichisten gelegt und gehalten mochten werden. Daruff sÿ vast alle zugeleich dahin geshlossen, dieselben, nach Gelegenhait aines jeden Zuezugs hin und wider, uf diser Landen Frontieren, uff der Niderlandt Grundt und Boden gegen

Reichs unbeshwert, und in disem Fall deβ Reichsordnung gelebt werde. Darauff sich Ire F. Ht. gleichwol, derselben Gelegenhait nach, weiter zuentshliessen hat. Actum Brussel in Brabant den 16. Tag deβ Monats Novembriβ anno 66.

## Document 4

*Bernard de Raesfeld, prince-évêque de Münster à Marguerite de Parme*

19 octobre 1566

AGR, SEA, n° 138, fol. 88-89, original.

[fol. 88r°]

Unser freundtlich Dienst und wes wir mehr Liebs und Guts vermögenn zuvorn, hochgeborne Furstinne, besondere gute Freundinne. Was Euer Lieb under Dato den 10. dieses von wegenn der zugestandener Neuwerungen, so sich alda in der Kun. W. zu Hispanien Niderlanden zugetragenn, an uns geshrieben, solchs haben wir entfangenn unnd in die Lendge vernommenn. Nhu ists nit ohnn, das uns fur lengst allerhandt Zeittungen von wegenn sollicher angezogener Inquisition und furgenommener Zerstewrungh seint zukommenn. So haben wir auch zu jederer Zeit alsolche Verenderung mit hogster Beshwernuβ vermerckt. Und alβdan Euer Lieb zu Dempfung sollichs alles begern, das wir sollichen widerwertigenn Underthanen durch uns, noch durch unsere Amptleutt und Verwandten, Rath, That, Furshub noch Forderung erzeigenn, sonder hochgemelter Kun. W. bestelten Ritmeistern, Heubt und Bevelchsleuttenn unverhindertenn Uffenthalt, Paβ und Durchzug in und aus unserm Stifft gestattenn, auch sollich Irer Kun. W. Kriegsvolck mit Proviandt und sonst in andern Notturfftenn alle muglich Hilff Forderung und Furshub erzeigenn und bei den Unsern vershaffen woltenn.

So mogen daruff Euer Lieb wir freundtlich nit verhaltenn, das uns unserer Gelegenheit nach, wie Euer Lieb vernunfftiglich zuermeβen, nit gepuren will bei uns selbst einiche shlieβliche Versehung in diesem Allem zuthun. Wir seint aber gneigt, dieses an die Ortter dahin solchs geburen soll in allem Besten glangen zulaβenn, der Zuversicht Euer Lieb werden dieses Orts nichz anders [fol. 88v°] als Gehorsambkeit des Heilligen Reichs, neben

freuntlichenn nachbarlichen Willenn der Gebör nach gneigt befinden.

Was aber das Gewerb so einer von Westerholt welcher bei dem Vest Recklingkhaußenn seßhafftig sein soll belangent, ist uns zwarn davon nit eingentlich bewust, konnen auch nit eigentlich wißen wer damit gmeinet, dan wir von keinem von Westerholten wißen der bei dem Vest wonhafftig sein soll, außerhalb einen gnant Bernhardten von Westerholt, so alhie im Stifft nit weidt vom Vest seine Behausunge hatt. Versehen uns aber nit, das sich derselbiger in dieser Zeit mit einicher Kriegshandlung bemuhen werdett, yedoch wollenn wir ime weitters nachdennken. Welchs wir Euer Lieb, dere wir angenehm Dienst zuerzeigenn gneigt, also hinwiederumb nicht bergen woltenn. Geben zur Wolbercke am 19. Octobris anno 66.

Berhardt von Gotts Gnaden, Erwelter und Bestettigter des Stifftz Munster.

## Document 5

*Daniel Brendel, électeur de Mayence à Marguerite de Parme*

24 octobre 1566

AGR, SEA, n° 136, fol. 138-139, original.

[fol. 138r°]

Unser freundtlich Dienst und was wir in Ehren Liebs und Guts vermugen zuvor, hochgeborne Furstin, besondere liebe Freundin. Wir haben von Euer Lieb Abgesandten deren Schreibenn, darin sie uns nachlengs ausfuerlich eröffnen und zuerkhennen geben, wes durch etliche Euer Lieb underworffene, der Nidererblandt Underthanen, aigenwilliger, unverursachter Weiß, mit allerhandt erzelter Unthaten, in Veracht und Veringerung irer rechten Obrigkeith der Kon. W. zu Hispanien furgangen, mit dem weitern Vermelden, wie diselbig zu Widererlangung schuldigs geburenden Gehorsambs bedacht, durch Irer Kon. W. bestalte Obristen, Haubt und Bevelchsleuth ain ansehenlich Kriegsvolck beide zu Roß und Fueß zusamen zupringen und daruff freundtlich gesinnen, denselbigen alle guete Befurderung zuerzeigen, mit dem vernern Erpieten, das dieselbigen niemandt zu Nachtheil, sonder vermöge des hailigen Reichs Landtfrieden und Executionsordnung ziehen, wir auch mit Musterplezen unbeshwerdt pleiben

hievor solliche unbedachte, furgangene Handlung etlichermassen auch furkhommen, wölches alles wir mit beschwerdtem Gemuet mitleidlich vernhommen, da wir zuforderst hochermelter Kon. W., als einem milten christlichen Konig, die wir bishere nit ander dan fur ein friedliebende Oberkeith sonderlich gegen iren Underthanen erkenth, und dan euer Lieb als Irer Kon. W. Gubernantin begirlich wintshen [fol. 138v°] unnd gönnen mochten, das alle Sachen in friedlichen Ruhen, Wesen und Standt verpliebenn, damit Ire Kon. W. auch Euer Lieb aller Unrhue uberhaben sein möchten, und darumb soviel weniger einicher Endtschuldigung nötig, da wir in dem Almechtigen hoffen, sich gemelte Unruwige numher eines Bessern erinnern und ohne beschwerliche Weitherung sich selbst wider zu schuldiger Gehorsamb begeben werden.

Solte es aber je und wider Versehen dahin gelangen, das wir zu Gott nit verhoffen, die Versamblung des Kriegsvolcks ins Werck gericht werden solt, wissen wir uns der angezogenen Verwandtnus von wegen der Burgundischen Erblandt, und wie dieselbigen dem hailigen Reich zugethan, guttermassen zuerinnern, auch daruff urputtig uns gegen Ire Kon. W., als einem Standt und Mitgliedt des Reichs, furnhemblich uff Furweisung der Kay. Mt., unsers allergnedigisten Hern, Patenten und Irer Kon.. W. Bestallung, aller Gebur zuerzeigen, entgegen unns auch nit weniger getrösten und kein Zweivel machen, das uff Euer Lieb beschehen Erpieten, wir und die Unsern, sambt gemaine Reichsstende und die Iren, vor solchem durchziehenden Kriegsvolck, noch auch mit Musterpläzen gleichsfals, vermöge des angezogenen Landtfriedens unnd dessen Executionsordnung, unbeshwerdt unnd [fol. 139r°] unbewegt gelassen werdenn sollen. Wölches alles wir Euer Lieb uff derselbigenn Schreiben zu freundtlicher Widerantworth nit verhalten wöllen. Und seint darbei Euer Lieb zu Freundtschafft unnd allem gutten Willen in Ehrn geneigt. Datum Aschaffenburgk den 24. Octobris anno 1566.

Daniel von Gottes Gnaden, Erzbischoff zu Meinz und Churfurst.

*Jean von der Leyen, électeur de Trèves à Marguerite de Parme*

28 octobre 1566

AGR, SEA, n° 137, fol. 171-173, original.

[fol. 171r°]

Was wir in Ehrn, Liebs und Guts vermogen, allezeit zuvor hochgebornne Furstin, besonder liebe Freundin. Von Euer Lieb abgeordnetem Gesandten ist uns gesterigs Tags ein Schreiben under dem Dato Brussell den zehenden Tag des Monats Octobris zukomen, in welchem Euer Lieb unβ der schädlichen, verdampten, in der Kon. W zu Hispanien, unsers besondern lieben Herrn und Freundts, Nidererblanden ingerissenen Secten, und was darauβ fur gefehrlicher, geschwinnder Empörungen und Uffruren der Underthanen, gegen die Kon. W. als ire ordentliche naturliche Oberkait, bei dem gemeinen onwiβenden Man erweckt worden, freundtlich und auβfurlich zuerkennen geben, mit ferrerm Bericht, daβ Ire Kon. W. hochlich verursacht, zu Hanndthabung Irer Kon. W. Auctoritet und notwendiger Versicherung derselben gehorsamen Underthanen, mit vorgehennder Rom. Kay. Mat., unsers aller gnedigsten Herrn, Erlaubnus, entschlossen, und Euer Lieb uff Bevelch Irer Kon. W. schon in bereit stehn, ein stattliche Anzal teutsches Kriegsvolcks zu Roβ und Fuβ in Bestallung zunemen, aber Ire Kon. W. noch Euer Lieb Meinung nit seie, einichen Standt des Hay. Reichs hierdurch zubeleidigen, sonder allein, das sie sich deβelbigen Kriegsvolcks kunftiglich, uf den Fall da bei den fridhessigen Leuten schuldiger Gehorsam (*sic!; il faut lire* "Ungehorsam") entstehn und sie mit irem strafflichen Furnemen eigenwilliglich vortfaren wolten, zu geburlicher Abwendung und Uβleschung dises sorglichen Fewrs notwendiglich behelffen und gebrauchen mogen, damit die Ehr des Almechtigen, neben Wiederbringung der Underthanen geburlicher Erkandtnuβ schuldigen Gehorsambs, gutter Polliceÿ, Frid unnd Einigkeit gefurdt und erhalten werde, in solchem Fall dan einer jeden ordenlichen Oberkait die geburliche Straff deβ Ungehorsambs zugelassen und erlaubt seie.

Mit freundtlicher Bitt, wir wolten zu Handthabung ordenlicher Oberkait und Stillung diser geferhrlichen Empörung, vonn guter Freundt und Nachparschaftt deβleichen, auch von deβwegen, das dannoch die Kon. W. sampt denselben Niederburgundischen Erblanden, vermöge der Erbverträg, dem Hay. Reich und dem auffgerichten Landtfrieden miteinverlebit, auch als nit das gerinste Glied deβ Hay. Reichs zu Erkandtnuβ desselbigen, nit allein ir

Depurtup. vermog angeregter Verlag, sonder auch von Irer Kon. W.
hispanischen Einkommen ein stattliche ansehennliche Hilf in iziger [fol. 171v°] Expedition gegen der Erbveindt der Christenheit leisteten, den eigenwilligen, ongehorsamen und fridthessigen Wiederwertigen Irer Kon. W. Underthanen und allem irem Anhang, Beistandt und Helffern, werder fur unß selbst, noch unsere Amptleut, Diener und Verwandten, heimlich oder offenntlich, in kein Weg, weder mit Rath, That, Furschub noch Furderung ertzeigen, sonder, sovil uns muglich, sie an irem Furhabenn helffen verhindern und abwennden, dargegen aber, zu geburlicher Straff dises hochnachteiligen Ubells, Irer Kon. W. bestelten Obristen, Rittmeister, Haubt und Bevelchsleuten, in irer Werbung und volgendt in irem Anzug, fridlichen onverhinderten Uffenthallt, Paß und Durchzug, in und uß unserm Erzstifft Landen und Gebiet, auch notwendig Proviand umb geburliche Bezalung, gegen Furzeigung der Kay. Mat. Patent und der Kon. W. zu Hispanien Bestallungen, gestatten unnd volgen, auch sunst alle mugliche Hilff und Befurderung erzeigen wölten, solte sich hinwiderumb solich Kriegsvolck dem Landtfrieden, Executionsordnung und des Reichs Constitutionene gemeß verhallten.

Und das wir gleichsfals Ire Kon. W. vor boßhafftigen Nachreden bei uns selbs entschuldigt halten, zu dem auch Irer Kon. W. genotrengt Vorhaben bei den ubrigen unseren Mitchurfursten und anderen Fursten und Standen deß Hay. Reichs entschuldigen wölten, sampt fererem Inhalt Euer Lieb Schreibens.

Hieruff mogen wir Euer Lieb freundtlich nit bergen, daß unnß hiebevor eußerlich auß gemeinem Geschray und sonst hin und wider angelangt, wie daß allerlei beschwerlicher und gefärlicher Emporungen des gemeinen Volcks sich in der Kon. W. Nidererblanden Euer Lieb Gubernaments ereugen, deßgleichen vielerlei in deß Hay. Reichs Constitutionen verpottenne Secten und schädliche Irthumb in Religionssachen einreissen solltenn.

Welches wir ganz ongern gehört und nit mit geringem Schmerzen unnd Betruebnuß, umb Verletzung der Ehr Gottes, Verachtungh unsers heiligen Catholischen Christlichen Glaubens, auch Betruebung [fol. 172r°] deß vil beliebten gemeinen Fridens, Rhue und Einigkait willenn, auch noch mit groβerer Beschwernus darumb vornommen, das wir der Kon. W. zu Hispanien, als einem friedtliebenden Christlichen Konig und unserm Herrn Nachparn, solche Widerwertigkeit nit, sonder Irer Kon. W. bei diser sorglichen trübseligen Zeit viellieber alle Wolfart, Rhue und Frieden gönnen wolten, damit sie, irem getrewen Christlichen Gemuet nach, soliche Muhe und Costen, den sie nunmehr gegen ire selbs Underthanen anwenden mussen,

gebrauchenn mögen.

Das nun die Kon. W. und, an statt Irer, Euer Lieb zu Abwendung mehrers Ubells, zu Widerbringung und Erhaltung fridlichen Wesen, guter Polliceÿ und Einigkait, auch Erhaltung Irer Kon. W. Reputation und Auctoritet, sich nach Notturfft zustercken Vorhabens, wöllen wir es unserstheils darfur halten es werde Ire Kon. W. in dem niemandts verdenckenn.

So wißen wir unβ auch, neben unserer (one Rhum) gegen Irer Kon. W. und derselben Landen freuntlicher treuhertziger Neigung, das unβ Irer Kon. W. gegen dem Hay. Reich Verwandtnuβ nach und sonderlich in Crafft des Landtfridens, welchem Ire Kon. W. sampt deren Niederburggundischen Erblanden auch einverleibt, wol zuerinnern, daβ uns einiches Gliedts deβ Hay. Reichs, und also auch Irer Kon. W. Underthanen, zu irem Ungehorsam gegen ire ordenliche Oberkeit zu wecken oder davon abwendig zu machen nit gedurt, und wir vor uns selbst, auch ebenso ongern thun oder jemandts von unsern Wegen gestatten, alβ wir es in gleichem Fall von unsern Genachbarten und möniglich gewertig sein, sonder vielmehr, sovil unβ muglich und geburlich, von irem Widersÿnn ab und zu billichen Irer Kon. W. Gehorsam berichten und anweisen helffen, und in guetem, freundtlichen, friedlichen und nachparlichen Vertrawen bei und neben Irer Kon. W. und derselben Landen wohnen und bleiben wölten, und waβ zu Erhaltung Irer Kon. W. Hocheit, Auctoritet und Reputation, die unβ, nit weniger alβ unsern Vorfordern seligen, allezeit lieb und werth gewesen und noch ist, getreues Vleiβ zubefurdern geneigt seindt, deren ungezweivelten Zuversicht, da wir unserm wenigen Vermögen nach Irer Kon. W. [fol. 172v°] mehr nit leisten kunden, daβ sie doch in Erstattung desselben sich an unserer trewherzigen Gutwilligkait freundtlich ersettigen laβen werdenn.

Dieweil nun die Rom. Kay. Mat., unser aller gnedigster Herr, hirzu schon albereit iren kaiserlichen Willen gegeben, und dan die Kon. W., auch Euer Lieb, alles fridtlichen geneigten nachparlichen Willens gegen daβ hailig Reich und dessen gemeine Stende sich erbieten und ercleren, wie zu Irer Kon. W. und Euer Lieb one das unser unzweivenlichs Vertrawen steht, so wöllen wir, sovil an unβ ist, unβ Euer Lieb Begern nach uf solchen Fall, itz und kunfftig dermaβen gegen Ire Kon. W., Euer Lieb und derselben Obersten, Rittmeister, Haupt und Bevelchsleut verhalten und erzeigen, daran Ire Kon. W. und Euer Lieb verhoffenlich ein benuegig unnd freundtlich Gefallen habenn sollenn.

Unnd wöllen unβ hinwieder Euer Lieb erpieten, nach Versehenn, Euer Lieb werden, dere freundtlicher Vertröstung nach allenthalben, die

Bevelchs und andern Kriegsleudten dem Landtfrieden der Executionsordnung, stracks unnd mit Ernst nachgesezt unnd gelebt, und der armen, vorhin dise theure Zeit here verderbten Leuth, sovil immer muglich verschont werden.

Wir achten es auch darfur, das es der Kon. W. bei gemeinen Stenden deβ Hey. Reichs zu sonderlichem Glimpff und gutem Namen reichen wurde, wo den Obristen, Rittmeistern, Haubt, Bevelchs unnd Kriegsleudten in iren Bestallungen, wie solchs one daβ die disen Reichstags gebesserte Executionsordnung mit sich bringt, und Euer Lieb sich erpieten thun, bei iren Pflichten sunderlich eingebunden wurde, in dem Zu und Abzug, durch Reutterdinst oder inn andere Wege, keinen Stanndt [fol. 173r°] deβ Reichs oder seine Underthanen zubeleidigen, zubeschedigen oder zuvergewalltigenn.

Und letstlich, der Kon. W. begerte Entschuldigung anlangenndt, wirdt es villeicht, einstheills bei den Unwissenden und dan etwan auch bei den Wiederwertigen, der Kon. W. Vorhaben nit allenthalben gleich ufgenommen und verstanden werden. So hat doch unserstheils, unser zu Irer Kon. W. und Euer Lieb gut Vertrawen, gegen dieselbig einichen Verdacht niemalen zulassen kunden. So seindt wir auch urbutig und fur uns selbst geneigt, an geburlichen Orten und ider Gelegenheit, Irer Kon. W. Glimpff, guten Namen und dises ir vorursacht Vorhaben zum Getrewlichsten und Fueglichsten zuverantworten und begertermassen zuentschuldigenn.

Dan Irer Kon. W. alle freundtliche, nachparliche, mogliche, willfarige Dinst zuerweisen, seindt wir ganz geneigt unnd begirig. Sollten wir Euer Lieb, deren wir in Ehren freundtlich zu dienen auch willig, in Antwort freundtlicher Wolmeinung dismals nit verhalltenn. Datum Erembreitstein am 28. Octobris anno LXVI.

Johann von Gottes Gnaden Confirmirter zu Erzbischoven zu Trier unnd Churfurst.

*Frédéric de Wied, électeur de Cologne à Marguerite de Parme*

14 novembre 1566

AGR, SEA, n° 136, fol. 94-95, original.

[fol. 94r°]

Hochgeporne Furstinn, unnser freuntlich Diennst unnd was wir Ehren Liebs unnd Guts vermugen zuvor. Was Euer Lieb an uns unnder Dato den zehenden des jungstvershienen Monats Octobris, der beshwerlichen Unrhue unnd Widerwertigkeit halben so in des durchleuchtigsten hochgepornen Fursten, der Kun. Wurden zu Hispanien, unnsers besonnder lieben Herrnn unnd Freundz, niderburgundishenn Erblanden sich erhaben unnd noch nit allerdings gestilt, freuntlich shreiben unnd begern laβen, solchs haben wir ferners Inhalz verlesenn unnd verstanden. Mugen Euer Lieb druff freuntlich nit pergen, das wir solchs (wie auch zuvor, da uns ungeferlich dergleichen angelangt) ungern unnd mit beshwerttem Gmut und Herzen vernommen. Möchten Euer Lieb unnd zuvorab der Kun. W. zu Hispanien nichtz Liebers günnen oder wunshen, dan das sie eins solchen beshwerlichen Zustandz geubrigt unnd enthaben sein mugen, wie wir auch zu Gott dem Almechtigen verhoffen, Ire Kun. W. werdenn, auβ Verlehung desselbigen Gnaden unnd Irer Kun. W. angeborner, küniglicher Senfftmütigkeit unnd Vorsichtigkeit, auch auβ hochbegabtem Verstandt, noch uf solche Wege gedencken unnd sich bewegen laβen, damit diesem endtstandenen Verhat, weil sie es mit Iren selbst eigen Unnderthaenen zuthuen haben, sonnder gefarliche Weitherung, durch linde, fridliche Mittel begegnet unnd abgeholffen, unnd daβ nit nöttig sein werde, den Ernst an die Handt zunemmen, dan was Shadt, Verderbnuβ unnd Ellendt daherfolgen möcht, unnd wie hoch daran gelegen, das innerliche Friedt, Rhue und Einigkeit [fol. 94v°] erhalten, furnemblich auch weil man jetzo mit dem überlestigen Erfeindt der Christenheit, dem Turcken, zum Höchsten zuthuen, werden Euer Lieb als die Vernunfftig sich selbst zuerinnern wiβen. Da sich aber der Fall dermaβenn zuwagen solt, welches wir unns nit vershen unnd Gott miltigklich abwenden will, das Ire Kun. W. das inns Wartelt genommen Kriegsvolck ihe anziehen laβen unnd den Ernst gebrauchen musten, da wollen wir auβ gutter freuntlicher Nachparshafft und Verstendtnuβ, welche unnsere Vorseβen jederzeit mit dem loblichen Hauβ Burgundien underhalten unnd wir die Zeit unnser Regierung nit weniger zuthuen gneigt sein, unns unzweivenlich versehen, alsdan der Paβ unnd Durchzug dermaβenn furgenommen, damit unnser Erzstifft unnd arme

solchs nit allerdings beshehen kundt, wie wir unns doch gewißlich vertrösten, das alßdann die Kun.W. derselben obriste Rithmeister unnd Befelchaber, auch sonnst allerdings, des Heiligen Reichs Landtfriden, Exequutionordnungen unnd vor unnd nach aufgerichten Reichsabshieden (wie Euer Lieb albereit uff dem Fall sich erpotten unnd befolhen), ires Inhaltz durchauß gmeeß, verhalten wollen, sein wir urputtig uf Euer Lieb Begerenn unns widerumb derhalben auch aller Gepur zuerziegen unnd zuerweisen. Unnd weil wir gar nit zweiveln, es werde die Kun. W. iren Underthanen jederzeit nichts annderst furgenommen und gesucht haben [fol. 95r°] unnd noch, dann was zu Befurderung der Ehren Gottes, Frieden, Rhue unnd Einigkeit, auch gmeinem Ufnemmen unnd Gedeien gelangt. Were unnöttig gewesen, Ire Kun. W. bei unns, deßenhalben das ir villeicht annderß zugelegt werden muge, zuentshuldigen, noch daß wir solchs furters bei andern zuthuen fur nothwendig erachten. Was auch Herman von Westerholtenn anlangt, haben wir ime insonnderheit zeitlich, ehr unns Euer Lieb Shreiben zukommen, wie auch anndern unnsern Underthaenen, mit Ernst uferlegen unnd befelhen laßen, sich sonnder unnser Vorwißen unnd Zulaßen in kein Kriegsbestallung inzulaßen unnd zubegeben. Da er oder sie auch solchs, sonnder unnsern Vorwißen unnd Willen gethan, dieselbige wider uff unnd abzukunden. Vorsehen unns demnach, er unnd andere werden demselbigen also unzweivenlich nachsezen unnd sich desfals gegen unns als gehorsame Unnderthanen erzeigen. Solten Euer Lieb wir zu freuntlicher Widerantwort nit verhalten. Wunshen hiemit der Kun. W. allen glucklichen Zustandt, und sein Irer Kun. W., deßgleichenn Euer Lieb, jederzeit alle nachpeurliche Dienst und Wilfarung zuerzeigen begirig. Datum Poppelstorff am XIIII. Novembris anno LXVI.

Friedrich von Gottes Gnaden Erwölter zu Erzbishowen zu Cölln und Churfurt, Herzog zu Westvalen unnd Engernn.

## Document 8

*Guillaume de Clèves à Marguerite de Parme*

27 octobre 1566

AGR, SEA, n° 122, fol. 199-200, original.

[fol. 199r°]

Unser freundtlich Dienst und was wir Ehren Liebs unnd Guets vermogen, zuvor hochgeborne Furstin, freundtliche liebe Mhume. Was verruckter Weill Euer Lieb sambt Ubersendung eines verschlossenen Schreibens von dem hochgebornen Fursten, unserm freundtlichen lieben Oheimen, Herrn Erichen zu Braunshweig unnd Lunenburg & Herzogen, an uns schrifftlich gelangt, unnd darin nach der Leng außgefiert wie von wegen zugetragener Emporung unnd Unrhue, so sich in den Nidererblanden Euer Lieb Verwaltung erhalten, die Kun. W. zu Hispanien &, unser gnedigster Herr, unvermeidlich verursacht ein statliche Anzaall Reisiger Pferdt unnd Reutter mit Vorwissen unnd Bewilligung der Rom. Key. Mt., unsers allergnedigsten Herrn, in Dienst unnd Wartgelt annemen unnd besprochen zu lassen, darunder Ire Kun. W. zu Werbung unnd Versamblung solicher Reÿsigen, neben andern obgemelten, unsern Oheimen Herzog Erichen zu Obristen uber tausent Pferdt unnd Reutter verordent.

Mit angehefftem freundtlichem Begern, ime Herzog Erichen und Seiner Lieb besprochenen Rithmeistern, in Betrachtung Irer Mt. hierzu tringenden unnd beweglichen Ursachen, nit allein in irer Werbung nit zuverhindern, sonder auch nachfolgendts, wan sie aufgemant, gegen Furzeigung hochstgedachter Rom. Key. Mt. Patenten und Irer Kun. W. selbst underschriebenen und verfertigten Bestallung, iren Paß unnd Durchzug in unsern Furstenthumben, Landen unnd Gebietten unweigerlich zugestatten unnd mit Proviand gegen geburlich [fol. 199v°] Bezalung moglichen Furstand unnd Furderung zuerzeigen.

Wiewoll wir nun Euer Lieb vorlangst daruf solten beantwort haben, so ist doch soliches biβer durch merckliche unsere Lande obligende Geschefften unnd sonst andere Verhindernuß verblieben, welches Verzugs Euer Lieb uns freundtlich entshuldiget halten wollen. Unnd haben dennoch in Erwegung erzelter Gelegenheit uns entschlossen, obbestimtem unserm Oheimen Herzog Erichen, zu Zufuerung solicher Irer Kun. W. Anzall Reisiger Pferd und Reutter, den begerten Paß und Durchzug durch unsere Furstenthumben, Lande und Gebiette unweigerlich zugestatten, unnd uns darin unverweißlich zu halten, sovern er Herzog Erich uns der Rom. Key.

Mt., unsers allergnedigsten Herrn, Patent, auch der Kun. W. zu Hispanien & undershriebene Bestallung erstlich aufflegen, unnd daneben vermog der Executionordnung, vershiener Jaren 59 und 64 aufgericht, unnd jungsten publicirten Augspurgishen Reichsabschiedts, ein stathafften im heiligen Reich Teutsher Nation uns gnugsamb gesessenen Reichsstandt zu Burgshafft stellen, unnd dadurch versicheren lassen, das Sein Lieb uns, unsere Underthanen, auch dieses Kreÿβ angehorige Stendeverwandten und Undersassen, noch einichen andern gehorsamen Standt des Reichs nit angreiffen, uberziehen, beleidigen oder beshedigen, daneben die Proviand unnd andere Notturfft, dern solich Kriegsvolckh in dem Durchzug bedurfftig, vor geburlichen Werth bezalen unnd sich sonst des heiligen Reichs Landtfrieden Constitution unnd Abshieden in alwege gemeβ halten wurde.

[fol. 200r°] Wie wir dan auch dabei an Euer Lieb freundtlich begeren, uns zeitlich zuvor zuvergwissigen, was Wegs unnd umb welche Zeit berurter Zugh durch unsere Lande und Gebiette fallen wurde, damit die Proviand und sonst andere Notturfft desto besser zugefuert und bestelt worden moge, auch solche Fursehung nit allein bei vilgedachtem unserm Oheimen Herzog Erichen, sonder auch andern Obristen unnd Rithmeistern, im Fhall dern noch einiche mehr vorhanden die von Iren Kun. W. Bestallungen hetten, thuen unnd inen die oberzelte Gelegenheit mit Ernst einzubringen unnd zu bevelhen. Inmassen wir nit zweiveln, Euer Lieb werden sich, zu Erhaltung nachbarlicher Verstendtnuβ, unnd zu Volgé der Reichsstende Vereinigung unnd Vergleichung aller Gebuer zuverhalten wissen. Unnd haben es derselben, unser Notturfft nach, dere wir freundtlichen nachbarlichen Willen unnd günstige Wilfarung zu erweisen in alwege geneiget, im Besten nit wollen verhalten. Geben zu Dusseldorff am 27. Octobris anno 66.

Wilhelm Herzog zu Gulich, Cleve und Berg, Graf zu Marck unnd Ravenβborg, Herr zu Ravenstein.

## Document 9

*Auguste de Saxe à Marguerite de Parme*

12 novembre 1566

AGR, SEA, n° 122, fol. 218-219, original.

[fol. 218r°]

Was wir inn Ehrenn Liebes unnd Guts vermugenn zuvorn hochgeborne Furstin, freuntliche liebe Muhme. Unβ seindt zweÿ Euer Lieb Schreibenn, dere eines den 30. Septembris, das ander den 10. Octobris zu Brussel datirt, durch Euer Lieb Diener zukommen unnd uberantworttet, darinn unβ Euer Lieb den beshwerlichenn Zustandt der Niderlande freuntlich zuerkennen gebenn, unnd uns vonn wegenn der Kon. W. zu Hispanien freuntlich ersuchenn, daβ wir Irer Kon. W. solcher Sachenn, und sonderlich Irer Kon. W. Widerwerttigenn Nachrede halbenn, vor unβ selbst unnd beÿ andern Chur und Furstenn freuntlich entschuldigenn, unnd dem Krigsvolck zu Roβ unnd Fueβ, so Ire Kon. W. wider ire ungehorsame Underthanen zuwerbenn und zubestellenn im Vorhabenn stunden, den Paβ inn und durch unsere Lande gestattenn, auch solchem Krigβvolck mitt Proviant unnd anderm mugliche Forderung thun wolten.

Daβ sich nhun zwischenn der Kon. W. zu Hispanien und dere Underthanen ein solcher Miβverstandt und Widerwille zugetragenn, dardurch Ire Kon. W. zu angeregter Bestellung des Kriegβvolcks und weiterm Furnhemen verursacht sein soll, solchs habenn wir auβ Euer Lieb Schreibenn unnd ausfuerlicher Erzehlung ganz ungern vernommenn, dann ob wol zuvor auβ gemeÿnem Geschreÿ davon an unβ etwas gelanget, so haben wir doch [fol. 218v°] demselbenn aller Dinge keinen Glaubenn zustellen, noch genzlich darfur halden konnen, daβ sich Ire Kon. W. zu solchenn scharpffenn unnd tetlichenn Wegenn, sonderlich bei izigenn geschwindenn unnd sorglichenn Leuffttenn und gefherlichem Zustande der Christenheitt an allen Örtenn, wider ire eigene Underthane bewegenn lassenn soltte. Vornemblich auch weil wir nicht berichtet, das siche die Stende unnd Obrigkeitten in den Niderlandenn wider Ire Kon. W. affgelehnet oder Ire Kon. W. geburlichenn underthenigstenn Gehorsam inn weltlichen unnd zeitlichen Dingen enttzogenn, unnd alleine ann ezlichenn Orttenn der gemeine unwissende Popel mitt der Geistligkeit, der besorgttenn pebstlichenn Inquisition halbenn, inn Irrung unnd Auffstandt (wie ettwan inn Deuzschlandt unnd andern Landen beÿ vorgefallener Verenderung der Religion anfengklich auch geschehenn) geradten sein solten.



BIBLIOTHECA-UNIVERSITAS BRUXELLENSIS

Wir wollenn unβ auch nochmalβ freuntlich versehenn, die Kon. W. werde, aus angebornem koniglichem fridliebendenn Gemuet, den Sachenn ferner nachdenckenn, und etwann uff andere lindere Mittel, wie Irer Kon. W. unruige Underthanen widerumb gestillet unnd der Religion [fol. 219r°] halbenn, daher sichs entspunnen, ein fridlicher Wegk (wie gleichsfalβ inn andern Konigreichenn unnd Landenn geschehenn) gesuchtt und getroffenn, unnd alsso innerlicher Krigk und Bluttvergissenn, darauβ nichts dann Verwustung der Lande und Leutte unnd unuberwindtlicher Schade erfolgett, verhuetet werde, bedacht sein, welchβ wir dann Irer Kon. W., aus vilenn wichtigenn unnd grossenn Ursachenn, dinstlich unnd freuntlich gern gunnen unnd von Gott wunschenn mochten.

Halttenn auch darfur, weill sich ein gutt Theil Irer Kon. W. Underthanen inn den Niderlandenn uff die Augβburgische Confession beruffenn, es werde Ire Kon. W. durch dasselbe Mittel die schwermerischen Secten so vil besser dempffenn unnd die Underthanen inn geburlichem Gehorsam erhaldenn mugen, daβ es alsso keÿnes solchenn Kriges oder gewalttsammen Uberzuges bedurffenn werde. Hierumb wir auch Ires Kon. W. bestalttenn Krigβvolcks Durchzuges, Musterpleze unnd anders inn unsern Landen verschonet zu werdenn verhoffenn, darumb wir dann [fol. 219v°] auch Ire Kon. W. dinstlich unnd Euer Lieb freuntlich thun bittenn. Dann was es izo mitt gemeÿner Christenheitt vor Gelegenheitt hatt, unnd wie sorgliches sonstenn inn Deuzschen und andern Landenn Krigessterbens und anderer Beschwerungen halbenn stehet, das ist Euer Lieb unverborgenn. Unnd wir seindt Euer Lieb freuntliche angenheme Dinste inn Ehrenn zuerzeigenn willigk. Datum uffm Stolpenn den XII. Novembris anno 66.

Vonn Gottes Gnadenn Augustus Herzogk zu Sachssen, des Heiligenn Romischen Reichβ Erzmarschall und Churfurst, Landgraff zu Turingen, Marggraff zu Meissen und Burggraff zu Magdeburgk.

## Document 10

*Christophe de Wurtemberg à Marguerite de Parme*

19 novembre 1566

AGR, SEA, n° 122, fol. 179-181, original.

[fol. 179r°]

Unser freundlich Dienst, auch was wir sonst zu Eeren Liebs unnd Guts vermögen, allezeit zuvor hoche gebornne Furstin, freundliche liebe Mume. Wir haben Euer Lieb Shreiben von Dato den 10. huius von dem Diener Brieffszeigern empfangen unnd seines Innhalz nach lenngs vernomen. Das nun der gemein Pöpel an ettlichen Ortten in den Niderlanden mit Sturmung der Bilder unnd Kirchenornaten ungehorsam unnd empörish sich erzeigt, haben wir nit gern angehortt, dann inen solches nit geburt.

Was dann Euer Lieb begern an unns, dieweil die Kun. W. zu Hispanien Vorhabens, Reuter unnd Knecht teutshes Kriegsfolcks zu Stillung solcher Uffrur, auch geburlicher Straff der Ungehorsamen anzunemen, unnd das wir Irer Kun. W. Obersten, Rittmeister, Haubt unnd Bevelchβleuten fridlichen unnd unverhinderten Uffenthalt, Proviandt unnd Paβ durch unser Lannd, gegen Ufflegung der Key. Mt., unsers allergnedigisten Hern, unnd Euer Lieb Patenten, geben wolten belangt. Darauff fuegen wir Euer Lieb freundlichen zuvernemen, das wir niemandt an dem Hin unnd Widerziehen durch unser Land ainiche Verhinderung gethan oder noch zuthun gedennckhen, der sich anders auch der Gebür nach fridlich unnd gelaitlich erzeiget. Derwegen solliche der Kun. W. bestellte, irer Gelegenheit nach, woll durch unnser Lannd wandern khunden. [fol. 179v°] Ob aber Euer Lieb Begeren dahin steen solte, daβ wir zulassen thetten, Kriegsfolckh zu Roβ unnd Fuβ, Geshwaders unnd Regiments weiβ, durch unnser Lannd, Irer Kun. W. zu Guttem, nach den Niderlannden zuziehen zulassen, das ist in unser Macht, vermög der Reichsabshide, Lanndfriden unnd Schwebishen Craiβverfassung nicht, dann solches mueste mit Vorwissen unnd Approbation gemeiner Schwebishen, auch anderer anrainenden Craiβstennden, dieweil es dieselbigen auch mitberueren wurdet, beshehen. Ob nun Euer Lieb gelegen, solches an gemeine Stennd zugelanngen, haben wir aus Euer Lieb Shreiben nit abnemen kunden.

So hatt es, des Kriegsfolckhs halben in dem Schwebishen Craiβ unnd unsern Lannd, dise Gelegennheit, daβ vershines Fruelings, inn Irer Kun. W. Dienst, als die vierzig Fenndlin Knecht Irer Kun. W. zu Guttem angenommen unnd in Italia gezogen, ain namhaffte Anzalle Kriegsfolckh aus Schwaben darunder mit hineingeloffen, also auch volgends in Dienst der Key. Mt. inzugeen.

Nun ist der Schwebishe Crais, one den Baierishen das nechste anreunende Crais gegen Osterreich, also das gemeinen Craisstennden zugleich unns, hoch bedenncknlich, unns an Kriegsfolckh weiter zuentblössen, dann man nit waiβt, wan man desselbigen wider den Erbfeind der Christenheit den Turckhen bedurffig sein wurdet. Wie dann gleichsfals auch allenthalben im Reich unsers Ermessens hochbedenncknlich fallen wurdet, hochgedachter Irer Kun. W. jezmalen mer Kriegβ- [fol. 180r°] -volckh zuziehen zulassen, in Bedenncknung des Turckhen Nott, unnd das albereit shon vil gutter Leuth an dem Turckhen uffganngen unnd gestorben seien.

Solte dann Ire Kun. W. waβ streng unnd ernstlich gegen deren Niderlannden, mit gewerter Hannd, vonn wegen der Religion unnd erzeigten Gehorsams deβ Pöpels, wellen fürnemen, unnd aber sie also gefaster mit Volckh (wie von Nötten) nit gesein möchten, unnd ettliche Unruewige von wegen begegnender Handlung, unnd also, metu poenae, sie ein oder mer befestigter Stette einbekhommen solten, were zu besorgen, das solliche, ettwan mit Hilff anderr Unruewigen die Sachen dermassen möchten anshickhen, das zu grosser unnd beshwerlicher Weitterung semtlichs gelangen möchte, wie dann woll alte und neuwe Exempell verhanden. Daβ vermelden wir Euer Lieb nur darumben freundlicher Wolmeinung, dieweil Euer Lieb in irem Shreiben Anregung thun, das solliche sich frembder unnd auslenndisher Hilff (darvon unns doch warlich nichtz wissenndt) beruemen sollen.

Unnd da wir Irer Kun. W., nach unserm ringfuegigen, doch treuwen Verstand rathen solten, wissen wir Irer Kun. W. nit zurathen, das Ire Kun. W. mit der Thatt gegen diesen Ungehorsamen waβ thette furnemen, sonder das Ire Kun. W. die Predig des Wort Gottes, vermög Augspurgisher Confession, zugebe, die auch dermassen angestelt, das mit solchem Predigen den Rotten und Secten gewert, den Widerteuffern und andern Shwermern [fol. 180v°] inn Conventicula unnd Zusamenlauffen nitt gestattet. Weren wir tröstlicher Hoffnung, das dise Entporung des Pöpels gar bald selbst gestilt, alsdann möchte mit geburdender Straff gegen den Redlinsfuerern, erweckhtes Tumults, forttgefaren werden. Dann wo Ire Kun. W. mit gewerter Hand disen Tumult auszutilgen furnemen, so wurden also woll die Unshuldigen mit den Shuldigen muessen leiden, unnd also vil unshuldigs Bluts vergossen werden, darfür der Son Gottes, unser Herr Jhesus Christus, gestorben, das dann gen Himmel shreien, und zu besorgen, von Gott dem Hern ungerachen gewisslich

nit beleiben würde. Dann Euer Lieb haben es inn Erfarung, was sovil tausent Christen Blutt, so allenthalben in der Christenheit innerhalb vierzig Jaren vergossen worden, geholffen daβ Babsts Leer unnd Tirannei zuerhalten. Es werden auch warliche alle diejhenigen, so sich solches noch understeen mit Gewalt handzuhaben, ein Feel thun, und von Gott dem Hern ernstlich gestrafft werden, wie dann deren frishe Exempel gnugsam verhanden. Welches alles wir Euer Lieb freundlicher Wolmainung nit haben wellen verhalten, dann unns ze laid wehre, das durch innerliche Krieg und Entpörung die Niderlannd (darinnen wir unser Jugendt zum Theil hinbracht) also verderbt unnd verwuest werden, auch daneben die Kun. Wurden inn ewigem unnd zeittlichem Verlusst unnd [fol. 181r°] Shaden geratten unnd kommen solten. Unnd seien Euer Lieb angenemen gefelligen Willen unnd Dienst, inn Eeren zubeweisen, wolgeneigt. Datum Stutgardten, den 19. Octobris anno 66.

## Document 11

*Philippe de Hesse à Marguerite de Parme*

23 octobre 1566

11/A

AGR, SEA, n° 122, fol. 187-192, original.

[fol. 187r°]

Was wir Ehren Liebs unnd Guts vermuegenn zuvor, hochgeborne Furstin, freundtliche liebe Muhme. Euer Lieb zwei Schreiben, deren das Erst den 30. Septembris unnd das Ander den 10. diesses Monats zu Brussell in Brabandt datirt ist, haben wir wol verwarth entpfangen, verlesen. Wollen darauff Euer Lieb zu begerter freundtlicher Widerantwort nicht verhalten. Und anfenglichen, sovil den izeigen Standt der Nidderlandt betrifft, ist nicht ohne, das unnβ dabevor vonn Kirchen unnd Bildersturmen unnd andern dergleichen mehr Dingen, so sich der Endts zugetragen haben sollen, in gemein ezwas angelangt, welchs wir zwar ungern gehört, unnd wissen dasselbig so wenig zu loben, als wenig wir dem beÿpflichten konnen, wan sich die Underthanen in uffrichtigen unnd pillichen Sachen jegen ihrer vonn Gott vorgesezten Obrigkeit, mutwilliger und uffruhrischerweise uffzulehnen,

derselben zuwiderstreben und sich schuldigen Gehorsambs zuverweigern understehen wolten.

Wir mugen aber hierbei Euer Lieb freundtlichen unangezeigt nicht lassen, das unβ gleichwol darbeneben auch diβ angelangt ist, als solten ihrer viel in den Nidderlanden nichts anderst suchen, dan das ihnen die erkante Warheit Gottlichen Worts, wie die in prophetischer und [fol. 187v°] apostolischer Schrifft gegrundet unnd in der Augβpurgischen Confession kurzlich verfast unnd begriffen ist, frei gestelt unnd zugelassen, unnd ihre Gewissen mit des Pabstumbs Greweln ferner nicht beschwert werden mochten, und das sie sich darjegen in allen politischen unnd eusserlichen Sachen zu allem Underthenigsten schuldigen unnd pillichen Gehorsamb jegen ihrer Obrigkeit erpieten thetten.

Ob wir nun woll der Kon. W. zu Hispanien, unserm besondern lieben Hern und Ohmen, dinstlich und freundtlich wol gonneten, das sie Ihre Nidderlande in schuldigem Gehorsam unnd allem friedtlichen Wesen, hinfure weniger nicht als biβhere gescheen, regieren und erhalten mochten, so tragen wir gleichwol die Vorsorge, wan Ire Kon. W. sich understehen wurde Ihren Underthanen die erkanthe und in ermelter Augspurgischen Confession verfaste Warheit Gottliches Worts auβ ihren Herzen und Gewissen mit der Gewalt zu tringen, darjegen aber die papistischen Abgötterei und Greueln, so nun uberall durch Gottes Gnade guttermassen bekanth sein, zu becrefftigen, unnd das alles mit offenem Kriegswesen zuverfolgen, das solchs ohne Verlezung Ihrer Kon. W. Gewissens, ohne groβ Blutvergiessens Ihrer selbst angehörigen und angeborner Underthanen, auch Verderbung irer selbst Lande unnd Leuthe, darzu ohne mercklich Zer- [fol. 188r°] –ruttung und Betruebung all gemeines Friedens und aller woll bestalten Policeÿ unnd Wolfart, nicht allein in den Nider, sondern auch den benachparten unnd daranstossenden Landen, nicht leichtlich wurde zugehen und bescheen konnen. Zu dem, das sich auch villeicht andere unruhige Leuth, denen mit solchen und dergleichen Entpörungen woll ist, darbei finden, das Ihre, wie es pflegt zuzegehen, darunter suchen, und also ein weitleufftig ganz beschwerlich Werck darauβ leichtlich ervolgen möchte, welchs nicht allein Ihrer Kon. W., sondern auch gemeinen Stenden des heiligen Reichs und zuvorauβ der Rom. Kay. Mt., unserm allergnedigsten Hern selbst, und dem ganzen Haub Osterreich, in Betrachtung der izigen Leuffte unnd Gelegenheit, zu höchstem Nachteil gereichen konte.

Dan wie ganz beschwerlich und geverlich die Sachen in ungern jegen dem grausamen und mechtigen Erbfeindt der Christenheit, dem Turcken, diesser Zeitt stehen, in dem das die zwo vornembliche und berumpte Haubtvesteunngen Ligeth und Jula, daran der Kay. Mt. unnd Ihren Erblanden so hoch unnd viel gelegen gewessen, in ermeltes Erbfeindts Gewalt nunmehr

kommen, auch die Turcken mit dem Durchstreiffen eben weith nach Ihrer Kay. Mt. Erblanden unnd der teutschen Nation rucken.

Solches alles achten wir, worde Euer Lieb unverborgenn sein, zu dem das auch der Turck noch selbst in der Person in Ungern ist, und daher zu besorgen stehet, ehr [fol. 188v°] werde, in Betrachtung biβher gehabten glucklichen Fortgangs, nicht underlassen, vor seinem Abzugk sein Heil an der Christenheit weither zuversuchen, dem doch der almechtige gutige Gott gnediglich steuren wolte.

Obs nun nuzlich, gut unnd rathsam sei, in solcher grossen algemeinen Gefahr, so nicht die Kay. Mt. allein, sondern das ganze Hauβ Osterreich und gemeine Stende des Reichs, auch die Christenheit selbst vornemlich mit anlangt, noch mehr innerlichs Kriegswesen anzurichten, und dardurch nicht allein das teutsche Kriegsvolck zu Roβ und Fueβ vom Widderstandt jegen den Turcken uff denn Nothfall abzuhalten, sondern auch zu innerlichen Miβtrawen, Unruhe und Entpörung Anleitung unnd Ursach zugeben, dem wollen Euer Lieb auβ hohem Verstandt ferner nachdencken, unnd es bei sich, wie es die hohe Notturfft erfordert, mit Vleiβ freundtlichen erwegen.

Weil es dan die Gelegenheit, und man siehet das die Leuth im Nidderlandt, so woll als bei andern Nationen, des Pabstumbs Abgötterei erlernet, unnd dan die Historien, auch die Erfarung und Exempla auβweisen, das sich das Erkantnuβ göttlicher Warheit unnd Glaubens mit Schwerdt und Fewer, und also mit eusserlicher Gewalt und Verfolgung [fol. 189r°] nicht dempffen, noch auβ der Mentschen Herzen unnd Gewissen auβrotten lest. So wehre unsers einfeltigen Ermessens der nechste richtigste und sicherste Wegk, das die Kon. W., in Betrachtung aller Umbstende und Gelegenheit, den von Ihrer Kon. W. Hern Vattern, weilandt Kaÿser Carln hochloblichster Gedechtnuβ, under gemeinen Stenden des heÿligen Reichs in Anno funfftzigfunff uffgerichten, und hernacher zu mehrmaln bestettigten Religionfrieden an die Handt genommen, denselben in Ihren Nidderlanden auch angerichtet, und vermug desselben, iren Underthanen die Augspurgsiche Confession frei gelassen hatte. Dardurch wurde nitt allein allen neben einreissenden, unchristlichen unnd uffrurischenn Secten leichtlich gewehret, sondern zugleich auch Friedt, Ruhe unnd Einigkeit, und alle gute Policei und Wolstandt, beidts der Landt unnd Leuthe, Ihrer Kon. W. selbst zu Gutem, erhalten werden.

Unnd weil Euer Lieb bei Ihrer Kon. W. in Ansehen unnd Vertrawen sein und derewegen hierinnen viel Gutts schaffen konnen, da dan Euer Lieb die Sachen bei Ihrer Kon. W. uff einen solchen ungeverlichen Wegk zu dirigiren und zu richten understunden, daran theten Euer Lieb ein solch christlich gutt Werck, das nicht allein Gott dem Almechtigen zuforderst zu Ehren, sondern auch der Kon. W., Ihren Landen unnd Leüthen zu zeit- [fol.

189v°] licher Wolfart unnd Euer Lieb selbst zu ewigem Ruhm gereichen wurde.

Sovil lezlich Euer Lieb Suchen und Begeren des Passes, Durchzugs, auch Gestattung der Profiandt vor Ihrer Kon. Wurden bestelt Kriegsvolck durch unnd in unsern Landt und Gepiett betrifft, wollen wir nochmals verhoffen, es solle, in Betrachtung obbemelter algemeinen Gefahr nach unnd Gelegenheit, zu solchen beschwerlichen Wegen nicht gereichenn, sondern vielmehr die Sachen in den Nidderlanden in andere Wege, und ohne solchs Kriegswesen zu guttem friedtlichen Wolstande gerichtet werden. Solte aber, dessen unerachtet, mit demselben Kriegswesen, Euer Lieb Schreiben nach, fortgefaren werden, das wir doch nicht verhoffen, so bitten wir freundtlich, Euer Lieb wollens uff solchen Fall mit Vleiβ dahin richten, das wir, auch unnser Landt unnd Leuth, under Bestallung des Kriegsvolcks zu Roβ unnd Fueβ, mit den Musterplezen, Passen, Ahn, Durch oder Abzugen unbeshwert unnd unbeleidiget pleiben mugen. Dan ob wir woll mit denselben nidderlendischen Sachen gar nichts zu thun haben, so ist gleichwoll Euer Lieb, wie sonst menniglich unverborgen, das wir unnβ nun ein gute Zeit Jar here, auβ Gottes des Almechtigen gnediger Erleuchtung, zu der Augspurgischen Confession offentlich bekanth haben, [fol. 190r°] unnd noch bekennen. Gedencken auch in demselben Bekantnuβ, mit Gottes unnd seines heiligen Geistes gnediger Hilff unnd Beistandt, die uberige Zeitt unsers Lebens hinzupringen unnd zu enden. Solten wir nun zu Verfolgung derjenigen, die sich zu der Augspurgischen Confession bekennen und also mit unnβ in Religion unnd Glaubenssachen einig sein, wurden viel Hulff oder Vorschub thun, hetten Euer Lieb selbst freundtlichen zu erachten, das solchs ohne höchste Verlezung unsers Gewissens nicht gescheen noch zugehen konte.

Zum andern, ist auch nicht allein die allgemeine Noth unnd Gefahr des Turckens halben vorhanden, sondern es wissen Euer Lieb selbst wie es derjenigen, so die Rom. Kay. Mt. uff jungstem Reichstagk zu Augspurgk in die Acht gethan, unnd ihres Anhangs halber gelegen ist. Dieweil man nun nicht weiβ wie man mit demselben dran, und wes sie sich hiernechst, sonderlich aber da das Nidderlendische Kriegswesen zu Werck gerichtet werden solte, understehen mochten, so haben Euer Lieb freundtlich zu bedencken, daβ unβ, auch diesser Ursachen halber unnd in solcher Gelegenheit, abermals desto mehr uffzusehen gepurt, das wir unβ unserer verpflichten Lehen, Leuth und Underthanen nicht entplössen, sondern die Unsern uff den Nothfall zu algemeiner des heiligen Reichs [fol. 190v°] oder auch unserer selbst Lande und Leuthe Defension und Beschuzung bei Handen habenn.

Zum Dritten, ist es auch an dem unnd mehr dan zu wahr, das in unsern Landen, ein eben gereume Zeit her, ein geschwinde unnd grosse Theurung an Korn, Haffern und andern Victualien gewessen und noch ist, also das wir unsere selbst Underthanen, solcher eingefallenen Theurung halben, die vorstehende Winter und volgende Zeit, biβ zu kunfftiger Erndte, hinzupringen unnd sie vor Hungernoth uffzuhaltenn schwerlich wissen, wir wollen geschweigen das wir unnd die Unsern noch hieruber frembdt Kriegsvolck profiantiren solten.

Uber das alles unnd zum Lezten, auch die sterbende Leufft, nicht allein bei unsern Benachparten, sondern in unsern selbst Landen, hin unnd widder in Stedten unnd Dörffern je lenger unnd mehr inreissen, unnd es also gethan ist, das auch, im Fall gleich obermelte Verhinderungen nicht wehren, das Kriegsvolck iren Paβ, Durchtzugk unnd Nachtlager in unnsern Landen, ohne besondere grosse Gefahr, diesser Zeit nicht nehmen konte.

Dieweil dan dem allem also, auch ohne das der Paβ unnd Durchzugk des Kriegsvolcks nach den Burgundischen Niddererblanden, weder [fol. 191r°] vonn wegen der Nehe, noch anderer Bequemlicheit halber, sich uff unnsere Lande erstreckt, sondern uff andere Orth viel bequemer fellt unnd genommen werden kan, so bitten wir nochmals wie zuvor, Euer Lieb wollen sie Sachen viel mehr zu guttem friedtlichenn Wesen, dan zu einer solchen weitleufftigen Kriegsentpörungen, darauβ niemandts, weder Freundt noch Feindt, einiches Nuzen oder Vortheils zu gewarten, mit besonderm Vleiβ, wie Euer Lieb wol thun konnen, richten helffen, unnd im Fall es nicht anders sein, sondern mit dem Kriegswesen fortgefaren werdenn wolte, das wir alsdan vor unnβ, auch unnsere Underthanen, Lande unnd Leuth, mit Musterplezen, Passenn, Durchzugen unnd in andere Wege unbeschwert unnd unbetrubt pleiben mugen, wie wir unnβ dessen zu hochermelter Kon. W., auch Euer Lieb, dinstlich unnd freundtlich versehen, unnd es jegen denselben hinwidder, dinstliches unnd freuntliches Vleisses, zu beschulden bereidtt sein.

Woltenn wir Euer Lieb zu begerter Antwort freundtlich nicht verhaltenn, unnd seindt [fol. 191v°] Euer Lieb sonsten viell Ehr, Liebs unnd Guts zu erzeigen geneigtt. Datum Cassell den drei unnd zwanzigsten Octobris Anno Domini Thausendt Funffhundert Sechtzigk unnd Sechs.

Philips der Elter von Gottes Gnaden Landtgrave zu Hessen, Grave zu Cazenelnpogen.

11/B

Sommaire en français

[fol. 193r°]

Sommaire de la lettre responsive du landgrave de Hessen escripte a son alteze.

Comment il a entendu non seullement par la lettre de son alteze, ains aussi d'aultre costelz l'estat de ces pais bas et les violences faictes aux Eglises, ce qu'il avoit mal voluntiers ouy. Et qu'il scauroit le mesme faict de tant moins priser quand les subiectz se vouldront opposer et rebeller contre leur prince et superieur en choses illicites tendantes a la desobeissance.

Toutesfois il ne scait celer a son alteze comment il est adverty que plusieurs gens de ces pais bas ne cerchent aultre chose sinon que leur soit permis la pure parolle de Dieu selon les escriptures des prophetes et apostres somairement comprinses par la confession augustane et que leurs consciences ne soient plus grevez de la fascherie du pape, soffrans alencontre d'estre obeissant endevers leur prince en toutes choses politicques et exterieures.

Et combien ledit landgrave souhaite a sa majesté catholicque qu'icelle puisse gouverneur ses subiectz en obeissant et tranqulité, non plus ne moins qu'elle a faict jusques a present, si est ce que ledit [fol. 193v°] landgrave craindt, que quand oires sadite majesté vouldroit oster a ses subiectz la confession augustane et la vraye parolle de Dieu comprinse en icelle, par force et reduire l'ydolatrie du pape, laquelle estoit toutsfois assez cogneue, que cecy ne se pourra faire sans offenser la conscience de sadite majesté, effusion du sang de ses propres subiectz et totale destruction de son propre pais. Et que oultre cela ladite force pourroit causer grande perturbation de la paix commune et tout bon police, non seullement aux pais bas, ainsi aussy es pais circonvoisins, joinct que paradventure quelque autres gens amateurs des emotions se pouvoient mesler de cest affaire pour leur particulier prouffit, de sorte que cecy pourroit bien facilement occasionner une œuvre de grande consequence, tendans non seullement au preiudice de tous les estatz de l'Empire, mais aussi l'Empereur et la maison d'Austrice, consideré les occurrences de present.

Car son alteze auroit a considerer en quel dangier et peril les affaires d'Ungrie en sont pour le present, puis que le Turcq a occupé les deux forteresses Liget et Jula, et ayant nagueres faict une course fort enavant vers la Germanie, de sorte qu'estant [fol. 194r°] ledit Turcq encoires personnellement en Hongrie, et se trouvant victorieux, il est a presumer qu'il vouldroit cercher sa fortune plus enavant contre la chretienneté.

Consideré doncques le commun dangier et interest, concernant non seullement l'empereur et la maison d'Austrice, avecq les Estatz de l'Empire,

ains generalement toute la chretienté, il remect a la deliberation de son alteze, si icelle trouvera bon conseilable de mouvoir guerre intestine et retirer les gens de guerre de l'expedition contre le Turcq.

Et comme les gens de ces pais bas ont experimentez non moins que aultres nations l'ydolatrie papale, et il appert par les histoires et exemples passez que la recognoissance de la verité divine ne se laisse pas extirper, ny arracher hors du cœur et conscience de l'homme, ny par glaive, feu ny aultre force et persecution, ledit landgrave pense estre le plus expedient que, considerant toutes les circonstances, sa majesté prende en main la paix de religion parcydevant faicte par l'Empereur Charles entre les Estatz de l'Empire et depus confirmee et observee, et ensuyvant dicelle permectre d'estre libre a ses subiectz de vivre selon [fol. 194v°] la confession augustane, par le moien dequoy l'on pourroit non seullement obvier a plusieurs maulvaises et inhumaines sectes, ains aussi entretenir en paix, union, bon police et discipline le pais et subiectz respectivement.

Et scachant que son alteze est en grande reputation et confidence endevers sa majesté et que sa intercession peult faire beaucop de bien en cest affaire, ledit landgrave dict que en cas son alteze y voulsist interceder et diriger les choses aux fins susdites endevers sadite majesté, que sondite alteze feroit ung si bon œuvre, que le bien dicelluy ne redonderoit seullement a l'honneur de Dieu, ains aussi a la prosperité de sa majesté, ses pais et subiectz, et mesme au grand louenge de son alteze.

Pour le dernier, touchant la demande du passaige et provision des vivres pour les gens de guerre de sa majesté, ledit landgrave espere qu'en consideration des communs perilz susdits, lesdits tumultz pardeca s'appaiseront par quelque aultre moien que par voye de la guerre, mais, en cas que sadite majesté se vouldroit pourveoir des gens de guerre, que son altez veuille diriger l'affaire de telle maniere qu'icelluy landgrave, ses [fol. 195r°] pays et subiectz soient supportez, tant du passaige que des places des monstres, car combien qu'il n'a riens de commun avecq lesdites affaires de pardeca, si estre toutesfois notoire qu'il faict profession de la confession augustane, en laquelle il veult perseverer sa vie durant, aydant Dieu et le sainct esprit, a cause de quoy son alteze auroit a considerer, s'il luy convient faire ayde et assistence contre ceulx estant de la mesme religion et vuez avecq luy es choses concernantes la foy, sans offenser sa conscience.

Pour le second, oires que la susdite commune necessité a cause du Turcq n'estoit pas devant la main, il fauldroit toutesfois prendre regard esquelz termes l'affaire de ceulx qui dernierement sont declairez au ban imperial en sont, puis qu'il est incertain ce qu'ilz vouldroient entreprendre mesmement quand ilz verront que la guerre de pardeca auroit progres et mis en œuvre, par ou luy convenoit d'estre sur sa garde, sans de deffaire de ses

propres gens vassaulx et subiectz [fol. 195v°] ains plustost les tenir a la main pour la deffence de l'Empire et ses propres pais en cas de besoing.

Pour le troisiesme, il estoit plus que veritable qu'en ses pais a esté grande chierté et faulte de bled et aultres victuailes durant icelles chiertés, encoires de present, de sorte que ses propres subiectz auroient assez a faire de se entretenir de victuailes jusques en l'aoust prochain, par ou il estoit facilement a considerer comment luy et ses subiectz pourroient pourveoir de vivres lesdites gens de guerre.

Et pour le dernier que la maladie pestilencieuse regne fort, tant au pais circonvoisins que es siens, parmy villes et villaiges, de maniere que lesdites gens de guerre ne pouvoient passer par ses pais pour le present sans grand dangier.

Puis doncques que les choses sont ainsi comme dict est, et que sans cela le passaige vers ces pais pardeca est hors le chemin et mal propice par ses pais, ou l'on peult avoir plus de comodité par aultre chemin, il supplie de rechief que son alteze veuille advancher cest affaire plustost a la tranquillité et union que a [fol. 196r°] la voye de faict, dequoy personne ne peult avoir prouffit, soit amy ou ennemy.

Mais en cas s'il ne pouvoit estre aultrement que de proceder par force, que l'on ne veuille grever ou molester son pais et subiectz de quelque monstreplace ou passaige desdites gens de guerre, selon la confidence qu'il a a sa majesté et sondite alteze.

## Document 12

*L'électeur palatin Frédéric III à Marguerite de Parme*

11 novembre 1566

AGR, SEA, n° 122, fol. 210-217, original.

[fol. 210r°]

Was wir inn Ehren Liebs unnd Guts vermögen allezeit zuvor hochgeborne Furstin, freundtliche liebe Mhume. Euer Lieb Shreiben an unns sub dato Brussel den 10. Monatstag Octobris jungst vershinen, von wegen erreugennden Unruhe unnd Entbörungen inn dere tragennden Gubernaments Verwalltung inn Niderlannden, haben wir den 20. aus dem vonn dere Dhiener Petro von Barr entfangen, alles Innhalts freundtlich verlesen.

Unnd wiewol wir Euer Lieb alβbaldt daruff ein enndtliche Anntwort widerfahren zulassen gewillt, so zweivelt unns doch nit, sie werden auβ unnser gegebenen Vorantwort, die derselben nunmher verhoffentlich presentirt, verstannden haben, aus was verhinderlichen Ursachen wir dazumaln nit darzue khommen khönnden.

Wann wir aber der Sachen Hochwichtigkeit nachgedacht, so haben wir Euer Lieb unnsers Gemuets Erclerung nachvolgennder Gestallt nit bergen wollen.

Unnd anfenngclichs, sovil die angezogene Unruhe, Entbörung unnd Secten belanngen thut, da solche soltten fürgeen hörten wir nit gern, dann wir fur unnser Person allen ungeburlichen straffwurdigen Vornemen, da man dere von Got vorgesetzten ordenntlichen christlichen Obrigkeit billichen shuldigen Gehorsam (bevorab inn zeitlichen vonn Got bevolhenen Sachen) zuverwaigern unnd [fol. 210v°] und zuentziehen unndersteet, yederzeit zum Hefftigsten enntgegen unnd Feindt seind.

Gleichwol aber mogen wir Euer Lieb freundtlich nicht verhallten, unns berurter Sachen halben hiebevorn auch allerhanndt Zeittung, zum Theil inn Shrifften, zum Theil inn Trucken (wie auch anndern unnserer wahren christlichen Religion verwanndten Stennden der Augspurgishen Confession, darinnen nicht allein die hispanishe Inquisition, die dann unns unnd bemelten unnsern mitverwanndten Stennden fast beshwerlich zusehen gewesen, sonndern auch die armen Christen inn Niderlanden angeheffte Confession begriffen) einkhommen.

Aus welcher Confession wir annderst nit, dann das sie durchaus dem rheinen seligmachenden Wortt Gottes, den prophetishen unnd apostolishen Shrifften gemeβ und gleichformig, auch der daruff gegrundten Augspurgishen Confession unnd derselben Apologie nit zuwider, unnd das auch die gemelten armen Christen der Kon. W. inn Hispanien als irer ordentlichen Obrigkeit, Euer Lieb unnd den Stadten inn zeitlichen weltlichen Sachen (wie obberürt) allen gebürennden shuldigen Gehorsam zuleisten sich unndertheniglich erbieten, allein das sie in demjenigen so das Gewissen unnd ewige Seligkeit berürt auch ruewig gelassen unnd [fol.211r°] also eins neben dem anndern, Got wasβ Got unnd der Obrigkeit weβ ire zusteet, geleist werden möchte, verstannden, darüber als inn Relligions, Gewissens unnd Glaubens Sachen inn heiliger biblisher Shrifft gegrundet, unsers unnd eines jeden Christen billichen Ermessens niemandt zetringen.

Wie dann sonnder Zweivel mhergedachte arme Christen annderst nicht suchen noch begern werden, auch auβ iren publicirten Shrifften (die wir Euer Lieb umb mherern Berichts willen hieneben freundtlich zuesennden) ainicher Will oder Neigung der besorgennden Auffruhr Empörungen oder Ungehorsams nicht zuvermercken.

Wir wöllen auch fur unnsers Person nit darfur hallten, das offtbemelte arme Christen (als die sich beÿ Lebzeiten weilanndt Keiser Carls hochlöblicher Gedechtnus, auch nit weniger gegen der izigen Kon. W. zu Hispanien, inn iren vilfelltigen obligenndt und Beshwerungen, allweg so gehorsamb unnd hilfflich ohn alles Widersezen erzeigt) izigen Zeit so gar soltten vergessen unnd angezogenermassen gegen irer ordenntlicher Obrikeit uffleÿnen wöllen.

Unnd ob sie villeicht von iren Miβgunstigen eins solchen bezichtiget, ist es nicht selzam, dann es allen Gottes Propheten, Aposteln und frommen Christen auch also ergangen, inmassen noch newe unnd frishe Exempla anderer Königreiche [fol. 211v°] zuerkhennen geben, das solche Leuth allwegen den beshwerlichen und gehessigen Namen der Auffrührer haben unnd tragen mussen, deren Unshuld doch der allmechtig Gott jederzeit augensheinlich an Tage bringet.

Unnd im Fall gleich druch Anstifftung ettlicher Unruewiger ettwas zuvil gethan sein solte, wie wir dann das ettliche Privatpersonen auβ dem gemeinen Pöpel mit Stürmung der Götzen unnd Kirchenplündern,so unbesheidenlich procedirt unnd villeicht iren aignen Nutz darunder gesucht, nicht gern gehört noch loben können. So haben doch Euer Lieb verstenndig zuvermessen, das der Unshuldig des Shuldigen nit zuentgelten, unnd wissen Euer Lieb sich zuerinndern, das die Abgöttereÿ inn Gottes Wort zum Ernstlichsten verbotten, auch jederzeit, wie solchs die Exempel des alten Testaments zuversteen geben, von wegen derselbigen allerleÿ Straffe mit Krieg, Pestilenz unnd Theurung erfolgt seindt, inmassen dann höchlich zubesorgen, jezige Zeit der Turcke diser unnd annderer Ursachen halben unns zur Rutten geshickht werde.

Wir vermercken aber gleichwoln nit one sondere Bekhommernus, das man nicht allein obberürter unbesheidenlicher Hanndlung, sonnder furnemlich die armen Christen, der rheinen Predigt götlichs Worts wegen, unnd dann das sie sambt unns unnd anndern der Augspurgishen [fol. 212r°] Confession verwanndten Stennden, dem abgötishen, gottslesterlichen Babstumb, mit gutten Gewissen kheinen Beÿfall thun khünden, gegen inen so hartt unnd verbitterst ist, das man sie, als ob es die ergste absheuchlichste verführishe Leuth weren, gern gennzlich vertilgen und auβrotten wolte.

Inn dem doch zubedenncken, dieweil dennocht sovil trefflicher guthertziger frommen Christen unnder inen seÿen, denen offenntliche Kirchen seind eingethan unnd vergunstiget, die Zweifels ohne einicher Auffruhr, Ungehorsamb oder Rebellion, ganntz freÿ unnd, da sie zu Verantwortung gelassen, ire Unshuld notturfftigclich darthuen wurden, darzue es leichtlich gerathen mochte, wann man anndern gutlichen billichen fridlichen Mittel

unnd Wegen den Gewallt nachsetzen, unnd nit also den Unshuldigen sambt dem Shuldigen inn Beshwernus furen wolte.

Unnd derhalben vilmher dahin zurichten, uff das es inn anndere bequemlichere füglicher Weg alls mit einicher Gewallt unnd Blutvergiessen zu allen Theilen widerumb zestillen unnd zu geburennder Rhue zebringen.

Wo nun durch Euer Lieb gethane gnedige unnd trewhertzige Befürderung beÿ Kon. W. sovil erhallten, das obangeregte Inquisition gentzlich eingestelltet, das were unns (wo sichs also [fol. 212v°] im Werck erzeigte) sehr angenehm zuerfahren, auch an ime selbst christlich unnd gut, dann leichtlich zuerachten wann man diser Zeit, da man vonn dem allgemeynen Erbfeindt der Christenheit, dem Turcken, leider zuvil betrangt, mit solchem Werck umbgehen unnd anndere Christliche Potentaten villeicht den Ausganng bedenncken wurden, zu was beshwerlicher Weitterung es gelanngen möchte.

Das aber gedachte Kon. W. Vorhabenns sein solle allein gleichmessige Ordtnung, wie dieselb etwan beÿ hochstgedachts Keiser Carls Zeiten inn derselben Niderlannden inn Übung gewesen, anzurichten, da weiß man sich noch gutermassen zuerinndern, ist auch allenthalben im Reich notori, was Irer Mt. inn Religionssachen publicierte Mandate damaln gewirckht, nemblich das viel armer Christen inn grosser Summa dardurch gannz beshwerlich unnd jemerlich an Leib unnd Gut verfolgt unnd umbbracht worden, welches diser Zeit Glegenheit nach der Sachen unnd derselben Umbstennde sovil mher Nachdennckens machen würde.

Darbeneben die Kon. W. dises zuerwegen wann sie iren Unnderthanen die einmal erkhendte unnd bekhenndte Warheit gotlichs Wortts aus iren Herzen unnd Gewissen (welches doch mit eusserlichem Gewalt, Shwert und Feur [fol. 213r°] nicht möglich auszutilgen) unnd sie dargegen mit der absheulichen gottlesterlichen Abgötereÿ des Babstumbs zu beshweren unndersteen, das es nicht allein zu hochster Verlezung götlichs Namens unnd Ehren, sonnder auch Irer Kon. Würde Gewissens selbst, dann auch Verderbung aigener Lannd unnd Leuth Betrübung gemeines unnd sonderbarn Friden, Rhue und Einigkeit inn Nidererb unnd anndern Lannden gewißlich reichen wurde, dann was fur Glück unnd Segen beÿ ein Regiment darinnen man Christum unnd sein Heiliges Wort, lautter ohne Menshensatzung unnd die Sacramenta nach Christi des Herrn Einsetzung nit haben will, zuhoffen ist leichtlich zuerachten.

Wie solches, nicht allein die Exempla altter, sonnder auch zu unnsern Zeiten newer unnd frisher vorganngenen Historien der jhenigen König unnd Potentaten, so sich wider Christum sein heiligs Evangelium unnd desselben bekhennende Glider, die armen Christen, mit Verfolgung gelegt, was es mit

inen fur einen trübseligen ellennden Usganng gewonnen, augensheinlich zuerkhennen geben.

Derewegen dise Ding, ehe sie vorhabennder Meunung inns Werck gerichtet, wol zubedenncken unnd unsers rathsamen Ermessen [fol. 213v°] uff anndere zu Ennde hernachvolgennde Weg zu dirigiren weren.

Sovil dann Euer Lieb Ansuchen Bewerbung halb des Kriegsvolcks Durchzüge, Proviandt, Musterplätz unnd dergleichen inn unnserm Churfurstenthumb der Pfalzgraveshafft anlanngt, wollen wir Euer Lieb freundtlich nicht bergen, das die Rom. Key. Mt. unnser allergnedigster Herr hiebevorn unns Mandate insinuiren unnd darinnen begern lassen, nicht allein des Volcks, sonnder auch Proviant wegen geburlich Einsehens zehaben, damit man dessen uff den Notfall gegen dem Türcken jederzeit gewiß unnd häbig sein mochte.

Dieweil dann berürter Erbfeindt, wie Euer Lieb sonnder Zweivel wissen noch zur Zeit durch Gottes Verhenngknus leider umb unnsers sundlichen ergerlichen Lebens unnd Wesens, bevorab aber umb der grewlichen Abgoterei willen, einen glucklichen Vorttganng, vil Christlichs Volcks von ime bereits erlegt auch sonnsten gestorben unnd gegen khunfftigen Früeling seinethalb nit geringere sonnder grossere Sorg alls hiebevor zehaben.

Unnd das umb sovil mher, dieweil man im Werck [fol. 214r°] sihet, das er so nahennd unnd hartt uff das Hungerlanndt tringt, das wo ime nicht gewalltig Widerstanndt geshiht, er leichtlich (welchs doch der Allmechtig gnedigclich verhuetten wölle) zu Eroberung desselben khommen, darzue ime dann nichts Gewunshters unnd Furstenndigers widerfahren mochte, dann so inn disen Lannden unnder unns selbsten innerliche Krieg, Verliehrungen unnd Auslösunge des Volcks unnd Proviandten so im Notfall wider ine zugebrauchen angerichtet unnd gestattet wurde, da billich alle unnd jede christliche gotsfürchtige fridliebennde Obrigkeiten Potentaten unnd Regenten nach all irem Vermügen mit Zusamsetzung einhelliger Hilff, Widerstanndt unnd Rettung thun solten.

So will ettwas bekenncklich sein sich uber solch Irer Key. Mt. gnedigste Verordnung und vorsteenden allgemeinen Gefahr halben in einichen Weg zuentblossen.

Zudem das ein Zeitlanng in unnserm Churfurstenthumb der Pfalz durch Shickung Gottes hefftige Sterben, grosse beshwerliche Theurungen unnd Miβwonhs, dardurch man an Volck auch inn Kässten unnd Kellern ershopfft gewesen, unnd zum Theil noch das wenig Vorrath nirgend vorhannden.

Uber das, so tragen Euer Lieb freundtlich Wissens [fol. 214v°] das wir durch die Genad Gottes unns biβher zu der Warheit des rheinen allein

seligmachennden Evangelii Christi unnd daruff gegrundte Augspurgishe Confession, sambt derselben Apologi erkhennet, die wir auch vermittelst ferner gotlicher Hilf die Zeit unser Lebens bekhennen unnd darbei verharren wollen.

Soltten nun wir wider offtermelte arme Christen inn Niderlannden oder annderβwo, welcher obberurte Christliche Confession der Augspurgishen Confession sambt deren erclerennden Apologi nie zuwider, wenig oder vil Hilff, Furderung oder Furshub zu irer Verfolgung unnd Blutvergiessung vor unns selbsten oder durch die Unnsere verstatten, das were unns christlichen Gewissens halb zum Höchsten bedenncknlich, könndtens auch gegen Got dem Allmechtigen, dessen Glidern inn unnserm allgemeinen Haubt Christo unnd also Christo selbst diβfalls verfolgt, deren Blut auch roth gein Himel shreyen wirdt, nimmermehr verantwortten.

Dieweil dann auch dise Hanndlung unns nit allein sonnder vermoge des heiligen Reichs Abshide, Lanndfride unnd Executionsordnung anndere des Reichs Chur unnd Fursten, mit denen sich gleichsfalls zuunderreden [fol. 215r°] unnd zuverleichen Gebür will obligen thut, so wissen wir aus diser unnd oberzelten Ursachen Euer Lieb hierinnen nichts zuvertrossten, wie wir auch zu solchene besorgenden gemeinen Beshwerungen einich Rath oder Hilff (so wenig anndere unnsere Mitverwanndten der Augspurgishen Confession zugethanen christliche Stennde Zweivels freÿ leisten werden) zethun nicht gemeint. Sonndern wollen unns vilmher versehen diese Ding durch Euer Lieb unnd annderer guthertziger Christen Befurderung (wie sie wol thun khönnen) beÿ Iren Kon. W. dahin gerichtet, uff das sie zu Verhüttung allgemeinen unnd innerlichen privat Emporungen unnd unshuldigem Blutvergiessen zu gutlicher fridlicher Vergleichunge gezogen werden.

Nichts weniger wir hierneben freundtlich gebetten haben wöllen, da es uber unnser Zuversicht ÿe den rauwen Wegen geen soltte, das man unnser unnd unnserer armen Lannde und Leuth mit den An, Durch unnd Abzügen, Musterplätz unnd annderm inn allweg unbetrubt lassen unnd vershonen wolle.

Und dieweil dann, Euer Lieb selbst Anzeigen nach, dise Burgundishe Nidererblannd dem heiligen Romishen Reich unnd allgemeinen desselbigen Landfriden mit einverleibt die dann sonder Zweivel [fol. 215v°] hiebevorn, wie auch izo ire Angebürnus wider den Erbfeindt der Christenheit den Turcken gannz willigclich contribuirt, auch die Kon. W. unnd Euer Lieb inn diesem Hanndel fürnemblich die Befürderung der Ehre Gottes, neben Erhalltung guter Polliceÿ, Fride unnd Einigkeit suchen unnd begeren.

Woferrn nun dem also, so were diβ der einige Weg unnd Mittel, welches wir allen christlichen Potentaten unnd Regenten die annders ire selbst unnd irer Unnderthanen ewig unnd zeitlich Wolfart, Glück unnd Gedeyen

befurdet sehen wolten, aus christlichem getrewen, wolmeinendem Hertzen vorshlagen. Sintemal Euer Lieb beÿ der Kon. W. gehort unnd diβfalls beneben den Stadten, wol nutzliche gute christliche Anleÿtung geben khönnen, das sie die Sachen uff ungeverlich nachvolgennde Weg wennden unnd richten hülffen.

Nemlich, dieweil diβ ganntz Werck zuvorderst Gottes Ehre unnd sein heiliges Wort anlanngt, die armen Christen vermog irer publicierten Shrifften unnd christlichen Bekhanndtnus, neben Enntshüttung bezichtigten unnd besorgenden Unrhue, sich alles geburdennden shuldigen Gehorsams erbieten, die Sherpffe der Inquisition ohne das verhoffentlich abgestellt, die Kon. W. umb derselben gemeinen Wolfart willen diβfalls ettwas nachzusehen [fol. 216r°] geneigt, verners auch des Turckens halb dem gemeinen Vatterlanndt teutsher Nation nicht geringe Sorg unnd Beshwerung obligt, zu dessen Widerstanndt unnd Abbruch wir einhelligclich mit sambter Hanndt, Hilff, Rath unnd That thun solten, die innerliche Krieg unnd Unrhue nichts Gewissers dann unnser aigen Verderben, dardurch ermelttem wüttigen Vheindt dem Turcken gleichsam ein offener sicherer Wege unnd Zuganng inn das Hertz diβ unnsers Vatterlannds laider uffgethan unnd unwidertreiblich verstattet werden muste.

Das aus solchen unnd anndern mher vilfelltigen Ursachen, auch inn sonnderlicher Betrachtung mann inn disen unnd dergleichen Fellen, gegen Unnderthanen dere man allwegen mechtig sein khan, ehe unnd zuvor man zum Shwerdt greifft alle mugliche pilliche gutliche Mittel unnd Weg versuchen unnd an die Handt nemen. Nunmher durch Ire Kon. W., Euer Lieb unnd den Stadten die Sachen dahin zuerwegen sein solten, das den armen Christen die Predigt gotlichs Worts unnd Ausspenndung der heiligen Sacramente nach der Einsetzung des Herrn Christi inn offentlichen Kirchen verstattet unnd freÿ gelassen und hierinn seins Gewissens halbn niemands beshwert wurde.

Dardurch wurde nicht allein die Ehre Gottes [fol. 216v°] unnd des Herrn Christi Reich hie uff Erden unnd seinen Glidern erweittert, gepflanzt unnd erhallten, sunder auch verhoffennlich dise Ding zu gewunshter fridlicher Concordi auch zwishen Herrn unnd Unnderthanen ein recht christlichs bestenndigs wolmeinends Vertrawen als das zum zeitlichen glucklichen Regiment unnd guter Polliceÿ notwenndig mergclichen gerathen.

Wie Euer Lieb unnd der Stadt ein solches beÿ der Kon. W. wol zubefurdern wissen, an dem werden Euer Lieb sambt dem Stadt alls diejhenigen, die ihnen dises ir Vatterlandt ohnzweivenlich mit christlicher shuldiger und geburennder Treue angelegen sein lassen, ein christlich guts Werck erzaigen, welchs nicht allein zu gemeinen dere Nidererblanden

sonnder auch inn annderm Weg deutsher Nation zu Wolfart, Nuz unnd Gutem, auch zu Euer Lieb selbst löblichen Rhum gereichen thette.

Was dann wir unnd anndere der wahren christlichen Relligion verwanndte Stennde zu gutlicher fridlicher Concordi rathen, helffen unnd befurdern khönnen unnd mogen, darzue thun wir unns unnsers Theills willig erbieten, Zweivels freÿ anndere gleichsfalls nicht ungeneigt sein werden.

Dann sollten dise Ding durch einiche gewalttige [fol. 217r°] Kriegsexpedition und Blutvergiessen wollen gestillt werden, mochte es besorglich darbi nicht bleiben, sonnder, wie Euer Lieb selbsten darvun vernunfftigs Anregens gethan, leichtlich zu einem allgemeinen Anligen gerathen unnd also mher anndere Oberkheit mitbegreiffen, auch ettwan anndern unruewigen Gemutern durch einen solchen Fall sich zuerregenn Lufft gegeben werden.

Welchs aber alles durch obgesezte Mittel und Weg fuglich unnd wol zuverkhommen, das reicht nicht allein zur Ehren Gottes des Allmechtigen sonnder auch zu unnser aller ewigen unnd zeitlichen gemeiner unnd privat Wolfart, Rhue unnd Einigkeit, so möchte man auch in khunfftigs Zeit dem Erbfeind dem Turcken mit desto mhererm Bestanndt, einhelliger Hilff unnd Rettung Abbruch thun.

Das haben wir Euer Lieb auff obberürt ir Shreiben freundtlich unnd im Bessten diβmalls nicht verhaltten wöllen, unnd seind dereselben Ehr und Freundtshafft zubeweisen geneigt. Datum Amberg Montags den XI. November anno LXVI.

Friderich von Gottes Gnaden Pfalzgraf bei Rhein, des heiligen Römishen Reichs Ertztruchseβ und Churfurst, Herzog in Beirn.

## Document 13

*Philippe II aux électeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Saxe et de Brandebourg, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg et de Münster, aux ducs de Clèves, de Holstein et de Wurtemberg, au landgrave de Hesse, au comte palatin Wolfgang, au margrave Charles de Bade, aux margraves Jean Georges, Georges Frédéric et Jean de Brandebourg ; au duc de Bavière*

25 janvier 1567

13/A

AGR, SEA, n° 136, fol. 146-149.

*Copie de ce que sa majesté escript aux electeurs princes d'Allemaigne, touchant les troubles presentz au pays bas, et de sa resolution et intention.*

[fol. 146r°]

An den Erzbischoven und Churfursten zu Mainz. Copeÿ.

Wir Philip von Gottes Gnaden Khunig zu Hispanien &. Embieten dem Ehrwirdigen in Got Vatter, unserm besondern lieben Freundt, Herren Daniel Erzbishoven zu Mainz, des Hailigen Römishen Reichs Erzcanzlern durch Germanien und Churfursten, unser Freundtshafft &.

Ehrwirdiger in Got Vater, besonder lieber Freundt, Euer Lieb wurdet vor diesem nicht allain aus gemainem landtruchtigen Geshraÿ erfaren und guet Wissen haben, sonder ist dessen auch durch die hochgeborne Furstin, unsere freundtliche liebe Schwester, Fraw Margaretha Herzogin zu Parma und Plazenz, unser Stathalterin und Gubernantin in unsern Niderburgundishen Landen, alberait ausfuerlich und nach lengs berichtet worden, in was ergerliche Unordnung, hohe und euβerste Gefahr und grossen shadlichen Unrath und Weiterung gedachte unsere Niderlande gesezet worden und dieser Zeit stehen, von wegen der unversehenen, hochbeshwerlichen und ergerlichen Empörung und Uffrhuer des gemainen Mans, so daselbst durch ettlicher verkherter, unrhuewiger, fridhaβigen und uffrhuerisher Leute, zum Thail unsern untreuen und ungehorsamen Underthanen, und zum Thail Andern (die sich zu inen geshlagen und nichts anders als Unrhue und gemaine Uffrhuer suechen) geshwinde, unerbare, so haimbliche als offentliche Practicken, Uffwiglung und Anshickung, frevenlicher und muetwilliger Weise, wider alle Polliceÿ, Ordnung, Recht, Erbar und Billigkhait, auch shuldige Trew, Pflicht, Reverenz und Gehorsam, damit sÿ uns als irem rechten, naturlichen und ainichen Herren Landsfursten und hochsten Haubt und Obrigkhait zugethan und verwanth sind, auch one alle billiche und rechtmessige Ursachen, und umb nichts anders als ires aignen Vorthails und Gesuechs willen, erwecket und erreuget worden, und nunmehr mit allem Gewalt im Shwung und Gang sind, und augensheinlich allain uff unrechtmessige landfridbruchiche Handlungen, Vergwaltigungen, Belaidigung und Beshwerung der andern unserer [fol. 146v°] unshuldigen, gehorsamen und fridliebenden Unterthanen, auch gutlicher Zerruttung und Auβtilgung alles burgerlichen und ordenlichen Wesens und Lebens gestellet und gerichtet, und zu offentlicher, ergerlichen und strafflichen Rebellion und Ungehorsam gemainet wurdet.

Dieweil dan aus solchem laider alberait mit der That (wie weniglich wissendt und landkhundig und ganz unlangbar ist) allerhand muetwillige, gewalthatige Handlungen, mit Plundern, Rauben, Verwustung und Zerstorung der Kirchen und Gotsheuser, Mord und Todshlage, auch in Sonderhait thatliche Abstellung, Vertreibungen und Veriagung der ordenlichen Obrigkhaiten, und sonst vil andere mehr boese, greuliche, ershrockliche, shädliche und hochstraffliche Verwurckungen ervolget, und durch solche Ungehorsamen, freverlicher, unchristlicher Weise geubet worden, und insonderhait in furbetrechtlicher Bedenckung und Erwegung aller Umbstende und Gelegenhait, und sonst allen Anzaigungen und Vermuetungen nach, nicht allain zubesorgen, sonder sich auch entliche und gewißliche zu versehen, solche uffrhuerishe, Trew, Pflicht und Aid vergessige Leute es nicht darbeÿ pleiben lassen werden, sonder im Werckh genuegsam befunden wurdet, und numehr nur zuvil bekhantlich unnd offenbar ist, daß sÿ in solcher irer frevenlichen und strafflichen Rebellion und Ungehorsam halstarriglich zuverharren bedacht und gemainet sind, und sich unterstehen wollen, ir boes, ergerlich und muetwillig Vorhaben, mit noch mehrerm Unrath, Zerruttung und verderblicher Weiterung fortzusezen und mit Gewalt hinauß zu dringen. Nachdem dieselben nicht allain dergleichen thuen, und sich ungesheucht berhuemen und vernemen lassen, sonder sich auch in Grundt befindt und unlangbar ist, daß sÿ durch allerhandt Mittel und Wege practiciert und sich unterstanden haben, und noch teglichs wurcklich und offentliche practicieren und unterstehen, aigens Gewalts und wider unsern Willen unnd Ordnung [fol. 147r°] frembdt und außlendish Kriegsvolckh in grosser mercklicher Anzal in gedachte unsere Niderland zufueren und zubringen, umb mit desto grosserm und mehrerm Ernst und Macht, solche boese und untreue Anshlege und Vorhaben zu Werckh zu ziehen, und iren angemasten Muetwillen nach irem Lust und Gefallen zu uben, und mit der That hinauß zudrucken, wie sÿ sich dan teglichs und unverholen, mit vil Betrohungen, ganz frevenlicherweise horen lassen, daß sÿ bedacht seÿen, alle diejenigen so sich inen in solchem Fall widersezen werden, mit Gewalt ganz und gar auszutilgen und ab dem Weg zuthuen, auch furnemblich uns, ir ordenliche, hochste Obrigkhait und Haubt mit Gewalt zu dringen, wider Recht und alle Ordnung, auch unsern Willen, Sachen einzugehen und nachzusehen, so khain Stand im hailigen Reiche, wie gering auch der ist, in seinem Land und Gebiete thuen und gestatten wurde, und also alles in ain unwiderbringliche Unordnung und Zerruttung zu sezen, alles unter vermaintem falshen Shein der angemasten Religion, unangesehen wie gnediglich und guetig wir uns bizher jederzeit gegen meniglich, und dan auch in vilen Puncten und Articuln, so beÿ uns zu eltich untershidlichen Malen gesuechet und begeret worden, weit milter erzaiget und verhalten, und mehr zu und nachgeben wollen, als wir zu thuen

shuldig und billich gewest, das wir auch zu Erhaltung Frid und Rhue, sovil ainem christlichen, guetigen, Frid und Recht liebenden auch milten Khunig und Herren, neben Erhaltung seiner behorenden Authoritet und Reputation, gegen seinen Unterthanen zu thuen und nachzugeben, immer muglich, unverweißlich und verantwortlich sein khan und geburen will, an unserer angebornen Senfftmuetigkhait guete und gnedigen Willen nichts erwinden lassen, sonderlich aber ungeachtet unser grossen und hohen Gedult, darmit wir biz jezo und ain so geraume Zeit her, solchen Muetwillen, Ungehorsam und Rebellion nachgesehen und ubertragen haben, verhoffende es solte die [fol. 147v°] Sachen, ohne ferrer Weiterung dardruch wider in ain Richtigkhait gebracht worden sein, und zu shuldigem Gehorsam gelanget haben.

Und nun aus solchem allem genuegsam abzunemen und zubefinden, daß nichts anders als ain offenbare beharliche Uffrhuer und Ungehorsam in solchem von inen gesuecht und gemainet wurdet, so dan entlich und schließlich zu hochster und unleidenlicher Verklainerung und Verachtung unserer geburenden Authoritet, Hochait und Reputation, desgleichen Zerstorung gemainer Rhue und Wolfart und aller burgerlichen Zucht, Ordnung und Polliceÿ, und derwegen entlichen Verderb und Untergang gemelter unser Niderlande, und anderer noch getreuen, gehorsamen Unterthanen daselbst, auch unserm selbst mercklichen Nachthail, Shaden und Ungelegenhait raichen und gelangen thuet, und noch mehr raichen und gelangen wurde, da ainem solchen mit Gewalt Uberhand nemenden Feuer und Unrath lenger zugesehen, Raumb und Lufft gelassen, und nicht one ferrern Verzug, durch geburliche Mittel begegnet und gewehret werden solte. Inmassen wir dan aus obvermelten und sonst vil andern mehr hohen, ehafften und billichen Ursachen und Bewegungen (wie Euer Lieb irem hohen Verstandt und sondern Fursichtigkhait nach, selbst leichtlich ermessen khan) sonderlich aber auch aus shuldiger Pflicht, unsers obligenden Ambts und Bevelchs, damit wir gemelten unsern Niderlanden und getreuen gehorsamen Unterthanen, als deren Landsfurst und hochste Obrigkhait zugehalten sindt, die Sachen khaines Weges lenger also stilshweigend hingehen lassen, noch ferrer solchen beshwerlichen Muetwillen und ungeburliche hochstraffliche Handlungen gedulden und nachsehen khonden noch mögen.

So werden wir trungenlich und unvermeidenlich verursachet dieser Handlung mit mehrerm Ernst nachzudenckhen und solche geburliche notwendige Mittel und Wege an die Hand zunemen, [fol. 148r°] nicht allain umb der Gerechtigkhait willen, sonder auch von des bosen Exempels und gefahrlichen, nachthailigen Consequenz und Eingangs wegen (so solche und dergleichen Muetwillige Emporungen und Ungehorsam verursachen und mit sich bringen, und der benachparten Stenden und Obrigkhaiten gleichsfals auch irer Unterthanen halben, sondere Gefahr trohen, da sÿ also hingehen,

nachgegeben und nicht gesteuert werden solten), wie billich, ir zum Hochsten Misfallen und zuwider sein lassen, und dieselben und deren Verwanthen, Anhang und Beÿstand, weder mit Rath noch That, haimblich noch offentlich, fur sich selbst noch die Iren, in ainzige Wege nicht befurdern, favorisieren noch ubertragen wollen, sonder vil mehr zu geburendem und notgetrangtem Widerstand und behorender Dempfung aines solchen shadlichen Feuers (so mit der Zeit auch der benachparten Wende erraichenund mit eussersten derselben Gefahr und Nachthail anzunden mochte) und Befurderung aines so billichen, hochnotwenidgen und unvermeidenlichen Wercks, so uns, als angeregter unser freundtlichen lieben Schwester und Regentin, auch unserm verordneten Obristen, Vheldhaubtman und bestelten Öbristen, Ritmaistern, Haubt und Bevelchsleuten uber Reuter und Knecht (so ires von uns habenden Bevelchs, glaubwirdigen Shein, aintweder unter unserm oder gemelter unser Schwester und Stathalterin, oder aber unsers verordneten Vheldhaubtmans Handzaichen und Insigel uffligen und weÿsen mogen) alle freundtliche, mugliche und behorliche guete Furdernuß, Hilff, Beÿstandt und Furshueb beweisen und erzaigen, und solches also von den Iren zubeshehen ernstlich vershaffen, als wir uns dan angeregtem, unserm sondern freundtlichen und unzweiffenlichen hohen Vertrauen nach, dessen beÿ Euer Lieb alberait, gegen vilgedachter unser freundtlicher lieben Schwester und Stathalterin, genuegsam ercleret, und sich ganz freundtlich und vertreulich erbotten haben, darum wir euer Lieb auch hiemit ganz freundlich dancksagen.

[fol. 148v°] Sonst sollen und mogen uns Euer Lieb entlich und unzweiffenlich glauben, daß unser Vorhaben in diesem Fall anders nicht als obvermeldet gestalt noch geshaffen ist, und sonderlich daß wir khaines Weges bedacht noch gemainet sind, durch angeregte unser Kriegsgewerb, ainzigen Stand des hailigen Reichs mit dem wenigsten anzugreiffen, zubeshadigen, noch zubeshweren, noch uns sonst ichts anders anzumassen, so jemandt, wer der auch seÿe, (außerhalb wir obvermeldet) zu Shaden und Nachthail geraichen moge, dessen solle Euer Lieb und meniglich also hiemit freundtlich und entlich von uns versichert sein. Wir haben auch alberait außtruckenlichen und ernstlichen Bevelch und Fursehung gethan, daß solche unsere Kriegsgewerb, in allem des hailigen Reichsordnungen und Abshiden strack gemeß furgenumen und zu Werckh gestellet werden sollen. Freundtlich begerende, Euer Lieb wolle gleichsfals auch der Warhait und Billigkhait zu Steuer, solch unser rechtmessig und hochbefuegt Vorhaben, sambt Gestalt und Gelegenhait des Grunds der ganzen Handlung, und sonderlich diese unsere bestendige Erklerung, andern iren Mitglidern und Kraißstenden, da es zustatten khombt und die Noturfft erfordert, auch Euer Lieb fur guet und rathlich ansehen wurdet, zu wissen thuen und berichten, damit dieselben nicht weniger als Euer Lieb des Grunds auch vertendiget werden, und wie wir uns

aller Billigkhait nach versehen sollen und wollen, neben Euer Lieb der augensheinlichen offenbaren Warhait und Gerechtigkhait, mehr alβ den ungegrundten und geferbten Beshonungen des unbefuegten Muetwillens und der Unbilligkhait beÿzufallen, noch das Widerspil zuverfechten, sich bewegen lassen.

An welchem allem erzaigen uns Euer Lieb, zu sambt deme daβ es billich beshiht, und insonderhait Euer Lieb selbst und alle [fol. 149r°] andere Haubter und Obrigkhaiten auch mit rueren und betreffen thuet, dieweil es zu Erhaltung und Handthabung der geburlichen Obrigkhait und shuldigen Gehorsambs beÿ den Unterthanen dienet, ain sondere angeneme Freundtshafft und Gefallen, gegen derselben in gleichem Fall auch sonst zu jeder Gelegenhait freundtlich widerzuerkhennen und zubeshulden. Geben in unser Stat Madrid am 25. Tag des Monats Januarÿÿÿÿÿÿ anno im 67.

Idem mutatis mutandis

An die Churfursten von Trier, Coln, Sachsen und Brandenburg, Erzbishove von Bremen, Cardinal von Augspurg, Bishove von Wurzburg und Munster, Herzogen von Julch, Wirtemberg, Holstain, Landgraven von Hessen, Pfalzgrave Wolffgang und Marggraffen Carl von Baden, Hans Georgen, Georg Friderichen und Hansen von Brandenburg.

## 13/B

### Philippe II à Albert de Bavière

AGR, SEA, n° 134, fol. 13-20.

*Copie de ce que sa majesté escript au duc de Baviere sur le faict des troubles presentz du pays bas et de sa resolution, avecq plus grande particularité que aulx aultres princes.*

[fol. 13r°]

An Hertzog Albrechten von Bayern. Copeÿÿÿÿÿÿÿÿÿÿ.

Wir Philip u. Embieten dem hochgebornen Fursten, unserm besondern freundtlichen lieben Ohaimen, Vettern und Schwagern, Herren Albrechten Pfalzgraven beÿ Rhein, Herzogen in Obern und Nidern Baÿernÿÿÿÿÿÿÿÿÿ, unser Freundtshafft, vetterlichen, schwagerlichen genaigten gueten Willen und alles Guets. Hochgeborner besonder freundtlicher lieber Ohaim, Vetter und Schwager. Es wurdet sonder Zweiffel Euer Lieb etwas frembd und seltzam duncken, dieweil wir hievor derselben von allen unsern Zustenden furderlichen und vertreulichen Bericht gethan und jederzeit mit ir freundtliche

Correspondentz gehalten, warumb wir jetzo in so geraumer Zeit und ainer so wichtigen Sach und hochbeshwerlichen Obligen als jetzige gefahrliche Empörungen in unsern Niderlanden sind, Euer Lieb nicht gleichsfals der Sachen Gelegenhait und Grundes und unsers Vorhabens verstendiget haben. Dieweil aber Euer Lieb aus inligender Abshrifft und Copeÿ unsers Shreibens, so wir vast vor funfft halb Monaten deβhalben an Euer Lieb gethan und durch die hochgeborne Furstin, unsere freundtliche liebe Schwester, Fraw Margaretha Hertzogin zu Parma und Plazentz, unser Stathalterin und Gubernantin in angeregten unsern Niderlanden, aus etlichen ehafften Ursachen und Bedencken nicht ubershicket, sondern bitz jetzo hinterhalten worden, das Widerspil und wie vertreulich wir es mit Euer Lieb mainen und das es nicht an uns gemangelt damit Euer Lieb unserer Resolution in solchem Fall nicht ehr verstendiget worden, genuegsam spuren und befinden mogen, darumb und der Ursachen halben wir dan auch allain Euer Lieb solche Copeÿ hieneben zushicken. Wollen wir uns billich und freundtlich versehen, Euer Lieb werde uns deβhalben freundtlich fur entshuldiget nemen, und den Verzug nicht uns, sondern jetzigen seltzamen und geshwinden Leuffen zu messen, dan uns bitz jetzo von derselben gar khain Ursach gegeben worden in dem [fol. 13v°] freundtlichen und hohen Vertrauen, so wir jederzeit zu Euer Lieb getragen und noch mit dem wenigsten nachzulassen, sonder sich Euer Lieb auch gantz bestendiglich in allen Zufallen dermassen gegen uns und den unsern erzaiget, daβ wir nicht allain in solchem Vertrauen gegen ir gleichsfals bestendiglich zuverharren, sonder auch dasselb je lenger und mehr zu stercken billich bewegt worden, und demselben nach, wiewol Euer Lieb vor diesem nicht allain aus gemainem landtruchtigen Geshraÿ erfaren und guet unnd aigentlich Wissen haben wurdet, sonder auch durch gemelte unsere freundtliche liebe Schwester und Gubernantin die Herzogen von Parma alberait vor gueter Zeit ausfuerlich und nach lengs berichtet worden ist, in was ergerliche Unordnung hohe und eusserste Gefahr und grossen shadlichen Unrath und Weiterung gedachte unsere Niderlanden gesetzet worden und diese Zeit stehen, von wegen der unversehenen hochbeshwerlichen und ergerlichen Empörung und Uffrhuer des gemainen Mans, so daβ durch etlicher verkherter, unrhuewiger, fridhaβigen und uffrhuerisher Leute, zum Thail andern die sich zu inen geshlagen und nichts anders als Unrhue und gemaine Uffrhuer suechen, geshwinde unerbare so haimbliche als offentliche Practickhen, Uffwiglung und Anshickung frevenlicher und muetwilligerweise, wider alle Polliceÿ, Ordnung, Recht, Erbar und Billigkhait auch shuldige Trew, Pflicht, Reverentz und Gehorsam damit sÿ uns als irem rechten naturlichen und ainichen Herren Landsfursten und höchsten Haubt und Obrikhait zugethan und verwanth sind, auch one alle billiche und rechtmessige Ursachen und umb nichts anders als ires aignen Vorthails und

Gesuechs willen, erwecket und erreuget worden, und nunmehr mit allem Gewalt in Shwung und Gang sind und augensheinlich allain uff unrechtmessige landtfridbruchige [fol. 14r°] Handlungen, Vergwaltigungen, Belaidigung und Beshwerung der andern unserer unshuldigen gehorsamen und fridliebenden Unterthanen, auch entlicher Zerruttung und Außtilgung alles burgerlichen und ordenlichen Wesens und Lebens gestellet und gerichtet und zu offentlicher ergerlicher und strafflichen Rebellion und Ungehorsam gemainet wurdet. So haben wir doch billich nicht umbgehen sollen noch wollen, Euer Lieb, uber das sÿ aus angeregter hiebeÿ verwarter Copeÿÿÿ

Fall widersetzen werden mit Gewalt gantz und gar auβzutilgen und ab dem Weg zuthuen, auch furnemblich uns, ir ordenliche hochste Obrigkhait und Haubt mit Gewalt zudringen, wider Recht und alle Ordnung auch unsern Willen Sachen einzugehen und nachzusehen so khain Stand im haÿligen Reiche, wie gering auch der ist, in seinem Land und Gebiete thuen und gestatten wurde, und also alles in ain unwiderbringliche Unordnung und Zerruttung zusetzen, alles unter vermaintem falshen Shein der angemasten Religion, unangesehen wie gnediglich und guetig wir uns bitzher jederzeit gegen meniglich und dan auch in vilen Puncten und Articuln, so beÿ uns zu etlich untershidlichen Malen gesuechet und begeret worden, weit milter erzaiget und verhalten und mehr zu und nachgeben wollen als wir zuthuen shuldig und billich gewest, [fol. 15r°] daβ wir auch zu Erhaltung Frid und Rhue, sovil ainem christlichen guetigen frid und rechtliebenden auch milten Khunig und Herren neben Erhaltung seiner behorenden Authoritet und Reputation gegen seinen Unterthanen zuthuen und nachzugeben imer muglich, unverweiβlich und verantwortlich sein khan und geburen will, an unserer angebornen Senfftmuetigkhait, Guete und gnedigen Willen nichts erwinden lassen, sonderlich aber, ungeachtet unser grossen und hoher Gedult darmit wir bitz jetzo und ain so geraume Zeit her solchen Muetwillen, Ungehorsam und Rebellion nachgesehen und ubertragen haben, verhoffende es solten die Sachen one ferner Weiterung dardurch wider in ain Richtigkhait gebracht worden sein und zu shuldigen Gehorsam gelanget haben.

Und nun aus solchem allem genuegsam abzunemen und zu befinden, das nichts anders als ain offenbare beharliche Uffrhuer und Ungehorsam in solchem von inen gesuechet und gemainet wurdet, so dan entlich und shlieβlich zu hochster und unleidenlicher Verklainerung und Verachtung unserer geburenden Authoritet, Hochait und Reputation, deβgleichen Zerstörung gemainer Rhue und Wolfart und aller burgerlichen Zucht, Ordnung und Polliceÿ und derwegen entlichem Verderb und Untergang gemelter unser Niderlande und anderer noch getreuen gehorsamen Unterthanen daselbst, auch unserm selbst mercklichen Nachthail, Shaden und Ungelegenhait raichen und gelangen thuet und noch mehr raichen und gelangen wurde, da ainem solchen mit Gewalt Uberhandt nemenden Feuer und Unrath lenger zugesehen, Rhaumb und Lufft gelassen und nicht one ferrern Verzug durch geburliche Mittel begegnet und gewehret werden solte. Inmassen wir dan aus [fol. 15v°] obvermelten und sonst vil andern mehr hohen ehafften und billichen Ursachen und Bewegungen (wie solche Euer Lieb irem hohen Verstand und sondern Fursichtigkhait nach selbst leichtiglich ermessen khan), sonderlich aber aus shuldiger Pflicht unsers obligenden Ambts und Bevelchs damit wir gemelten unsern Niderlanden und getreuen gehorsamen Unterthanen als deren Landsfurst und hochste Obrigkhait

zugehalten sind, die Sachen khaines Weges lenger also stilshweigend hingehen lassen, noch ferrer solchen beshwerlichen Muetwillen und ungeburliche hochstraffliche Handlungen gedulden und nachsehen khonden noch mogen.

Das wir trungenlich und unvermeidenlich verursacht werden diser Handlung mit mehrerm Ernst nachzudencken und solche geburliche notwendige Mittel und Wege an die Hand zunemen dardurch mit gnediger Verleÿhung des Almechtigen solche Unrhue und Unordnung verhoffenlich wider gestillet und zu Recht gebracht werden solle, dan obwol hierin, gemelten unsern Niderlanden und noch treuen und gehorsamen Unterthanen daselbst zu Gnaden und Guetem, auch umb gemainer Rhue und Wolfart willen, unser Gemuet und Mainung je und alwegen dahin gestanden und noch thuet, auch wir nichts hohers noch mehrers suechen noch begeren als in solchem Fall mit aller gnedigen Milte und Guete forzushreiten und zuhandlen und sovil imer menshlich und muglich, die Sherpfe und das eusserste Mittel der Waffen zuvermeiden, so befinden wir doch nach zeitlicher und vleißiger Erwegung aller Umbstende und Gelegenhait, daß entlich die hohe und eusserste Not, so von wegen Handthabung unser geburenden Hochait und Reputation als auch Erhaltung shuldigen Gehorsambs beÿ den Unterthanen , [fol. 16r°] in Sonderhait und unvermeidenlich erfordert und wir in khain Weise noch Wege umbgehen khonden und derhalben der Gebur nach zufursehen und gefast zumachen, auch solches one mercklichen und unwiderbringlichen Nachthail und Gefahr mit nichten lenger ein noch zuruckstellen sollen noch mögen, damit nicht allain wir und angeregte unsere Niderlande und noch gehorsame und treue Unterthanen daselbst etwa unversehener Ding von den Widersachern mit Gewalt übereÿlet und uberrastet werden mögen, sonder auch im Fall der Notturfft uffe alle andere Wege behörlicherweÿse gefasset seÿen und in gueter Vorberaitung stehen, ungeachtet daß unser Will und Mainung gar nicht ist uns solches rauhern Weges der Waffen ehr und zuvorn zugebrauchen als wir durch die eusserste und unvermeidenliche Not darzu gezwungen und getrungen werden. Welches dan auch uff denselben Notfall anders nicht (wie wir mit Got bezeugen wollen) als wider unsere Gedancken, Willen und Gemuet und mit höchstem unserm Misfallen, Shmertzen und Bekhumernus geshehen khan, nachdem sondern Zweiffel von Anbegin unser Regierung bitz jetzo all unser Thuen und Wesen von meniglich dermassen erkhant worden, daß wir mehr zu Rhue und Friden als Krieg und Unrhue genaigt.

Und darumb nicht allain bedacht sind ain zimbliche Anzal Teutshes Kriegsvolckes zu Roß und Fueß in etlich thausent starck durch etliche unserer bestelte Dienstverwanthe Obristen, Bevelchsleut und Pensionarien Teutsher Nation werben, annemen, bestellen und ain Zeit lang in Wartgelt erhalten, und

hernacher da von Nöten gar oder zum Thail in unserm Dienst und Besoldung aus dem haÿligen Reiche in angeregte unsere Niderland fueren [fol. 16v°] zu lassen, uns derselben ferrer haben zugebrauchen und zubedienen, wie solches unser und deren Notrufft und Gelegenhait zu Stillung und Dempfung obgemelter Unrhue geben und erfordern wurdet, und doch solches auch nicht anderer Gestalt als ordenlicher und behorenderweise und mit der Key. Mt., unsers freundtlichen geliebten Bruedern, Vettern und Schwagern Vorwissen, Willen und freundtlicher Erlaubnus und sonderlich des haÿligen Reiches Abshiden und Sazungen gemes, one meniglichen Beshwerden, gefogten Shaden und Nachthail, als wir dan vor dieser Zeit notwendige Ordnung und Fursehung gethan, auch solches zum Thail also alberait zu Werckh gestellet worden ist und jetzo deβhalb und in Wurckung bringen sollen, irer von uns habenden Ordnung und Bevelchs jederzeit genuegsamen und glaubwurdigen Shein uffzulegen und zuweysen haben werden, inmassen solche vor andern, so sich villeicht dieses unsers Gewerbs zu anderm irem unrhuewigen Behueff und Vorhaben thailhafftig machen und dessen one Grund unter unserm Namen zu irem Vorthail annemen und gebrauchen wolten, erkhennen werden mogen. Sonder haben uns auch entlich und bestendiglich dahin entshloβen und determiniert mit gnediger Verleÿhung des Almechtigen so furderlich als imer muglich uns selbst aigner Person aus diesen unsern Spanishen Khunigreichen hinaus in angeregte unsere Niderlande zuverfuegen und den Sachen daselbst personlich beÿzuwonen und, wie wir unzweiffenlich hoffen, durch unser Gegenwertigkhait denselben sovil desto mehr und bequemlicher zuhelffen und Rath zushaffen, der gnedigen und trostlichen Zuversicht es sollen und werden sich albdan solche unsere ungehorsame verirte Unterthanen aines Andern und Bessern besinnen und es khaines Weges [fol. 17r°] durch ir frevenliche unbefuegte Ufflainung und unbedachtliche Halβstarrigkhait zu der eussersten und unvermeidenlichen Sherpffe der Waffen khumen lassen, wie uns dan nichts widerigers noch beshwerlichers begegnen möchte, sonder sich der Erbar und Billigkhait, auch irer shuldigen Pflicht und Aide zuentsinnen und gegen uns sich aller geburender Reverentz und Unterthenigkhait behorlicherweÿse zuverhalten und zubevleiβen wissen, von irem muetwilligen ungegrundten Vorhaben abstehen, selbst wider uff den rechten Wege und zu shuldigem Gehorsam tretten und entlich mit guetwilliger Laistung desjhenigen darzu sÿ one das von Natur, Rechts und aller Billigkhait wegen gehalten und verpflichtet sind, vil ehr unser angeborne Guete und milte Senfftmuetigkhait als durch halβstarrig Verharren in irem strafflichen Ungehorsam und Uffrhur die billiche und wolbefuegte Sherpfe unserer eussersten Macht versuechen und unsere grosse ubermessige Gedult durch iren ergerlichen Ubermuet so hoch und weit dringen wöllen, daβ sÿ zu letzt brechen und sich in Zorn und höchste Ungnad verkheren mueβ.



UNIVERSITAS BRUXELLENSIS BIBLIOTHECA

Damit dan Euer Lieb auch angeregten unserer vorhabenden Kriegsgewerbe desto mehr und aigentlichen Grund haben möge, so wöllen wir derselben daneben gleichsfals und in Sonderhait (gleichwol in Vertrauen) freundtlicher Mainung nicht bergen, daß wir uber die hievorigen dreÿ thausent Pferdt und zehen thausent zu Fueß (deren wir alberait versichert sind) noch andere funff thausent Raÿsigen und zehen thausent Fueßknecht und also zuhauff acht thausent Pferdt unter vierundzwaintzig Fahnen und sechs Regiment zu Fueß in zwaintzig thausent starck in dem haÿligen Reiche Teutsher [fol. 17v°] werben und in Wartgelt auch Vorberaitung erhalten zulasset gemainet sind und deßhalben alberait geburliche Ordnung geben und Fursehung gethan haben. Und solche benantlich unter nachvolgender Bevelch, nemblich unter Herzog Erichen und Ernsten von Braunshweig Gevettern, jedem funff Fhanen von sechzehenhundert, deßgleichen unter Herzog Phillippen auch von Braunshweig zway Fhanen von achthundert, ferrer unter ainem andern Haubt und Obristen so uns der hochgeborn Furst unser freundtlicher lieber Ohaim Hertzog Hainrich von Braunshweig benennen und verordnen solle und wurdet, und dan Graff Peter Ernsten von Mansfeldt, jedem dreÿ Fahnen von thausent, unter Graff Otho von Schaumburg zwen Fahnen von achthundert und dan unter unserm bestelten Ritmaistern Hans Barnern, Hans Walharten, Johan von Brembd und Valentin von Morenholt, jedem ainen Fahnen von dreÿhundert Pferden, das Fueßvolckh aber unter Graff Philippen von Eberstain, Graff Georgen von Helffenstain und Graff Albrechten von Lodron, jedem zwölff und dem unter Georgen von Fraindsperg Freÿherren zu Mindelhaim, Hans Georgen von Gumpenberg und, an weÿlund Adrian von Wolderfugen stat (so seither mit Tod abgangen), Hans Jacoben von Grandweÿl, jedem zehen Vhendlin, und da villeicht ainer oder mehr solcher Fuebknecht Obristen nicht dienen khöndte oder wurde, an dessen oder deren stat Bernhart von Schaumburg oder Euer Lieb Unterthanen Melchiorn Huebern zugebrauchen, dan sich Graff Johan von Nassaw solchen Bevelch anzunemen gewaigert, daß wir auch uber solch Teutsh und all ander unser Kriegsvolck von andern Nationen zu Roß und Fueß und den ganzen Heerzug den hochgebornen unsern Rath, Obristen [fol. 18r°] Hoffmaister und lieben getreuen Don Ferdinanden Hertzogen zu Alba zu unserm Obristen Vheldhaubtman verordnet und benennet haben, welchen wir dan zu geburender Vorberaitung desjhenigen so zu solcher Handlung von Nöten ist und sich behöret furzushicken und gleich uff ine wir selbst personlich zu volgen entshlossen sind. Jedoch solches alles nicht darumb und dergestalt daß wir entlich gemainet seÿen alles obgmelt Kriegsvolck alsbald in den Anzug zuerfordern und zuhauff zubringen oder uns der Sherpffe und des Ernsts one ferrer Bedencken zugebrauchen, sondern allain uff ain behörliche und notwendige Fursorg, im Fall sich wie gemeldet unserer ungehorsamen und

widerspenstige uffrhuerishe Unterthanen der Billigkhait und irer shuldigen Pflicht nicht erinnern, sonder uff irer strafflichen Rebellion halβstarriglich verharren und villeicht, wie sÿ sich dan tröhlich vernemen lassen, auβlendisher Hilff und Beÿfals wider uns und die Gehorsamen gebrauchen wolten, damit wir dannocht irem Muetwillen zubegnen gebürender Weÿse und der Notturfft nach gefasset und versichert seÿen.

Solches alles und bevorab dieses unsers notgedrangten und unvermeidenlichen Entshluβen und Vorhabens haben wir Euer Lieb, wie gemeldet, uber daβ so sÿ zuvor von gedachter unser freundtlichen lieben Schwestern, Stathalterin und Gubernantin der Herzogin von Parma deβhalben verstendiget worden und sonst wissen, auch aus angeregter Abshrifft unsers vorigen Shreibens vernemen mag, vertraulich fur uns selbst ferrer, und dan in Sonderhait auch unserer vorhabenden Kriegsgewerb halb, was aigentlich und ausfuerlich verstendigen und berichten wöllen, damit sÿ gleichsfals von uns den rechten Grundt der Handlung wissen und haben [fol. 18v°] und dan unsers Gemuets und Resolution in solchem Fall bestendiglich versichert sein möge, auch aus Unwissenhait nicht etwa obgemelter unrhuewiger und uffrhuerisher Leute falshen ungegrundtem Beshönen ires unvershembten frevenlichen Muetwillens Glauben zugeben und Beÿfall zuthuen sich bewegen oder bereden lasse, dieweil gewiβlich unrhuewige Leute, denen wol mit Neuerungen, Meutereÿen, Zerruttungen und Unordnung nicht mangeln sollen, so solches als ain rechtmessige wolbefuegte Sach verthaidigen und uff andere (wiewol sonder Grundt und mit Unwarhait) sheinliche Wege zu unserm höchsten Unglimpff und Verduncklung der Warhait zu deuten und auβzulegen sich werden unterstehen dörffen, inmassen villeicht diejhenigen, so den Grundt der Sachen nicht wissen das Ungleich und Krumb fur Recht und Grad halten möchten. Wiewol wir uns khainen Zweifel machen, Euer Lieb als der hochverstendige werde irem frid und rechtliebenden Gemute und gleichmessigem Verstandt nach fur sich selbst und sonder unser noch jemandts andern Erinnern leichtlich baiderseuts die Embstende zubedencken und den Grundt und Gelegenhait der gantzen Handlung zuerwegen, auch unsere hoch und wolbefuegte Gerechtigkhait gegen gemelter ungehorsamen, uffrhuerishen, unbillichen und strafflichen Muetwillen klarlich und genuegsam zu erkhennen wissen. Und wöllen uns derwegen nochmals in geregtem unserm freundtlichen unzweiffenlichen Vertrauen und dan Euer Lieb selbst freundtlichen vertreulichen guetwilligen und guet eifferigen Erklerung und Erbieten nach (so sÿ gen unser freundtlichen lieben Schwester und Gubernantin uff ir Shreiben und Begeren gethan, davon uns dan vleiβiger und aigentlicher Bericht beshehen und wir uns dessen gegen Euer Lieb gantz freundtlich und vleiβig hiemit bedancken thuen) [fol. 19r°] entlich versehen und getrösten auch allerding genuegsam versichert haben, Euer Lieb werde ir

solche ergerliche unbefuegte Sachen nicht allain umb der Gerechtigkhait willen, sonder auch von des boesen Exempels und gefarlichen nachthailigen Consequentz und Eingangs wegen (so solche und dergleichen muetwillige Empörungen und Ungehorsam verursachen und mit sich bringen und den benachparten Stenden und Öbrigkhaiten gleichsfals auch irer Unterthanen halben sondere Gefahr tröhen, da sÿ also hingehen, nachgeben und nicht gesteuert werden solten) wie billich ir zum höchsten Misfallen und zuwider sein lassen und dieselben deren Verwanthen, Anhang und Beÿstandt weder mit Rat noch That, haimblich noch offentlich, fur sich selbst noch die Iren in ainzige Wege nicht befurdern, favorisieren noch ubertragen wöllen, sonder vilmehr zu geburendem und notgedrangten Widerstand und behörender Dempfung aines solchen shädlichen und gefahrlichen umbsichreißenden Feuers so mit der Zeit (wie Euer Lieb selbst gantz vernunfftiglich und furbetrachtlich davon vermelden) der benachparten und anderer Obrigkhaiten nicht one merckliche Gefahr und Nachthail auch erraichen und anzunden möchte, und dan zu Befurderung aines so billichen hochnotwendigen und unvermeidenliche Wercks so uns als angeregter unser freundtlichen lieben Schwester und Regentin, auch unserm verordneten Obristen Vheldthaubtman und bestelten Obristen, Ritmaistern, Haubt und Bevelchsleuten uber Reuter und Knecht (so ires von uns habenden Bevelchs glaubwirdigen Shein aintweder unter unserm oder gemelter unser Schwester und Stathalterin [fol. 19v°] oder aber unsers verordneten Vheldhaubtmans Handtzaichen und Insigel ufflegen und weisen mögen) alle freundtliche mugliche und behörliche guete Furdernus, Hilff, Beÿstand und Furshub beweisen und erzaigen und solches also von den Iren zu beshehen ernstlich vershaffen, als wir dan gewiß sein, daß sich Euer Lieb hierin jetz nicht weniger als hievor, alwege irem frid und rechtliebenden uffrichtigen Gemuet und christlichen gueten Eÿffer nach, vor andern mit sonderm treuen Vleis und, wie solches genaue Notturfft und Wolfart, auch unser groß Vertrauen und sondere Freundtshafft erfordert, aller behörender Gebur wol wurdet zuverhalten wissen.

Sonst sollen und mögen uns Euer Lieb entlich und unzweifenlich trauen und glauben, daß unser Vorhaben in diesem Fall anders nicht als obvermeldet gestalt und geshaffen ist, und sonderlich daß wir khaines Weges bedacht noch gemainet sind durch angeregte unsere Kriegsgewerb ainzigen Stand des haÿligen Reichs mit dem wenigsten anzugreiffen, zu beshädigen noch zu beshweren, noch uns sonst ichts anders anzumassen, so jemandt wer der auch seÿe (ausserhalb wie obvermeldet) zu Shaden und Nachthail geraichen möge, dessen solle Euer Lieb und meniglich also hiemit freundtlich und entlich von uns versichert sein. Wir haben auch alberait außtruckenlichen und ernstlichen Bevelch und Fursehung gethan daß solche unsere Kriegsgewerb in allem des haÿligen Reichsordnungen und Abshiden strack

gemes furgenumen und zu Werckh gestellet werden sollen. Nachmals freundtlich begerende, Euer Lieb wölle gleichsfals, auch der Warhait und Billigkhait zu Steuer, solch unser rechtmessig hochbefuegt und notgedrangt Vorhaben sambt Gestalt und Gelegenhait [fol. 20r°] des Grunds der gantzen Handlung und sonderlich diese unsere bestendige und ungesheuchte Erklerung andern iren Mitglidern und Kraiβstenden, da es zustatten khumbt und die Notrufft erfordert, auch wo und sonderlich sovil des Kriegsvolcks halben Euer Lieb fur guet und rathlich ansehen wurde (so wir dan Euer Lieb Beshaidenhait haimbsetzen) zuwissen thuen und berichten, damit dieselben nicht weniger als Euer Lieb des Grunds auch verstendiget werden, und wie wir uns aller Billigkhait nach versehen söllen und wöllen neben Euer Lieb der augensheinlichen offenbaren Warhait und Gerechtigkhait mehr als den ungegrundten und geferbten Beshönungen des unbefuegten Muetwillens und der Unbilligkhait beÿzufallen, noch das Widerspil zuverfechten sich bewegen lassen. An deme allem erzaigen uns Euer Lieb, zusambt deme daβ es billich beshiht und Euer Lieb selbst und alle andere Haubter und Obrigkhaiten auch mitrhueren und betreffen thuet, dieweil es zu Erhaltung und Handhabung der geburlichen Obrigkhait und shuldigen und billichen Gehorsambs beÿ den Underthanen dienet, ain sondere hohe angeneme Freundtshafft und Gefallen gegen derselben (deren wir one das gantz freundtlich und vertreulich genaigt) in gleichem Fall auch sonst zu jeder Gelegenhait freundtlich wider zuerkhennen und zubeshulden. Geben in unser Stat Madrid am 25. Tag des Monats January anno im 67.

## Document 14

*Albert de Bavière à Philippe II*

31 mars 1567

AGR, SEA, n° 134, fol. 21-22, copie.

[fol. 21r°]

Copeÿ.

Durchleuchtigister Khunig, Euer Kun. W. sein unser freundtlich und gevlissen williger Dienst alzeit zuvor berait, freundtlicher lieber Herr Vetter und Schwager. Von Euer Kun. W. seind uns jetz dato zway Shreiben, das ein vom funffundzwaintzigsten und das ander vom letsten Januarÿ datiert

zukhomen. Aus dem ersten haben wir ain ausfuerlichen Bericht befunden, weβ sich Euer Kun. W., etlicher irer ungehorsamen und ubelverfuerten Niderlendishen Unterthanen halben, auf iren biβdaher geuebten Muetwillen und unleidenlichen Frevel, furzunemen entshlossen haben, warumben sÿ auch zu demselben wider iren Willen gedrungen werden, mit angehengtem freundtlichem Begern, das wir den Widerwertigen khainen Glauben zustellen, Euer Kun. W. wo es Not thuet verthädingen und dere verordenten Veldöbristen, den hochgebornen Fursten, unsern freundtlichen lieben Ohaim den Hertzogen von Alba, in Seiner Lieb habenden Bevelh, sovil an uns gelegen, freundtlich befurdern, ime auch räthlich und hilfflich sein wollen. Dabeÿ entshuldigen sich auch Euer Kun. W. das sÿ von solchem irem hochnotwendigen Furnemen uns nit langer berichtet, schicken uns auch damit ain Copeÿ ires Shreibens das sÿ im Augusto vergangen vor diesem an uns auβgeen lassen, so aber von Euer Kun. W. Gubernantin in Niderlandt aus etlichen Ursachen hinderhalten seÿ worden. In dem andern und letsten Shreiben begern Euer Kun. W. unsers Raths und lieben getreuen Petern Obernburgers fur obernanten iren Veldtobristen auff. Auff die baide Shreiben wöllen wir Euer Kun. W. hinwider zur Antwurt dienstlich und vertreulicher Meinung nit pergen das uns gleichwol biβ daher von vorberuerter Euer Kun. W. Niderlendishen Unterthanen Abfal, Aufruer und Muetwillen allerlaÿ einkhomen ist, das es auch beÿ demselben nit beleiben, sonder es will sich sollich Ubel je lenger je [fol. 21v°] weÿter auβbraiten und noch darzue wie nit wenig zubesorgen allerlaÿ gehaime böse Practicken damit unterlauffen. Derwegen wir dan Euer Kun. W. ir vorhabende Gegenhandlung nit allain nit unbillichen khennen, sonder auch der unleidenlichen Consequentz halben fur ain hohe Noturfft achten, ja uns hat biβhieher nit wenig verwundert das Euer Kun. W. demselben nit zeitlicher begegnet ist. Ja es ist auch zubesorgen das Feur möcht an mehr Orten aufgeen, welchs Got gnediglich verhueten, auch Euer Kun. W. die Gnaden mittailen und verleÿhen wöllen damit sÿ dem Jamer beÿ Zeiten begegnen und widerumben Frid, Rhue und ain Christliche Ainigkhait anstellen, auch beÿ iren Unterthanen den shuldigen Gehorsam on Pluetvergiessen erhalten mögen. So seind wir urbuttig, nach dem jetz anstat der Rom. Kay. Mt. den Reichtstag zu Regenspurg besuechen sollen, Kun. W. deshalben, sovil mit Gelegenheit beÿ den Stenden ad partem beshehen khan, zum Bessten zuverthaidgen. Da auch Euer Kun. W. Veldöbrister unserer Furderung zu der hochnotwendigen Christlichen Gegenhandlung bedurfftig sein wurde, seind wir die Seiner Lieb von Euer Kun. W. wegen, sovil den Reichsabshiden nit zuwider, zuerzaigen gantz wolgenaigt und erbuttig, dann Euer Kun. W. soll sich zu uns gewiβlich versehen, das wir derselben Eer, Wolfart und Authoritet zu befurdern so hoch begierig sein als jemandt anderer sein mag. Weÿl wir uns des nit allain der nahenden Pluetsverwandtnus halben

shuldig erkhennen, sonder wir wissen auch zu guetermassen was gmeiner Christenhait an Euer Kun. W. glucklichen und sighafften Zuestandt ditz und anderer Ort gelegen ist. Wiewol wir daneben fur ain hohe [fol. 22r°] Noturfft achteten das Euer Kun. W. gleich Anfangs selbs in der Person beÿm Hauffen wer, dan das wurde den rebellishen Unterthanen das Hertz nemen und beÿ Euer Kun. W. Kriegsvolckh vil ain mehrere Gehorsam machen, da sich sonsten beÿ inen der Meutereÿ vil mehrere zu befaren sein will. Wolte derhalben Euer Kun. W. freundtlich und treulich rathen, sÿ lieβen sich andere Sachen nit aufhalten, sonder volgten irem Veldobristen in Continenti nach, dan, sovil wir bericht sein, werden die Rebellen nit on ain starcken Rugken und Anhang sein.

Daβ sich dan Euer Kun. W. gegen uns obangeregter Massen freundtlich entshuldigen, des wer es beÿ uns wol von Unnöten gewesen, dan wir one das in khainen Zweiffel stellen, als das sÿ ires Thails dieser Ding vil lieber uberig und ir Macht gegen den Unglaubigen anzewenden vil genaigter weren, als das sÿs wider ire aigne Land und Leuth gebrauchen sollen, weill sie hierzue von iren aignen Unterthanen widere dere Christlichen Willen zum Eussersten gedrungen seÿen. Gegen Euer Kun. W. bedancken wir uns auch der gantz vertreulichen Communication und freundtlichen Erbietens gegen uns zum Allerhöchsten und sollen Euer Kun. W. uns, ob Gott will, anderst nit spueren noch mercken, als das wirs gegen ir, als unserm freundtlichen lieben Herrn Vettern und Schwagern, in allem vetterlich und getreulich mainen, und von Gott mehrers nit wunshen als das im Reich Teutsher Nation, ja auch in der gantzen Christenhait, Frid, Rhue und ain recht bestendige Christliche Ainigkhait gepflantzet und erhalten werden möge, wie wir das auch nach unserm Vermögen zubefurdern jederzeit genaigt gewesen und noch seind. So haben wir ausser des gern vernomen daβ Euer Kun. W. Gmahel, die durchleuchtigist Furstin, unser freundtliche liebe [fol. 22v°] Mhuem so glucklich niderkhumen und dieselb mit ainer jungen Freulin und Infantin begabt hat, der almechtig Gott wölle baiden Euer Kun. W. sein Gnad weitter mitthailen, auch sÿ und die Iren in langwirigem gesundt erhalten. Was dan Euer Kun. W. anders Shreiben belangt, wöllen wir derselben nit pergen, das vorbemelter unser gewester Rath Peter Obernburger sich mit Dienst von uns zu der Kay. Mt. gethan hat, also das wir Euer Kun. W. seines halben, wie gern wirs thetten, nit wilfarn khönnen. Wir haben ime aber, nachdem er noch alhie, Euer Kun. W. Shreiben zustellen lassen, der wurdet dieselb Zweifels one selbs unterthenigist beantworten und seiner Gelegenhait verstendigen. Das haben Euer Kun. W. wir zur Antwurt freundtlicher Mainung nit wöllen pergen und seind ir, deren wir uns auch hiemit sambt unser freundtlichen geliebten Gmahel, auch unsern lieben Sönen und Döchtern dienstlich bevelhen, zu

allerzeit vetterlichen und freundtlichen zudienen willig und berait. Datum in unser Stat Munchen den letsten Martÿ anno 67.

## Document 15

*Henri de Brunswick-Wolfenbüttel à Philippe II*

12 avril 1567

AGR, SEA, n° 132, fol. 137-139, copie.

[fol. 137r°]

Durchleuchtigister groβmechtiger Khönig. Unser willige freundtliche Dienst, auch was wir Liebs und Guets vermögen jederzeit zuvorn hochgeborner Furst freundtlicher lieber Herr Ohaim und Ordensbrueder. Euer Khöniglichen Maÿestat zwaÿ undershiedliche Shreiben sein uns gestrigs Tags alhie zu Handen khomen, aines unterm Dato Madrid am 25. Januarÿ, darinn Euer Kon. Mt. uns uff besonder hochst Vertrauen den hochshedlichen Aufstandt und Soedition irer ungetreuen Unterthanen, auch was sÿ dargegen zu Erhaltung, baide der Religion und Polliceÿ in loblichem Vorhaben stehen, mit beweglicher Aufsfurung vermeldten. Das ander an obgemeltem Ort underm Dato am 13. Martÿ, in wellichem Euer Kon. Mt. sich aufs erste referirn, und uns darbeÿ wegen der Gothishen Kriegsleut avisiern, auch darneben uns unsers Vettern, Herzogen Erichs halben ferrer versichern, mit angehefftem Suechen und Begern, damit Euer Kon. Mt. Erbniderlanden von gemeltem Haufen vor Gotha nichts Widerigs zustehen muge.

Auff solliche Shreiben haben Euer Kon. Mt. wir undershiedtlich zuvermelden, das derselben wir fur das besonder Vetrauen, auch khöniglicher Naigung, hohen und freundtlichen Danckh sagen, und wissen, und sollen Euer Kon. Mt. dessen beÿ uns gewiβ sein, das wir an allem getreuen Vleiβ in dem, was Euer Kon. Mt. und derselben Landen und Leuten, auch gemainer Wolfarth zu Gedeÿ und Guetem geraichen mag, nichts wöllen beÿ uns ersitzen lassen, auch also dasselb Vertrauen und Corresondenz continuiern, auch die lobliche Ordensverwanthnus in Acht haben, das Euer Kon. Mt. ungezweiffelt darab benuegig sein sollen.

[fol. 137v°] Es ist uns von Herzen shmerzlich, das Euer Kon. Mt. dermassen Ungehorsam, Frevel und Ubermueth von iren aignen angehörigen Unterthanen begegenen, und von denselben Leuthen Gotts Bevelh und

Gebott, auch der weltlichen Gesetze Ordnung, und dan Euer Kon. Mt. ubertreffliche inen und meniglichen erzaigte khönigliche Milte, höchste Gnade und besondere Guete (dere dan wir und meniglich redlicher Mensh Euer Kon. Mt. bestendige Zeugnus geben muessen) also groblich vergessen werden soll.

Weÿl aber die Boßhait laider in gemain dahin gerathen, das man fur Guets Böses erstattet, so khönnen wir beÿ uns nichts anders ermessen, dan das Euer Kon. Mt. baide Gottes Bevelh, auch aller loblichen Gesetz, Ehren und Billigkhait, Ordnung und Noturfft, hierinn zu khöniglicher Acht ziehen, das sÿ diesem hochshädlichen und allen Obrikhaiten befahrlichem Wercke, mit dergleichem Ernste furzutrachten, und diß weitt umbgreiffendt Feur zu dempfen, in so angelegener stattlicher Beraitshafft stehen.

Wir hoffen gleichwol zu Gott, er werden die Auffrhurer und ir Anhang gegen Euer Kon. Mt. sich diemuetigen, ire höchste Shulde bekhennen, sich one Bluetvergiessen der Unshuldigen, der verdienten Straff undergeben, und es nit zu Sherpffe der Waffen khomen lassen.

Dann wo nit, und auff den Event irer ferrern verstockten Soedition, wurdet ungezweiffelt der gerechter Gott (der alle Obrigkhait geordnet und erhelt) auff Euer Kon. Mt. Seitten stehen, denselben seinen Segen, Sieg, Gluck und Uberwindung verleÿhen, wie wir dan Euer Kon. Mt. sollichs von Grundt unsers Herzens, und (wie Got waiß) nicht weniger als uns selber gönnen und wunshen.

[fol. 138r°] Was wir dan fur uns Euer Kon. Mt., so gar guetigem Gesinnen nach, mit Befurderung Euer Kon. Mt. bestelten Thuen khonnen oder mugen, wöllen wir als viel uns muglich, und beÿ dem Reich verantwortlich, nichts unterlassen. Wir sein auch herzlich bekhumbert, das Euer Kon. Mt. der frumb Furst Herzog Ernst milter Gedechtnus, unser vielgeliebter Vetter, in dieser Zeit abgangen, dan Sein Lieb Euer Kon. Mt. vor andern beÿ diesem Werckh gar Nutz gewesen. Weil aber Gotts Ordnung nit zubrechen, haben Euer Kon. Mt. solliche Stette mit ainer stattlichen Person zuerstatten.

Unsers Vettern Herzogen Erichs halben, trawen Euer Kon. Mt. wir wol ain mehrers fur unser Person, was aber dieser Kraiß in gemain darbeÿ wegen der Caution beshlossen, haben wir nit zuendern. Wir haben Sein Lieb zu ainicher That wider uns khain Ursach geben, wöllen uns auch ains andern zu Sein Lieb getrösten. Solten dieselben aber sich von den Unfridfertigen wider uns zum Umweg fhuren lassen, khönnen Euer Kon. Mt. selbs hochvernunfftiglich erachten, das wir darbeÿ auch nicht shlaffen oder seumen, sonder ainmal den entlichen Ernst brauchen muessten. Wir wolten Sein Lieb gern gönnen, das sÿ beÿ der Kay. Mt. und gemainen Reichsstenden außgesönet weren, damit Euer Kon. Mt. gedeilich gedienet wurde, dan was sonst ervolgen mag, stellen wir zum Event und der Zeit.

Wir haben auch Euer Kon. Mt. außfurliche Noturfft und Bericht, an etliche furtreffende Chur und Fursten dieses und anderer Kraise in Shrifften, mit Zufertigung der notwendigen Copeÿen, gelangen lassen. Wir wir auch ferrner thuen wöllen, damit viel Stende desselben verstendigt werden. Khönnen auch beÿ uns nit ermessen oder glauben, das sich jemandts diesen Soedition wider Euer Kon. Mt. beÿpflichtig machen werde.

[fol. 138v°] Obwol dann auch von dem Gothishen Kriegsvolck allerleÿ gerhuemet werden mag, so dunckts uns doch fur gewiß, das Euer Kon. Mt. derwegen unbefahret sein, weïl ain jeder Craiß und Standt, wie in gleichem wir seine Hulff zu Roß und Fueß, item an Artolarey und Geshutz, dahien allain zu Behueff der Execution wider die Echter undershiedlich abgefertigt, und nach vollendtem Werckh wider abfordern wurdet, und dann die Obristen und das Kriegsvolck in der Kay. Mt. und des Reichs Pflichten stehen. Wir wöllen aber daruff unser vleissig Auffmercken mit Khundtshafft und muglicher Behinderung haben, dan ains gueten Aufsehens in diesen sorgsamen Zeiten wol von Nöten. Zweiffeln auch gar nit, wofern uns derwegen, oder sonst Euer Kon. Mt. Sachen halben, von den Widerigen und der Auffrhuerer Anhang Gewalt und Noth furstehen solte, Euer Kon. Mt. werden uns mit hilfflicher Handt und Rettung auch nit lassen.

Was dan sich ain Zeit lang fur Gotta verlauffen, haben wir zu der khöniglichen Gubernantin, Euer Kon. Mt. ferrer zuzefertigen, ubershickt. Hieneben haben Euer Kon. Mt. was uns gestern Tags daselbsther von Churfursten zu Sachsen auf der Post zukomen, und weil es sich ansehen lesst, als wölle der gerechte Gott uber die verstockten Echten wolverdiente Straffe verhengen, und dieß werde der Execution sich zur Endtshafft neigen, wöllen wir auf den Abzug sorgfeltige Aufachtung geben, und Euer Kon. Mt. oder die Fraw Gubernantin auf allen Zustandt zeitlich verwarnen, auch furter, nach aller Muglichait, den Ernst darbeÿ thuen.

Sollichs alles haben Euer Kon. Mt. wir diβmal vider antworten wöllen, und thuen denselben uns als unserm besondern vielgeliebten Herren und Ordensbrudern zu getreuen Bevelh. Datum Wolffenbutel Sambstags den 12. Aprilis anno 67.

Von Gotts Gnaden Heinrich der Jungere, Herzog zu Braunshweig und Luneburg.

## Document 16

*Marguerite de Parme à Henri de Brunswick-Wolfenbüttel,*
« insimili » *à Guillaume de Clèves-Juliers* (30 janvier 1567),
« idem » *à Ernest de Brunswick-Grubenhagen* (30 janvier 1567)

29 janvier 1567

AGR, SEA, n° 17, fol. 68v°-70r°, Registratur.

[fol. 68v°]

Unser geburliche Dienst und waβ wir in Ehren Liebβ und Guets vermogen, jederzeit zuvorn hochgeborner Furst, freuntlicher lieber Ohaim. Euer Lieb Shreiben datiert Wolfenbutel am 4. Tag dises jezt su End lauffenden Monats haben wir neben den Brieffen an die Kon. Mt. zu Hispanien, unsern gnedigen lieben Herren verlautent, die wir Euer Lieb Begeren nach beshickhen wollen, unlangst empfangen. Und zweiflen nit, Euer Lieb die werden seidher, in Sachen derselben Camerer betreffendt, unser Antwort, neben der verfertigten Commission auch bekhomen haben.

Ferner khunden wir Euer Lieb in sonderm Vertrauhen freilich nicht verhalten, wie daβ wier khurz verweilter Tage von Kon. Mt. Shreiben bekomen, darinnen Ire Mt. under anderem vermelden, wie daβ dieselbig alle mugliche Beraitshafft und Fursehung thuen, ire fürhabende Raiβ in dise Niderlandt unserer Verwaltung zufurderen, alda die entstandne beshwerliche Emperungen und unrubige Wesen, unserem vilfeltigen Shreiben und Begeren nach, widerumben in geburliche bestendige Ordnung zurichten, und daβ auβ sonder gnedigem und vätterlichem Lieb und Zunaigung so Ire Kon. Mt. zu denselben iren Nidererblanden tragen, auch ungeacht, daβ andere Irer Mt. Konigreiche derselben stete Gegenwertigkheit zum Hochstem erforderten. Und wiewol Ire Kun. Mt. nichts liebers noch begirlichers sehen, dann daβ die Sachen dises Orts in Ruhe und fridlichem Wesen dermassen gestelt und beshaffen weren, damit Ire Kon. Mt. mit khainer andern oder grossern Geselshafft, weder irem selbst ordinari Hoffgesindt, umb Verhuetung treffenlichen Uncostens willen, hieher gelangen mochten, so hetten doch Ire Kon. Mt., zu merer derselben Sicherheit unnd sonderlich von der Ungehorsamen Widerwertigen Auβgeben [fol. 69r°] und Vertrostung willen auβlendisher frembder Hilff, sich notwendigclich dahin entshlossen muessen, mit aigner statlicher Anzal Khriegsfolckh zu Roβ und Fueβ und also dergestalt gefast und versehen uberzukomen, uff daβ ernenter Widerwertigen verhoffte auβlendishe Macht und Hilff Irer Kon. Mt. Gewalt nicht zuvergleichen, und daβ dardruch verhoffentlich beshwerliche Khrieg und

Weiterungen vermiten und verhuetet, wie dann durch den Wege, da Ire Kon. Mt. allain mit derselben Hoffgesindt alβ obgemelt ankhemen, den Widerwertigen zu desto mehrern Stolz und Hochmuet Zeit und Lufft gegeben werden mochte.

Darumben weren Ire Kon. Mt. zu merer Vergewissung und Sicherung ires hochnothwendigen Fürhabenβ dahin bedacht, den Herzogen von Alba innerhalb wenig Tagen vorzushickhen, mit Bevelh in Italien, daselbsthin dan Ire Kun. Mt. iren Weg zunemen bedacht, alle noturftige Beraitshafft und Fürsehung zuthuen, volgents daβ ganz Hör gegen Irer Mt. Heruberkhonft uff diser Niderlanden Frontieren zuversamlen, jedoch daβ nicht desto weniger Ire Kon. Mt. endtlich gesinnet und dahin entshlossen waren, sich gegen iren Underthanen aller vatterlichen Sanfftmutigkheit, Gnaden und Guete, woferr anderst solches aber immer stat haben khundte, zugebrauchen, und ir selbst verderblichen Shaden und unnotwendiges Bluetvergiessen ireβthailβ nicht allain nicht verursachen, sonder daβ Ire Kon. Mt. sÿ auch vor allen auβwendigen und einhaimishen Gewalt beshutzen, gemaine Wolfart auch shuldige Gehorsam befurderen und, vermitlest gottlicher Hilff, alle entstandne und biβher erfolgte beshwerliche Emporungen widerumben zu Rhue und Friden stellen, und endtlich in gebürlich ordenlich Thuen und Wesen richten und verhandlen wolten. Und daβ alleβ mit der Herren von Orden und anderen Irer Kon. Mt. Rathen, auch der Stende gemainer Landtshafft Rath, Hilff und Zuthun, solcher Gestalt und Mainung wie Ire Kon. Mt. zu derselben gluckhlichen Heruberkhonft für rhatsam und rhuemlich befinden werden, also daβ wir solcher Irer Kon. Mt. gnedigen [fol. 69v°] Vertrestung, umb unser in disen Landen unlangst selbst gethanen Ausschreiben und getreuherzigen Erinnerungen und Vermannungen nach, genzlich verhoffen, die verfuerten gemaines Fridenβ widerwertige Leuthe, die werden sich nunmher, wie billich, aines Besseren bedenckhen und alβ getrewe und gehorsame Underthanen, wie sÿ dann one daβ von natürlichen und gotlichen Gebots wegen zu thuen shuldig, erzaigen und solch Irer Kon. Mt. ganz gnedigistes miltreiches Zueentbietens zu shuldiger Danckhbarkheit ufnemen und irem selbst verderblichen Shaden, Gefhar und Nachtheil nicht verursachen, dieweil doch Ire Kon. Mt. ir aller, und zuforderest gemainer Landtshafft Rhue Friden und Wolfart, so hochlich angelegen, da sÿ auch darumben andere fürtreffenliche Erbkhonigreiche mit hochster Ungelegenhait verlassen.

Daβ alleβ haben wir Euer Lieb fürnemblich darumben anzaigen wollen, damit dieselb auβ dem allem wie oberzelt und irem selbst hochbegabten Verstandt ermessen und abnemen khunden, waβ Genaden und konigcliche Sanfftmutigkheit sich Ire Kon. Mt., ungeacht wie hoch und groβlich dieselb von iren etlichen ungehorsamen Underthanen die Zeit her

belaidiget, thuen erbieten, und mit waβ Unfueg und Ungrundt Ire Kon. Mt. durch derselben Miβgonstige verdacht und beshuldiget werden, alβ ob Ire Kon. Mt. durch sollich ir hoch verursacht Furnemen etwa anders weder die Ehr Gottes, diser Landen gemaine Wolfart, auch Erhaltung Irer Kon. Mt. selbst gebürenden Auctoritet und den shuldigen Gehorsam suechen thäten. Freundtlich bitendt, woferr Euer Lieb etwa durch Irer Kon. Mt. abgunstige fridhessige Leuthe daβ Widerspill angebracht, die wollen demselben khainen Glauben geben und Ire Kon. Mt., nicht allain für Euer Lieb selbst, sonder auch beÿ andern, da es die Notrufft erforderet, freuntlich fur entshuldiget halten. Daran werden Euer Lieb, [fol. 70r°] neben der Billigkhait, mehr hochermelter Kon. Mt. sonder angenembe Freundtshafft erzaigen, die es one Zweifel zu anderer Gelegenhait hinwider umb Euer Lieb freundtlich beshulden werden. Geben zu Brussel in Brabant am 29. Tag Januarÿ anno 67. Ernsten und Herzogen zu Cleve am 30. Januarÿ.

## Document 17

*Guillaume de Clèves à Marguerite de Parme*

11 février 1567

AGR, SEA, n° 123, fol. 78-80, original.

[fol. 78r°]

Unser freundtlich unnd gebuerlich Dienst, auch was wir in Ehren Liebs unnd Guets vermogen, zuvor hochgeborne Furstin, freundtliche liebe Mhume. Wir haben auβ Euer Lieb Schreiben, so zu Brussell am lezten Monatstag Januarÿ datirt, nach der Leng freundtlich verstanden, wie unnd welchergestalt die Kun. W. zu Hispanien, unser gnedigster Herr, Vorhabens sich zu negst angeendem Frueling in dere Nidererblande zuverfuegen unnd Euer Lieb, wie das entstanden unruewigs Wesen unnd Emporung in geburliche Richtigkeit zu bringen, Maβ unnd Ordnung gegeben, wie wir dann solichs auβ Irer Kun. W. bei geschicktem Sendschreiben zum Theil auch vernomen, zu welcher vorhabender Reiβ wir derselben alles Gluck unnd Heil wunschen.

Als nun Euer Lieb freundtlich begern, da etwan durch Irer Kun. W. Abgunstige das Widerspill angebracht werden wolte, deβfhals dieselbe, wie es die Notturfft erfordern wurde, freundtlich vor entschuldigt zu halten, so

mogen Euer Lieb uns gewißlich glauben, das solicher besheener freundtlicher Erinnerung unnd Entschuldigung von Unnoten gewesen, dann wir one das diesen leichtfertigen hin unnd wider Außbreiten vor uns selbst keinen Glauben zustellen unnd woll ermessen konnen, das Ire Kun. W. villieber dieses unruewigen Handels geubrigt, dan ire eigne Underthanen mit der Scherff anzugreiffen geneigt. Wollen aber in der genzlicher Zuversicht stehen, des werde der Allmechtig noch die Gnad geben, das dieser widerwertiger Zustand auf [fol. 78v°] gute Mittel soll gericht, unnd Ire Kun. W. sich als ein sanfftmutiger Kunig aller Milte unnd Guete gegen derselben Underthanen erzeigen unnd gebrauchen werde, damit die Ehr Gottes gefurdert, schuldiger Gehorsam sambt Irer Kun. W. Auctoritet unnd Reputation erhalten unnd gehandthabt werden moge. Als wir dann gleichsfals verhoffen, die gotliche Allmechtigkeit werde die Underthanen erinnern sich alles schuldigen underthenigsten Gehorsams gegen Ire Kun. W. zu beweisen.
Wollen demnach nit allein zue Kun. W., da etwas von den Widerwertigen zu Nachteill derselben außgebreit, freundtlich entschuldigenn, sonder auch von unsers vorigen vertrawlichen Erbiettens als der getrewer Nachbar, der Verwandtnuß nach gemeß unnd gutwillig erzeigen, wie wir uns solchs in beiverwarter unser Antwort an Ire Kun. W. ferner dienstlich ercleren, mit freundtlichem Begern, Euer Lieb wolle dieselbige Irer Mt. bei erster zufelliger Pottshafft zu ubersenden unbeshwert sein. Welchs wir Euer Lieb (dere wir freundtlichen nachbarlichen geneigten guten Willen zuerweisen in alwege urbuttig) hinwider nit wolten verhalten. Geben zu Dusseldorff am 11. Februarÿ Anno 67.

Wilhelm Herzog zu Gulich, Cleve unnd Berg, Grave zu der Marck unnd Ravenβberg, Herr zu Ravenstein.

## Document 18

*Ambassade des princes luthériens auprès de Marguerite de Parme*

19 mai 1567

18/A

*Auguste de Saxe, Joachim de Brandebourg, Guillaume de Hesse, Christophe de Wurtemberg et Charles de Bade à Marguerite de Parme*

17 février 1567

AGR, SEA, n° 123, fol. 49-50, original.

[fol. 49r°]

Was wir Ehren, Liebs unnd Guts vermugen zuvorn, hochgebornne Furstin, freundliche liebe Muhme. Wir haben gegenwerttige unsere Rethe mit mundtlicher Werbung zu Euer Lieb abgeferttigt, wie Euer Lieb vonn Ihnen fernner vernehmen werden. Unnd ist demnach an Euer Lieb unser freundliche Bitt, Euer Lieb wollen sie guthwillig horen, Ihrem Anbringen gleich unns selbst volkommenen Stadt unnd Glauben geben, unnd sich mit wilferiger Anthwort dermassen erzeigen, wie unser Vertrawen zu Euer Lieb stehet. Solchs wollen wir umb Euer Lieb hinwieder freundlich vershulden, und seind Euer Lieb freundlich zudienen willigk. Datum den XVII. Monatstagk Februarÿ anno LXVII.

Augustus Churfurst; Joachim Kurfurst; Cristoff Herzog zu Wirtemberg, und in Namen Marggraf Georg Friderichs zu Brandenburg, von wegen Seiner Lieb jezigem Abwesen von dern Hoflager; Wilhelm zu Hessen, vor sich und seine Bruder; Carl Marggraff zu Baden.

18/B

Copie des propositions présentées à Marguerite de Parme
par les légats des princes luthériens,
le 19 mai 1567 à l'Hôtel de Ville d'Anvers.

AGR, SEA, n° 123, fol. 194-211.

[fol. 194r°]

Durchleuchttige, hochgeborne Furstin, gnedige Furstin und Fraw, unsere Gnedigste und Gnedige, der Augspurgishen Confession verwante Chur und Furstenn, Augustus Herzog zu Sachssen, Erzmarshalck, Landtgraff in Duringenn, Marggraff zu Meÿβen und Burggraff zu Magdeburgk, Joachim Marggraff zu Brandenburgk, Erzcammerer zu Stetin, Pommern, der Cassuben, Wenden und in Schlesien, zu Crossen Herzogk, Burggraff zu Nurmbergk und Furst zu Rugen, beide des Heilligen Römishen Reichs Churfurste, Georg Friederich, Marggraffe zu Brandenburgk, Christoff Herzogk zu Wirttembergk und Tegk, Graff zu Mumpelgartt, Wilhelm Landtgraff zu Hessenn, Graff zu Cazenelnbogen, zu Diez, Ziegenhain und Nieda, in Namen Irer F. G. und der

beliebten Brueder, und Carol, Marggraff zu Baden, Hochberk, habenn uns, iren ahn Euer F. G. abgesanten Rethen, gnediglichen bevolen, Euer F. G. Irer Chur und F. G. freundtlichen Grues, gebuerenden Dienst, und was Ire Chur und Furstliche G. in Ehren, Liebes unnd Guets vermuegenn, freundtlich [fol. 194v°] zuvormelden. Mit fernnerm Anbringenn, Euer F. G. sonder allem Zweiffel sich noch wol zu erinnern wurden wissenn, welchergestalt Euer F. G. ahn der mehr von Theil Chur und Fursten des Heilligen Reichs unlange hiebevor, unter den Datis den 30. Septembris und den 10. Octobris des abgelauffen sechs und sechzigsten Jahres geshrieben, von wegen der Kon. W. zu Hispanien, Irer Chur und F. G. geliebten Hern Oheÿmen und Freundts, etlichs wieder derselbigen Unterthanen im Niederland besteltten und ins Wartgeldt aufgenommenen Kriegsvolcks halben zu Ros und Fues, umb Vorstattung Pas und Durchzogs durch Irer Chur und F. G. Churfurstenthumb, Furstenthumb, Landt und Gebiet, auch Musterpleze und andere notturfftige mugliche Beforderunge mehr freundtlichen ersuecht.
Darauff dan Ire Chur und F. G. Euer F. G. freundtlich und nachbarlich hinwiederumb damals laut derselben untershiedtlichen Shriefften beantwortet.

Und ist aus zu der Zeit eingefurtten Ursachen, damals wihe noch jzt bey Irer Chur und [fol. 195r°] F. G. darfur noch gehaltten worden, weil sich ein guet Theil Irer Kon. W. angezogener Unterthanen uf die Augspurgishe Confession beruffen thetten, Ire Kon. W. wurde dahere, durch christliche leidtliche und in andern Konigreichen und Landen bey Vorenderunge der Religion getroffenen Mitteln, alle verwirtte Misverstende und Secten so viel besser dempffen, die Unterthanen in geburlichem Gehorsam erhaltten muegen, auch derhalben keins Kriegs oder gewaltsamen Uberzogs von Notthen sein, und es wurde Euer F. G. bey hochermeltter Kon. W., bey derern sie in guettem Ansehen und Wolgehört, nach muglichem bestem Fleis, solchs also haben inns Werck richttenn und befördern helffen.
So massen sich doch izo aus allen einkommenen Berichtten und aus deme, das solchs Kriegsvolck noch nit abgeshafft, sondern aufs Newe in ein fernner Wartgeldt aufgenommen, auch uns andern Unbstenden mehr die Sachen dermassen ansehen, als woltten die Dinge in diesenn Niederlandt zu dem gewunshtten Frieden noch nit geratten, [fol. 195v°] sondern durch erwentte Kriegswerbunge, nit so sehr der Unterthanen angezogener Ungehorsam oder Rebellion gestrafft, als die grausame Persecution und Verfolgunge wegen der Bekantnus götlichs Worts mit Gewalt fortgesezt, ins Werck gerichtet und die armen Christen, so sich zu der reinen Lehre der heilligen Evangelii und der Augspurgishen Confession bekennen, beshweret, untergedruckt und von solcher erkanten und bekanten Augspurgishen Confession zum Babstumb wiederumb gedrungen werden.

Wiewol nun bey diesen Motibus und Vorennderungen in diesen Niederlanden, aus Austifftung des Sathans, als des Erzfeindes götlicher Warheit, welcher von Natur allem Guettem Feindt unnd seinen bösen Samen allewege mit unter zu strewen pflegt, sich etwas zugetragen und begeben hat, welchs Got nit gefellig, der Obrigkeit zuzustehen beshwerlich, auch der Liebe des Nechsten nit gemes [fol. 196r°] wihe dan unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten solches gar nit vor gut achten oder billichenn, sondern vielmehr mit denen so es berurt ein christlich Mitleidenn haben und tragenn.

Ob auch wol unter denen, so von der Römishen Kirchen und derselben Ceremonien in diesen Landen abgewiechen und zu der Augspurgishen Confession getretten, ezliche zu befinden, welche durchaus bey allen Artickeln der Augspurgishen Confession rechtten Vorstande noch zur Zeit sogar gewis nit, sondern etwas wenig irrige Opinionen gefast haben mochten.

So befindet sich doch aus Allem dem jenigen, was ungeferlich vom Anfange dieser Wiederwertigkeit bis auff den heuttigen Tagk sich verlauffenn, soviel, das solche izt erwent Unrichtigkeitten und nicht löbliche Vornehmen, wie solchs Euer F. G. hiebevorn auch durch Ire Chur und F. G. freundlich zu Gemuet gefieret, nit durch die Obrigkeiten und Stende und andere vornheme vorstendige Leut, sonder mehrerntheils durch den gemeinen unwissenden Pöppel vorgenommen und beshehen.

Es befindet sich auch aus allen fernern einkhomenden Berichten und ersheint aus der Sachen ahn ir selbst hier augensheinlich, das diese niederlendishe Wiederwertigkeiten, Motus und Empörungen vornehmlich der Religion und grausamen, durch die hispanishe Inquisition getrawetten und zum Theil ins Werck gerichten Persecution halben, sich erstlich entspunnen.
Und soviel die in ezlichen wenigen Puncten nach Irrenden belangt, ist ahn Tage, das derselben Unwissenheit vornehmlich dahere rureth, das ihnen die offentliche Predigt des Heilligen Evangelii zu hören, nit allein nit gedeÿen und des Augspurgishen Confession verwanten Gelertter fromer Leut Shriefften und Bucher zu lesen und zu besserer Unterrichttung zugebrauchen nit gestaten, sondern sich solcher genzlich zu enthaltten beÿ shwerer Leibstraff gebotten worden.

Wann nun der Mehrertheil dieser niederlendishen [fol. 197r°] Unterthanen in gar einer groβen Anzal in allen Artickeln sich zu der Augspurgishen, christlichen, im Reich von dem Mehrertheil der Stende angenommenen, auch von den andern durchaus edicts und abshiedtsweise zugelassen und approbierten Confessionen bekennen, laut irer derhalben, in offentlichen Druck ausgegangenen, von sich gegebenen und durch die Stende der Augspurgishen Confeβion approbirten Glaubensbekantnuβen. Auch die andern, so viellecht in etwas noch irrigk und shwach sein muegen, aus keÿner

abgöttishen Hallsstarrigkiet sundigen, sondern sich gern in diesen hochrichttigen Glaubens und Gewissenssachen unterweÿβen, eines bessern Lehren berichtten und erudirn zu lassen, darzu auch mit christlicher Danckbarkeit zu folgen, jederzeit und noch newlich durch Shickungen und in Shriefften sich erbottenn, das also irenthalben guete Hofnunge zu haben, der allermechttige Gott werde, durch seÿnen heilligen Geiste, ihnen von Tag zu Tage zu mehrer Erkentnus helffen, und sie auch zu dem rechtten Vorstandt seÿnes allein seligmachenden Wortt kommen [fol. 197v°] lassen, derhalben dan sie nit weniger als die izt obangesetzte andere vor Glaubengenoβen und Mitglieder der Augspurgishen Confession billich zuerkennen und haltten, aller christlichen Hilffe und Forderung theilhafft zu haltten und keins Wegs trostlos zulassen.

Dieweil nun diesem also und unsere gnedigste und gnedige Chur, Fursten und Stende die sich zu den prophetishen und apostolishen Shriefften, auch der offtangeregten Augspurgishen Confession, wihe solche aus denselbigen zsammengezogen, beÿ dem Artickel vom Heilligen Abentmahl des Hern und sonst durchaus in irem rechten und wahren Vorstandt, wihe durch den erwurdigen Hern Marthinum Lutherum selig gepredigt unnd nun uber 40 Jahr in Irer Chur und F. G. Landen Kirchen und Schuelen gehaltten worden, bekennen und berueffenn, von diesen armen Leutten auff jungst gehalttenem Reichstag, auch seithere zum Fleiβisten in Shriefften und sonsten ersucht [fol. 198r°] und gebetten worden, sie mit christlichem geburlichem Rath, Hulffe und Beÿstandt nit zuvorlassen.

Und dan auch uberdis Irer Chur und F. G. aus iren unterthenigen Supplicationen und sonst soviel vormerckt, das sich die vornembsten Stende, Stette und Unterthane in Kon. W. Erblanden zu allem shuldigenn Gehorsam erbieten, zu keÿnem Aufstandt, Aufruhr oder anderm ungeburlichem Beginnen Lust oder Liebe haben, sondern zum Höchsten begirig und erpottig seint, soviel mit Got und guett Gewiβen geshehen magk, Kon. W. in allen politshen eusserlichen Dingen, mit Darsezung Leibs, Lebens, Guts und Bluts williglichen zu gehorsamen.

Als haben unsere gnedigste und gnedige Chur und F., aus christlichem Mitleiden so Irer Chur und F. G. mit ihnen haben und tragen, zu forderst umb Beforderung Gottes Ehre und Ausbreittung seÿnes allein seligmachenden Worts willen, darnechst auch der Kon. W. zu Hispanien und derselben Erblenden Krieg, Blutvorgieβen, fernnere Empörunge und [fol. 198v°] Zerruttunge darinnen zu vorhuettenn, zum Besten nit Umbgang haben konnen, dieser armen Leut sich anzunehmen und die so vielfelttig gesuchtte und gebettene Intercession beÿ viel hochermelten Kon. W. zu Hispanien dienstlich und freundtlich vorzunehemen.

Ob auch wol Irer Chur und F. G., Wichttigkeit dieser Sachen und der geburlichen Billigkeit nach, endtlichen entshlossen gewesen, solche Intercession durch eine statliche Shickung ezlicher Irer Chur und F. G. Retthe, mehrer Ansehens und bequemer Vorrichttunge halben, beÿ Irer Kon. W. zu Hispanien thuen zu lassen, und aber darzu, des shedtlichen Nachtheils so aus Vorlengerunge und Vorzuge disfals erfolgen muege, item verstehender Gefahr und allerhandt mehr erheblichen Ursachen wegen, keine Gelegenhait gewesenn.

So haben Ire Chur und F. G. solchs [fol. 199r°] durch ein freundtlichs, vorbitlichs Shreiben, des Copiam Euer F. G. zuentpfahen, beÿ Kon. W. gesucht, und dan umb mehrer Beforderungh willen, uns Irer Chur und F. G. Retthenn und Abgesanten mit Credenz, Instruction und Werbungen ahn Euer F. G. abgeferttigt, der dinstlichen, freundtlichen Zuvorsicht, beide die Kon. W. und Euer F. G. werden solche Vorbit und Shickung sich nit zu wiederseits hassen, sondern vielmehr dahin vorstehen, das es von Irer Chur und F. G. allerseits ganz freundtlich, trewlich und zu dem Ende (wihe dan ohn ime selbsst Irer Chur und F. G. Gemuet in Warheit nit anderst ist) wolgemeÿnet, darmit durch zeitlichen Rath und geburliche, vortregliche Mittel, wihe Got Lob sonsten in mehrern Königriechen und Lenden hiebevorn, viel noch in Neweligkeit beshehen, auch in diesen Niederlanden guetter Friede wiederumb gepflanzt, Emporunnge, Kriege und christlichs Blutsvorgiessunge vorhuetet wurde.

Unnd mögen Kon. W. und Euer F. G. so gewislich darfur wolhaltten, das unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten [fol. 199v°] keiner vordampten gotlosen Secten Beÿfal geben oder jemants der sich unterstunde der Oberkeit geburlichen Gehorsam zuentziehen uberhelffen und beÿpflichtten wollen.

Hiemit auch derhalben und dieweil diesem also Irer Chur und F. G., guetter Zuvorsicht zu Euerer F. G., dieselbige wuerde bey viel hocherwenter Kon. W. noch eine trewe Beförderin sein und Fleiβ dahin handlen helffen, das solche Irer Chur und F. G. Vorbit beÿ Irer Kon. W. wol angesehen, von derselbigen, hochbegabten konniglichen Vorstandt nach, die Sach mit Vleiβ betrachtet, beherzigt und dermassen erwogen, darmit die in diesen Landen entstandene Wiederwerttigkeitten und Zerruttungen durch leidenliche und beiden Theilen ahnnemliche, zimliche Mittel, wiederumb zu Vorgleichunge gebracht, die Inquisition sampt dem hochshedtlichen Kriegswesen abgeshafft, und also dardurch die armen Christen in Gewissenssachen unbedrangt, und doch, nichts desto weniger, Kon. W. und Euer F. G. Reputation und Hocheit, beneben unterthenigstem shuldigem [fol. 200r°] Gehorsam beÿsammen bleiben stehen und erhaltten werden muegenn.

Dieweil den solchs also zubefordern, nemlich Euer F. G. zu der izt gebottene Unterhandlunge und der Kon. W. Gemeut zur Sanftmuet und Milttigkeit zubewegen, eine vornehme hohe Notturfft ist, der armen betrangten Leut höchstes Anliegenn, grosse Noth und Betrangnus, auch ir aller unterthenigstes, demuetigst Bitten und eusserst Erbietten (wihe dasselbe alles in eine alleruntertheniqste Supplication von ihnen zusammen gebracht) ahnzuhören und einzunehmen.

Unsern gnedigsten und gnedigen Hern aber glaublicher Bericht einkompt, das bishere, uber vielfaltigs, demuetigst, bitlichs Anhaltten und flehen, solche Supplication wieder von der Kon. W. oder Euer F. G. niemals habe angesehen, viel weniger aufgenommen oder gelesen werden wollen, sondern das auch daruber, und deren zwishen Euer F. G. und den Stenden der Religion halben aufgerichten ausdrucklich Vorgleichungen, Accorden und Decretii zu entkegen, ezliche vornemhe Stende und Stedte mit gewaltsamen Uberzoge beshweret, die Einwoner [fol. 200v°] uf Leib, Haab und Guettern persequirt, ernstlich verfolgt und mit Gewalt von der Religion gedrungen werdenn, auch hinfortter noch mehr Persecution und Verfolgung zu befahren.

Als ist unserer gnedigsten und gnedigen Chur und Fursten ahn Euer F. G. freuntlich Gesinnen, das Euer F. G. solche Supplication, in Namen Irer Chur und F. G. mit Fleiβe vorlesenn, erwegen und die darinnen begrieffene Beshwerungen und statliche, ausgefurtte, andere Sachen und unterthenigst Erbietten, aus hohem angebornen Vorstandt, wol bedencken wollen.

Darus werden Euer F. G. erstlich die rechtten Ursachen dieser Wiederwerttigkeitten und Unrhuhe, und das nemlich dieselbig, wihe oben auch erinnert, nit aus Vorweigerunge shuldigenn Gehorsams oder einiger Rebellion, sondern aus christlichem Eÿfer zu der reynen Lehre unnd Predigt des gotlichen Worts anfenglichen Erstands, und nirgents anders here erwachsenn seÿ.

Darnechst auch der armen Unterthanen [fol. 201r°] getrewen Gutherzigkeitt und irer aller unterthenigsten, gehorsamen Willen mit angehefften, eusserstem fernnern Bitten und Erbietten eigentlich vernehmen, und also im Grunde die Sachen viell anderst geshaffen befunden dan vielleicht durch friedthessige, böse Leut, Euer F. G. bishere eingebildet und angebracht sein mochtte.

Uff solchs seint unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten der freundtlichen Zuvorsicht, thun es auch ahn Euer F. G. freundlichen gesinnen, Euer F. G. wollen aus gnedigem christlichem mitleidenlichem Gemuet, von den armen Leutten, in Betrachttung irer Unshuldt und shon albereit derhalb getroffenen Vorgleichungen, aufgerichtten Accorden und erfolgten Decreten, die grausame Betrangnus nit allein vor sich selbsten mildtern und alles gewaltsams ferner Beginnen einstellen, sondern auch die Kon.W. zu gleicher

Sanftmuet bewegen, Irer Kon. W. deβen allen fleiβig berichtten, und bey denselbigen das hochshedlich Kriegsgewerb und geshwinde Inquisition uff tregliche guette Mittel und Vorgleichung (wie dan dieselbigen vormittelst götlicher Hulffe wol geunfen werden möchtten) gar abzushaffen, ahn trewer muglicher Befuerderung irestheils nits erwunden lassen.

[fol. 201v°] Unnd, umb dieser unserer gnedigsten und gnedigen Chur und Fursten freundtlichen Erinnerungs willen, die freundtliche Vorsehunge thuen, darmit oberwente Supplication, Bit und Erbieten der Kon. W. in Hispanien zugeshickt und zu Irer Kon. W. Handen gewis presentirt und uberantwortet wurde, darbeneben auch, der Sachen zum Besten, den armen Leutten gnedige Beforderungsshriefften aus Gnaden ahn Irer Kon. W. geben und mittheilen, in Maβen dan Euer F. G. solchs gar Frömbden nit wol abshlagen oder vorweigern köntten.

So wollen als dan unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten gar nit zweiffeln, es soltte solchs beÿ Irer Kon. W. guette Stadt, und den armen Untterthanen sehr vortreglich, diesem ganzen heilsamen Werck bequem unnd förderlich, auch Irer Kon. W. selbst Nuz und Gut, und durch solchergestalt eingenommenen, des Handels bericht, Irer Kon. W. zu offt angeregter koniglichen Mildigkeit und Sanftmuet so viel desto leichtlicher zubewegen sein, [fol. 202r°] sonderlich dieweil aus Gottes Wort und viel Exempeln der biblishen und andern Historien einmal wahr und gewis, das Irer Kon. W. und aller andern von Gott geordenten Obrigkeitten vornembster Ampt ist, dahin mit hochstem grostem Fleis zu trachtten, wihe Gottes Ehre befördert, falsher Lehre wiederstrebt, Abgötterey ausgerottet, dargegen der rechtte Gottesdienst angestelt werde, und man sich je mit der Christen Blut nit beflecke.

Nun ist aber Euer F. G. selbst und aller Welt unvorborgenn, wiehe gar mancherley Aberglauben, Grewel, Irthumb und Abgottereÿ nun von ezlichen Jahren here im Babstumb eingeriessen und von Tage zu Tage also zugenommen, das auch der römishen Kirchen nahe Vorwante und Hochverpflichtte nicht allein dasselbige, sondern auch, das derhalben ihnen einer guetten sharpffen christlichen Reformation zum hochsten Wol von Nötthen, bekennen muβen.

Unnd obwol derwegen, nun von 50 Jahren here nach, auβm Deuzshlandt vornemlich und [fol. 202v°] andern Landen mehr, vielfeltige geshehene Clagen und ubergebene groβe beshwerliche Gravamina, man wol von einer Zeit zu der andern eines algemeyenen, freyen, christlichen Concilii, dardurch solche ob ahngeregte Reformation vorgenommen und die greweliche Misbrauche abgeshafft werden sollten, vortröstet, sich dessen auch mit höchster Begirdt und Vorlangen eigentliche vorsehen und darauff gehoffet, so ist doch, wihe wissentlich, derenthalb bis uf diesen Tag noch nichts erfolgt.

Dann obwol unter dem Shein eines solchen Concilii der bepstishen Cardinel und Bishoffe, ezliche in grosser Anzal, beÿsammen gewesen, auch sich daselbsten ezlicher gar unchristlicher vormeinten Decreten vorglichen, und aber die Stende der Augspurgishen Confession dieselbige Trientishe Vorsamlunge jemals vor ein frey, christlich, oeconomisch Concilium nit gehaltten, oder die vormeinten ire Beshlus annehmen konnen noch sollen, sondern dieselbige zuvorwerffenn und zu recusiren, [fol. 203r°] wihe dan zu untershiedtlicheen, durch in offenen Druck ausgegangene Recusationshriefften geshehen, billiche, erhebliche, guette Ursachen gehabt, und wol gesehen, was aus solchem parteÿlichem Concilio vor Frucht und Ergernis folgen wurde.

So seint auch unter dem Bapstumb, unnd bevorab in diesen Niederlanden, zu jederzeit gutherziger, fromer, einfelttiger Leut viel befundenn, welche sich zum wenigsten beÿ den gar groben, absheulichen, kundtbaren, bepstishen Misbreuchen zu solchem vormeinten Concilio einer Ermilterung geströstet, und darauff mit höchster Begirde und Vorlangen gewartet. Wihe gar shendlich aber diese arme Leut, solcher irer guetter zuvorsichttigerr Hofnunge betrogen, und was erwentes Concilium, in deme das dardurch nit allein das allergeringst nit reformirt, gebessert oder abgeshafft, sondern alle bepstliche Grewel, Abgöttereyen und Misbreuche vielmehr ufs new confirmirt wurden, unnd nunmehr sub gravi anethemathis poena dem armen niederlendishen Volck zu erhaltten auffgedrungen [fol. 203v°] werden wollen, guts geshafft gibt, wider die Erfarunge und allerhochste Beshwerung Gewissens, Leibes und Guts, darinnen die armen dieser Lender Einwonern izundt stecken gnugsam zuerkennen.

Und ist wol mitleidentlich zuvornehmen, auch zuerbarmen, das die armen Christen dieser Enden von den Bishoffen und Prelatan zu Halttung dieser unchristlichen und ganz unmuglichen Decretii und sonst mehr hochbeshwerlichenn und dem Gewißen untreglichen Burden (da doch andere Potentaten, unangesehen sÿe auch bepstish, solche Decreta beÿ iren Unterthanen ins Werck zurichtten nicht unbillichs Bedennken tragen) solchergestalt, vor andern sollen gedrungen und beÿ Vorlierung aller Guetter, darzu Leibs und Lebens, irer keynem nachgegeben werdenn, umb die Dinge, so den Glauben, Gottesdienst, Gewÿssen und also die Seligkeit belangenn, (derhalb man auch die Leut billich darzu mit allem trewem Fleis ohne Unterlas vormanen, reizen und anhaltten soltte) sich im wenigsten zubekummern, darvon heimlich oder offentlich zu conferirn, mit andern zu unterreden [fol. 204r°], zubefragen. Wihe solchs, unnd nach viel mehr ershrecklicherer, unerhörter Abgötterey, in erwenten Decreten und darauff angesteltter Inquisitionsordenung ausdrucklich gesazt und begrieffenn, aber der heilligen gotlichen Shriefft, der Vetter Lehre und altten

Circhenordenungen, dieselbigen zugleich wihe auch die daraus erfolgette izt angeregte grausame Inquisition und Executionsbestallunge, allen götlichen beshriebenen und naturlichen Rechtten, darzu der christlichen Liebe, ja der Natur und Vornunfft selbst, ausdrucklichen zuwieder und entgegen.

Unnd je derhalb so viel desto weniger zuvorwundern, das den armen betrangten Unterthanen solche ershwerliche, dieweil kein unterthenigst Bitten und Flehenn helffen oder stadtfinden, auch dieser untreglichen Lasten keine Linderung erfolgen, sondern durch die ershreckliche Inquisition noch fernnere gewaltsame Beshwerung ihnen und den iren aufgedrungen und teglich grosser werden wollen, sie die armen Leut ire Seelen und Gewissen als das aller theureste, vornhembste Gut zu saluiren [fol. 204v°] und erhaltten, sich vom Bapstumb und dieser ernstlichen Persecution abgesondert und zu der evangelishen reinen Lehre unnd der Augspurgishen Confession getretten, dieselbige vor recht erkant und sonder Zweiffel, unter anderm so viel desto lieber angenommen, dieweil solche beÿ hochlöblichsten Keÿsern Carole und FerdinandO, hochmilttister Gedechtnus Seligen, sonderlichen beÿm Artickell Iustificationis, darauff allein die Seligkeit stehet, und daraus die andern Artickel, alle alls deren Samptqwel und Brunnen, flieβen, selbst nit zuwieder gewesen, sondern sie daruber im Reich einen Religionsfrieden mit hoher Vorgennung aufgerichtet und bishere erhalttenn.

Dan wol abzunehmen und reichtlich zuerachtten, wiehe gar beshwerlich fromen bieder Leutt gewesen, und vorgefallen sein mug, das sie ire Mitburger, Blutsvorwantte, Freunde, Bruedere, Schwestern, Weib und Kinder, keÿner andern Ursach, dan allein der rechtten Religion und Glaubensbekantnus halben, beneben Confiscirung [fol. 205r°] aller irer Haab und Guetter, mit Shwerdt und Feur so hart beshwerdt werden haben sehen mussen, dergestalt das auch lezlich derselbigen gar viele, ohn einigen offentlichen Proces, in Gefengenissen heimlichen enthauptet, strangulirt und inn Butten ertrenckt, und anderergestalt jemmerlich und erbarmlich umbbracht worden sein soltten.

Wieweil mann nun gar nit glaubenn oder achtten wil, das solche Befelch der Kon. W. oder auch Euer F. G. Vordnunge, sondern allein aus Anstifftunge der unbarmherzigen, blutdurstigen Kezermeister geshehenn.

So soltte doch je nit unbillich ein Mensh, der seinthalben zu mitleidenlicher Ungedult hierdurch bewogen und derhalben mit denen, welche beÿ dieser Vorenderunge und solchem nit geringem Creuz hinwiederrumb etwas Unordenlichs, wie wol geshehen sein mag, vorgenommen excedirt und den Dingen zuviel gethan, ein Mitleiden zuhaben Gedult zutragen und, propter iustum dolorem, sie dessenn so gar hoch nit zuvordencken sein.



BIBLIOTHECA-UNIVERSITAS BRUXELLENSIS 1969

[fol. 205v°] Es wollen auch Euer F. G. gnediglich zu Gemuet fueren, wie es von Anfang der Welt, und sonderlich beÿ den izigen Zeitten und in kuerzen Jahren, mit Verenderunge der Religion in Deuzshlandt, auch den Königreichen Engelandt, Schotlandt, Dennenmarck, Shweden und in andern Lenden zugangen, und das das götlich Wort ahn denen Enden allen auch sonst nirgendt mit Gewalt sich nÿmalls haben dempffen lassen wollen, sondern je mehr man darwieder gelobet, je weiter es jederzeit propargirt, ausgebreitet und ahn Tagk kommen ist.

Wihe unlangst in Franckreich die Erfarunge solchs, und was die Inquisition und zu so gar hartter Verfolgung der Christen zur Wircke pflege, augensheinlich gegebenn, und wurd izo hiezulande der altten Spruch, sanguis christianorum semen pro irrigatio ecclesia est, auch gleich wahr, dergestalt, das es sich fast ansthen last, das nun mehr dieweil mit der Inquisition, wie geshwinnde und grausam auch dieselbige angesteldt, hinfurter viel mehr auszurichtten wenig Hofnung, man das Shwerdt als das eusserst Mittel [fol. 206r°] uf die Handt nehmen, und ob man darmit die Leut unter dem Babstumb behaltten mochtte vorsuchen wolle.

So wirdt doch solchs unsers Erachttens ohne Vorlezunge der Kon. W. Gewissens unnd ershreckentlich Blutvorgiessen zugleich der unshuldigen, Irer Kon. W. selbst angehörigen armen Unterthanen, darzu auch ohne verderblichen, der eigener, gar herlichen, shönen Land und Leut, und merckliche Zerruttung, Betrubung und Zerstörunge algemeynes Friedens, gutter Policey, Regiment und Ordenungen, sowol in andern anstössenden, als in den Niederlenden selbst, nitt beshehen und zugehen können.

Und wurden sich zu deme viel, uber diz ohne Zweiffel, andere unruhige Leut, denen mit solchen und dergleichen Entpörungen wol das Ire, drunter wihe es pflege zuzugehen, zu suchen, darzu finden, und also daraus ein weitleufftigk, ganz hochbeshwerlich Werck erfolgen.

Welchs nit allein Irer Kon. W., sondern auch gemeinen Stenden des Reichs und zuvoraus der Romishen Key. Mt. selbst, [fol. 206v°] auch dem ganzen Haus Osterreich, in Betrachtung der izigen Leufft und Gelenheit zu Höchstem Nachthiel gereichen könte.

Dan beiden, der Kon. W. und Euer F. G., unvorborgen, auch der ganzen Welt wissentlich, wihe leider shon izo die Christenheit ohne das vom grausamen Erbfeindt, dem Turcken, zu Wasser und Lande mit ershrocklichen Gewalt zugesazt, und hochbesorglich, wegen ezlicher erhalttener mit geringer Victorien, noch mehr und viel hertter zugesazt muege werden.

Dieweil dan gar nit zu zweiffeln, das diese und dergleichen Straffenn Gottes von wegen der Abgötterey und Vorfolgung der armen Christenn herwachssenn, auch derenthalben gemehret und gehauffet werden. So geben unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten der Kon. W. und Euer F. G.

wol zubedencken, obs ratssamb, der Kon. W. zu Hispanien nuzlich, ja auch gegen Got und der Welt zu vorantworttenn muglich, beÿ solcher grosser algemeinen [fol. 207r°] Gefahr, so wie gehort, nit die Keÿserliche Mt. und das Haus Osterreich, oder auch diese Niederlande allein, sondern alle Stende des Reichs und die ganze Christenheit furnemlich anlangt und mitbetriefft auffs Newe noch mehr innerliche Kriegswesen anzurichtten.

Dardurch, uber die obenangezogene Beshwerden alle, auch das deuzshe Kriegsvolck zu Ros und Fueβe vom Wiederstandt des Turcken uf den hochbesorglichen Notfall abzuhaltten, und das noch mehr und shier das Grössest zu innerlichem algemeinem Mistrawen, (welchs Got seÿ Lob, seit den oberwenten, von Keÿser Carolo, hochloblichster Gedechtnus Seligen, aufgerichtten und bishere erhalttenen Religionfrieden, im heilligen Reich sehr hinweg genommen und fast durchaus genzlich aufgehaltenn), newe Anleitungen und Ursach zugeben, wihe die Kon. W., auch Euer F. G., aus koniglichen hohen angebornen Verstand, ferner wol werden zu erwegen, und Euer F. G., unsere gnedigste und gnedige Herren freuntlicher Zuvorsicht nach, dahin zutrachen, auch hochermeltter Kon. W., durch diese und viel andere statliche erhebliche guete Ursachen, [fol. 207v°] trewlich zu ratten wissen, wihe Gottes Zorn und darnechts Kon. W. eigenen, auch andern Landen, und dem ganzen Reich, so grosse hochbeshwerliche Unrichttigkeit zuvorhueten sein, sondern vielmehr dem Erbfeindt der Christenheit gesteuret, und zu Erhalttung gemeiner Sicherheit und Friedens statlich abgebrochen werden muge, dan das Irer Kon. W. eigene Unterthanen erwentermassen beshweret, und so viel unshuldig christliches Bluts solt vorgossen werdenn.

Derhalben und dieweil man augensheinlich befindet, wihe die Leutte, sowol hier im Niederlande als beÿ andern Nationen des Bapsthumbs, Gelegenheit zu erlernen, und die Misbreuche desselbigen von Tage zu Tage mehr und mehr zuvorstehenn, und darobe Abshew zutragen anfahen, sich auch darneben die Erkantnus götlicher Warheit und des Glaubens, der Erfarunge und historishen Exemplen nach, mit Schwert, Feur oder anderm eusserlichem Gewaltt nit dempfen oder ausrotten, noch auch aus der Menshen Herzen und Gewiβen ziehen lest.

Dieweil auch uberdiz nit Hofnunge zuhabenn, das in der Christenheit in Religionssachen eine gewisse Einigkeit durchaus zutreffen oder zumachen [fol. 208r°] muglich, ohne das wurden so viel Mittel, welche von Anfang here und in Neweligkeit, durch die hochlöblichste Gedechtnus Keÿser Caroln Mt. Seligen, furnemlich ahn die Handt genommen und zu mehrmahlen, mit so ubertreffentlichem, groβen Eyfer, nit so gar vorgebens versucht wurden unnd umbsonst gewesen sein.

So ist, unserer gnedigsten und gnedigen Chur und Fursten Ermessens, der nechste sicherste ratsambst und richttigst Weg, auch Irer Chur unnd

Furstlichen G. dienstlicher trewer Rath und freundtliche Wolmeinunge, das die Kon. W., in Betrachtunge aller nach der Lenge erwenter und anderer Umbstende, Gefahr und Gelegenheit, in Namen des allmechttigen Gottes, dan mehr und izo erst erwenten heilsamen Religionfrieden, wihe derselbige als das allerbequembste, fuglichst, eusserst Mittel durch weilant hochstermeltten, Irer Kon. W. Hern Vater, Keyser Caroln, hochmittigster Gedechtnus Seligen, und gemeine Stende des heilligen Reichs deuzsher Nation im Jahr funfundfunzig zu Augspurgk aufgerichtet und hernacher von auch loblichster Gedechtnus, Keyser Ferdinando, beliehnt, und zu mehrmahlen, bey andern Reichsvorsamlungen, stadtlich confirmirt und bestettigt, ahn die Handt genommen, [fol. 208v°] solchen in Irer Kon. W. Niederlandenn, gleichermaßen wihe im Reich forderlich auch angerichtet und, vormuege desselben, den Unterthanen die Augspurgishe Confession und also beide, in erwenten Frieden begrieffene, Religion allergnedigst frey gelassen, und sich der einen oder andern ohne Gefahr oder Betrangenus zu gebrauchen geduldet, vorstattet und nachgesehen hetten. Dardurch wurde, sonder allen Zweiffel, den neben einreissenden, vorworffenen Secten baldt gesteuret, auch darnach guetter Friedt, Ruhe, Einigkeit, Policeÿ, Regiment und aller ordentlich Wolstandt, Irer Kon. W. und derselbigen Landen und Leuten zu mercklichem guettem und zu großem sheinbarem Aufnehmen, wiederumb gestifftet und nit weniger als im Reich auch erhaltten werden.

Wihe dan offenbahr und menniglichen bewust, das nun ezliche viel Jahr here, seit solchs Religionfriedens Aufrichttung, das hochshedlich, zwischen beiderseits Religionsstenden vorgestanden Misvortrawen aufgehörtt und darentgegen zimlicher Friedt, Ruhe und Einigkeit wiedrumb erfolget, das man sich auch gleichergestalt in den freÿen und Reichstedten, wohe beide Religion in Ubungen nebeneinander geduldet einiger unruglichen Zerruettung nit zubefahren gehabt.

[fol. 209r°] Deme allem nach und weil, wihe gemeldet, Euer F. G. bey der Kon. W. guettes vortrawlichen Ansehens, und fur sich selbst zu Beforderung alles friedtliebenden Wesens, auch zu der Niederlender Wolfart und Auffnehmunge, sonder Zweiffel furnehmlichen wolgeneigt und also bey dieser Sachenn viel Gut shaffenn kann, dieweil man auch in diesen und dergleichen Fellen, da man mit Unterthanen (deren man alle Wege wihe hie mechttig sein kan) zu thuen, alle Wege, ehe und zuvor man zum Schwerdt greifft, alle andere fugliche gutliche Mittel und Wege, je billich ahn die Handt nehmen und vorsuchen solt, so ist ahn Euer F. G. unserer gnedigsten und gnedigen Hern freundtlichs Gesinnen, Suchen und Erinnern, dieselbige woltten vor sich selbst der Sachen, irer grossen Hochwichttigkeit halben, mit guetem Fleis wol nachdenckenn, auch beÿ der Kon. W. zu Hispanien, wihe Euer F. G. aus hochbegabtem Vorstande zuthuen wol wissen, auff folgende

ungeferliche oder dergleichen mehr vortregliche Mittel und Wege, trewen, muglichen Fleißes befördern helffen.

Nemlich, dieweil dis ganz Werck zuforderst Gottes Ehre und sein heilliges Wort, wihe oben nach der Lenge ausgefurt, betreffen [fol. 209v°] thette, und die armen Unterthanen, vormueg irer im Druck ausgegangenen Bekantnusshriefften, neben unterthenigster, demutigster Entshultung bezichttigter und mit Unbilligkeit zugemessener Rebellion, sich alles geburlichen, shuldigen, menshlichen und muglichen Gehorsams, auch noch darzu uber die ordinari Gebuer gar ein statliche Suma Geldes zugeben, aller unterthenigst erbotten, das die Kon. W. gegen denselben, iren armen Unterthanen, aus koniglicher angeborner Milde und Guette, umb der Ehre Gottes und seines allein seligmachenden Worts willenn, die geshöpfte und gefaste Ungnad allergnedigst fallen, sich auch gegen sie fernner nit zu einiger Indignation oder weitterm Kriegswesen bewegen, sonder dasselbige, desgleichen auch die Shorpffe der Inquisition, gnediglich fallen und abshaffenn lassenn, und in diesem zuforderst Gnade erzeigen woltte, das den armen Christen die Predigt götlichs Worts und Ausspendunge der heilligen Sacrament nach der Einsezunge des Hern Christi in offentlich Kirchen friedtlich vorstatet und, Gewissens halben, desfals niemant beshweret wurde. Das auch Euer F. G., dieweil diese Dinge also ahn die Kon. W. durch ein dienstlich vorbitlich Shreiben [fol. 210r°] gelangt, darauff sich unsere gnedigste und gnedige Chur und Fursten gnediger freundlicher Resolution unzweiffentlich getrösten und forderlich vorsehen, mit allem gewaltsamen Beginnen wieder die Stende und Unterthanen in diesen Niederlenden, so sich zu der reynen Lehre des heilligenn Evangelii und der Augspurgishenn Confession bekennen, gemach zuthuen, und bis zu Ankunfft solcher Irer Kon. W. gnediger Resolution innen zuhaltten Vorordenunge thuen, und zudeme die armen Leut, dieser, unserer gnedigsten und gnedigen Chur und Fursten freuntlichen Intercession freundtlich und gnediglich gnießen lassen woltten.

Durch solchs wirt nit allein die Ehre Gottes und des Hern Christi Reich hie auff Erden gepflanzet und erweittert, sondern es werden auch vorhoffentlich die Sachen zu gewunzshter friedtlichen Concordi und Einigkeit, auch zu eynem rechtten, christlichen, bestendigen Vortrawen zwishen Hern und Unterthanen, wihe solchs zu guettem Regiment und Policey sehr hoch von Nötthenn, ohne Zweiffel geratten, und hierahn Euer F. G. den Niederlendenn ein solchs christlichs, guts Werck erzeigen, welchs nit allein ihnen, sondern auch forder der ganzen deuzshen Nation zu Wolfart, Nuz und Guettem, auch Euer F. G. zu hochloblichen Ruhm gereichen thut.

[fol. 210v°] Und sezen unsere gnedistigste und gnedige Chur und Fursten in gar keinen Zweiffel, es werden sich die Unterthanen, da es die gehofften Wege erreichenn und zu der Tractation der gewunshetten

Vorgleichung halb kommen möchtte, dermaβen in die Sach shicken und aller unterthenigsten geburlichen shuldigen Gehorsams also erzeigen und vorhaltten, das solche Vorgleichunge leichtlich erfolgen, und die Kon. W., auch Euer F. G. und alle friedtherzige frome Leut, zuforderst aber der allmechtige Gott darob ein mercklichs guts Gefallen haben wurde.

Was dan beneben andern, der Augspurgishen Confession vorwanten Stenden, so gleich wol ferres Absezens und des Nachtheils halb, welcher aus dem vorgunge, disfals hette erfolgen muege, in der Euer Lieb, dieser Intercession wegen, all nit haben ersinnen werden können, doch gleichsfals darzu willigk und wolgeneigt, der Kon. W., als irem geliebten Hern Oheymen und Freunde, zu dienstlichen Ehren und Gefallen, auch solchem gemeynem Wercke zu Guettem und Vorhuettung allgemeÿnem Bedenckens, Anliegens, so etwan sonst daraus erfolgen möchtte, unsere gnedigste und gnedige Chur [fol. 211r°] und Fursten hierbey thuen, und zu gutlicher friedtlichen Einigkeit ratthen helffen und befordern köntten oder möchtten, ahn dem wollen es Irer Chur und F. G. Iresthiels nit gern Mangel sein oder ichts erwinden lassenn.

Augustus Churfurst
Joachim Churfurst
Christoff Herzogk zu Wirttembergk, und in Namen Marggraff Georg Friederichs zu Brandenburgk, von wegen Sein Lieb izigen Abwesen von dere Hofleger
Wilhelm Landtgraff zu Hessen, vor sich und seine Bruedere
Caroll Marggraff zu Badenn

## 18/C

### Sommaire en français

AGR, SEA, n° 73, fol. 107-110.

[fol. 107r°]

La substance de la proposition faicte a son alteze par les deputez de aulcuns electeurs et princes d'Allemaigne.

Comment son alteze pourroit encoires avoir souvenance de ce que icelle avoit parcydevant escript au plus grand part des princes d'Allemaigne, et quelle response icelle avoit eu d'eulx, de sorte qu'ilz ont conceu telle opinion, puis que les subiectz de pardeca se avoient referé a la confession augustane, que l'on auroit trouvé les mesmes moyens aultresfois mis en avant es aultres royaulmes et pais pour l'appaisement de la religion.

Mais comme les gens de guerre ne sont pas encoires licenciez, ains que l'on les a repris derechief en wartgelt, il samble que les affaires de pardeca ne tendent a la paix et tranquilité, mais que par le moyen des armes l'on veuille constraindre les confessionistes a l'obeissance papale.

Et combien qu'il peult estre advenu en ces esmotions par l'inspiration du diable ennemy de la verité quelque desordre dont le prince pourroit estre offensé, et que d'aultre part, l'on trouveroit aulcuns estans decliné de l'eglise romaine a la confession augustane, qu'ilz n'estoient encoires du tout asseuré d'icelle.

Si est ce que l'on treuve que cecy ne procedoit des superieurs Estatz et aultres principaulx personnaiges, ains la pluspart par l'ignorant peuple, et mesmement par les menasses [fol. 102v°] de l'Inquisition espaignole, et que l'on ne permect les presches du saint evangile et la lecture des livres des professeurs de ladite confession augustane.

Puis doncques que une grande partie des subiectz pardeca ont acceptez la confession augustane selon les articles de leur escript imprimé et ratiffié par lesdits confessionistes, et que les aultres, n'estans encoires de tout instruict, se vouldrient aussi voluntiers accomoder en choses concernans la foy et conscience, comme ilz se sont nouvellement declairez par escript. Ilz vouldroient esperer que avecq le temps ilz seroient aussi reduictz a la cognoissance de la vraye parolle de Dieu, de maniere que l'on les debvroit recognoistre pour membres de ladite confession et les favorizer non plus ne moins que les aultres.

Quoy considere, et mesmement estant lesdits princes requis a la derniere diette imperiale par les povres gens de pardeca de leur vouloir assister avec conseil et ayde raisonnable, et que l'on treuve par leur requete presentee que les principaulx estatz, villes et subiectz de pardeca se submectent a l'obeissance deue sans mouvoir quelques garbaules.

Lesdits princes sont esté meuz par compassion et pour eviter l'effusion de sang et ulterieure comotion, d'y interceder pour ces povres gens. A cause de quoy ils sont esté d'intention d'envoyer leurs deputez vers sa majesté en Espaigne, ce que a esté obmis pour plusieurs considerations. Ayant toutesfois faict [fol. 103r°] leur office par lettres missives, dont ilz exhibent copie, et quant et quant envoyés leursdits deputez vers son alteze. Esperant que sadit majesté ny son altez ne prendront ceste leur intercession de maulvaise part, veu qu'icelle procede seullement pour redressement de la paix, et pacification des troubles de pardeca.

Et que partant sondite alteze veuille advancher lesdites affaires endevers sa majesté, affin que les differendz se puissent radresser, par quelque moyen convenable, a toutes deux parties, et que l'inquisition, ensamble les armes soient ostees sans grever les consicences de povres chrestiens, pour

l'advanchement de quoy le principal estoit que son alteze face son debvoir endevers sa majesté, de la mouvoir a grace et benignité, et d'ouyr leur requete. Mais comme lesdits princes sont esté pour vray advertiz que sa majesté n'a jamais voulu veoir, encoires moins lire ladite requeste, ains que icelle avoit faict hostillement invahir aulcuns principaulx estatz et villes a cause de la religion, et ce contre les arrestz et traictés faictz avecq eulx.

Lesdits princes prient que son alteze mesme veuille lire et bien pourpeser le contenu de ladite requeste, par ou icelle trouvera que les esmotions de pardeca ne procedent de la rebellion, ains de l'affection qu'ilz ont a la pure doctrine de l'evangeli, et que pourtant son alteze de par soy mesme veuille moderer les affaires et postposer la voye de faict, et aussi mouvoir sa majesté a la mesme clemence pour oster les armes et l'inquisition.

[fol. 103v°] Et que pour ceste cause son alteze veuille escripre a sa majesté en faveur desdits povres gens, ce que icelle ne scauroit refuser aux estrangiers, par ou il estoit a esperer quelque mitigation endevers sadite majesté, l'office de laquelle est d'un chacun superieur fust d'advancher l'honneur de Dieu et extirper toute faulse doctrine et idolatrie, laquelle s'estoit tellement advanché au papat aulcunes annees enca que une bonne reformation estoit plus que necessaire.

Car combien que, soubz le pretexte d'un concile general, aulcuns cardinaulx et evesques avoient esté assambles a Triente, en ordonnant et constituant aulcuns decretz assez enormes et que iceulx de la confession augustane n'avoient jamais voulu consentir en ces ordonnances du concile, ains reprouvees et recussees selon leur escript a cest effect imprimé.

Si est ce que plusieurs gens de bien en Allemaigne et mesmement en ces pais bas avoient tousiours esperé quelque moderation des abominables abusions papales, estoient entierement frustré de ce leur espoir, pour ce que la reformation chrestienne n'estoit pas seullement ensuvie, ains que l'on avoit derechief ratiffié ledites papales idolatries et abusions, et quant et quant enchargé aulx povres gens de pardeca de les droictement observer, sub pena anathematis. Ou toutesfois plusieurs aultres princes et mesmement les ecclesiasticques n'avoient mis en execution lesdits decretz et inquisition, n'estans nullement fondez es escriptures de [fol. 109r°] l'eglise primitive, ains contraire au divin et naturel droict, et la mutuelle amour chrestienne.

A la crainte de quoy, l'on se debvroit pas esbahir que plusieurs gens de bien declinent la vraye et pure evangelicque doctrine et confession augustane, laquelle ilz avoient tant plus voluntairement accepté, puis que feuz l'empereurs Charles et Fernand ont stabliz en l'empire la paix de la religion.

Car chacun pourroit bien facillement pourpenser de quelle sorte les bonnes gens ont veu executer et confisquer les biens de leurs parens, amis, freres, soeurs et aultres, seullement a cause de la vraye religion et profession

de foy, de sorte que plusieurs d'iceulx ont esté secretement decapitez et estranglez aux prisons, sans leur faire de proces, ce que toutesfois l'on ne croist d'estre procedé par commandement de sadite majesté ou son alteze, ains par les instigations des inquisiteurs, par ou l'on se debvroit pas esmerveiller si par adventure quelqu'un avoit excedé et commis quelque desordre, propter justum dolorem.

Et que son alteze debvroit considerer quel changement estoit advenu en cause de la religion, en peu d'années enca, tant en Allemaigne, Angleterre, Escoisse, Dennemarcke, Sweden, et aultres pais ou la parolle de Dieu s'est jamais voulu laisser extirper par force d'armes et mesmes dernierement en France, de maniere puis que l'on [fol. 119v°] scauroit plus riens effectuer par la rigoureuse inquisition que l'on commencheroit par armes, dont l'ancien proverbe auroit lieu sanguis christianorum semen et irrigatio ecclesie est, ce que toutes fois ne se povoit faire sans grande perte et dommaige de ce florisant pais de pardeca, et perturbation de la paix commune.

Dequoy peult estre aulcunes gens inquietz, aimans les troubles, se vouldroient mesler parou ensuyvroit quelque maulvaise consequence et desordre, contraire non seullement a sa majesté catholique et aux communs estatz de l'empire, ains aussi fort desavantageux a l'empereur et la maison d'Austrice a cause de la guerre contre le Turcq.

Puis doncques que les affaires sont en tel miserable estat et qu'il n'y a apparence de trouver quelque certain moyen en cause de la religion, il samble ausdits princes que sa majesté debvroit constituer en ses pais de pardeca la paix de la religion, non plus ne moins comme a esté faict en Allemaigne, par le consentement des feuz l'empereurs Charles et Fernand, en l'an cincquante cincq, et depuis augmentee et ratiffiee par les estatz, et en vertu d'icelle permectre le libre exercice des deux religions, asscavoir la catholique et confession augustane, ce qu'il estoit le seul moyen d'extirper les heresies et remectre toutes choses en paix et tranquilité. Car il estoit notoire que depuis l'erection de ceste paix de la religion, la dissidence entre les estatz [fol. 110r°] d'Allemaigne est cessée et l'union ensuyvie, comme l'on pourroit veoir aux villes imperiales ou l'on exercitoit toutes deux religions sans perturbation du peuple.

Surquoy lesdits princes supplient que son alteze veuille bien meurement peser et examiner tous susdits poinctz et raisons, et advancher les affaires endevers sa majesté aux moyens ensuyvans, asscavoir, puis que cest affaire concerne principalement l'honneur de Dieu et la confesion des pouvres subiectz, se submectants non seullement a toute humaine obeissance, ains aussi s'offrent de vouloir assister a sa majesté avecq quelque bonne somme d'argent, oultre les contributions ordinaires. Que partant sadite majesté les veuille recepvoir a sa benigne grace en postposant sa indignation et

l'execution des armes et la rigueur de l'inquisition, leur permectans les presches de la parolle de Dieu et l'administration du saint sacrement selon l'institution de notre seigneur Jhesu Christ.

Et que son alteze se veulle entretemps abstenir d'ulterieure procedure par voye de faict contre les estatz et subiectz de pardeca faisans profession de la confession augustane, jusques a la resolution de sadite majesté, ce que seroit grandement a l'advanchement de l'honneur de Dieu, concorde et union des subiectz, l'entretement du gouvernement politicque et commune tranquilité d'Allemaigne.

[fol. 110v°] S'offrans alencontre lesdits princes a sadite majesté toute bonne assistence et advanchement en cest endroict.

## Document 19

*Réponse de Marguerite de Parme aux ambassadeurs des princes luthériens*

21 mai 1567

19/A

AGR, SEA, n ° 17, fol. 148v°-149v°, Registratur.

[fol. 148v°]

Receβ der Chur und Fursten Gesanten

Die durchleuchtige hochgeborn Furstin und Fraw, Fraw Margaretha, Herzogin zu Parma und Pacenz, Kon. Mt. zu Hispanien, unsers gnedigsten Herren, Stathalterin und Gubernantin general derselben Niderburgundishen Erblanden, mein gnedige Furstin und Fraw, haben der auch hochgebornen Fursten, Herren Augusen, Herzogen zu Sachsen, Erzmarshalck, und Herren Joachimen, Marggraffen zu Brandenburg, Erzcamerer, baide des Hailigen Romischen Reichs Churfursten, Herren Georg Friderich Marggraffen zu Brandeberg, Herren Christoffen Herzogen zu Wirtenberg und Teckh, Herren Wilhelmen Lantgraffen zu Hessen, und Herren Karln, Marggraven zu Baden abgesante Räthe, angestern verleβne Shrifft irer in Bevelch habenden Werbung, hochermelten Chur und Fursten zu Ehren und Gefallen, angehort und seither, nach gehabter trewen Relation, derselbigen Inhalt im Grundt augensheilich befunden, daβ Ire Chur und F. G. allen in disen Niderlanden entstandnen und verloffnen, beshwerlichen, uffrurishen Handlungen zu milt

berichtet, und daß sÿ in diesem Fall der uffrurishen, gemaines Fridenß widerwertige Leuthe leichtfertig und unerfindlich Angeben, nicht allain mehrern Beyfall und Glauben, weder der Kun. Mt. deßgleichen Irer F. Ht. hiebevor an sÿ und etliche andere furnembe Chur und Fursten deß Hailigen Reichs gethanen außfuerlichen, grundtlichen Bericht und Ausshreiben, zuestellen, sonder auch denselben, offentlichen bewißne Ungehorsam und Rebellion under gesuechtem Shein der Widerwertigen erdichtes Furgeben etlichermassen gern beshonen wolten, dann ainmal ain jeder fridliebender, unparteishen Verstandts und Gemuets, auß angerurtem kunigclichen, und Irer F. Ht. außgangnen Shreiben gnuegsamlich und ausfuerlich zuerlernen, wie groblich und großlich sich etliche diser [fol. 149r°] Niderlanden angehorige Underthanen gegen Ire Kon. Mt., alß derselben ordenlichen, von Gott furgesezten Obrigkhait, ohn ainiche befuegte Ursachen, mit Vergessung irer Ehr, Pflicht und Aidt vergriffen, und also durch ir selbst hochstraffmessig Furnemen und geubte Gewalthaten, in dem daß sy sich gegen irem naturlichen Herren mit Waffen veindlich erzaigt, die Bilder gestirmet, Khirchen und Closter beraubt, Consistaria und andere ungebirliche Statuta, zu Verachtung und Underdruckhung der Obrigkhait, uffgericht, und endlich alles burgerlich und poliitsh Wesen zerrutet, Ire Kon. Mt. gedrungen, daß sÿ sich, zu Erhaltung shuldigen Gehorsams und Stillung entstandnen sorgclichen Emporungen, mit inhaimbishen und dann, uff vorgehende Rom. Kay. Mt., unsers aller gnedigsten Herren, Zuegeben und Bewilligen mit außlendishem Khriegsvolckh versehen und gefast haben muessen machen.

Wie dan solches alles laider mehr dahin augensheinlich am Tag, und kainer weitern Beweisung bedarff, also daß hochermelte Chur und Fursten der Muehe irer iezigen Beshickhung und unnothwendigen, weitleufftigen Erinnerungen wol uberhaben sein, und den angewendten Uncosten ersparen hetten mogen.

Dieweil doch Ire Chur und F. G., ja auch die wenigest Obrigkhait, iren selbst Underthanen sollichen freventlichen, ufrurishen Muetwillen und offenbare Rebellion one Zweiffel nicht gestatten, geshweigen deß unleidlichen Sachen, Maß und Ordnung stellen solten wollen, sonderlich aber der Kon. Mt. zu Hispanien, die von angeborner Natur aines konigclichen miltreichen Gemeuts, und fur sich selbst zu kainer unnotwendigen Kriegsrustung, noch vilweniger zu kainer unnotwendigen Khriegsrustung, noch vil weniger zu Sterzung irer selbst Underthanen unshuldigen Bluts mit nichten genaigt, und sonst ainichem Churfursten, Fursten oder Standt deß Heiligen Reichs, wie es durch sÿ mit Regierung der Underthanen, Landen und Leuthen, in Religion prophan und allem andern Sachen gehalten, ghar nicht anfechten noch bekhomern, sonder ainen jeden daß seinig handlen und

verwalten und niemants Underthanen, wider ire Hershafft verlezen lassen. Derwegen man dan Ire Kon. Mt. mit solchen Suechungen und Persuasion, wie billich, nicht allain vershonet, sonder vilmehr mit derselben, in jezigem irem beshwerlichen Obligen, nachparliches Mitleiden geben und tragen, ja auch alle mithilffliche Hantreichung und Steur thuen solte, soche alhie entstandne algemaine antroende Gefahr und Ubel zufurkommen unnd endliche abzuwenden.

Dieweil solches oder dergeleichen auch andern Obrigkhaiten leichtlich widerfaren mag, darumben wissen Ire F. Ht. in denjenigen so ir, Ambts und Gubernaments halb, vertrauen und bevolchen, und biβanher in diesen Landen christlich und wol herkamen, gebraucht und underhalten worden, wie guetlich zuermessen, khain Verenderung zumachen, noch ainiche ungewondliche Newerung zuezulassen, Ire F. Ht. wolle aber mehr hochgedachter Chur und F. Räthe Ubergebuershrifft, wiewol es ohn Sonderheit, dieweil Ire Chur und F. G., laut ubergeraichter Copeÿ, uff der unruebigen, ungehsoramen Leuthe unbestendigen Bericht, hochermelter Kun. Mt. alberaith furbitlich geshriben, Irer Kun. Mt. zu erster Gelegenhait zushickhen, und derselben Antwort hier ubererwarten, der unzweifenlichen Zuversicht, Ire Kon. Mt. die werden, auβ hochbegabtem beiwonenden konigclichen Verstands, sich in Sachen wie oberzelt, aller Gebur wissen zuverhalten.

Daβ alles haben hochermelt mein gnedige Furstin und Fraw die Guernantin den Chur und F. Gesanten zu Antwort nicht wollen verhalten. Geshehen zu Antorff am 21. Tag des Monats Maÿ anno im 67.

## 19/B

AGR, SEA, n° 123, fol. 217-218

[fol. 217r°]

Reponse baillée par Son Alteze aux ambassadeurs des princes d'Allemaigne, sur leur escript exhibé a icelle.

Ayant son alteze ouy la lecture de l'escript exhibé de par les deputez d'aulcuns princes d'Allemaigne, asscavoir du duc Auguste de Saxen et du marquis Joachim de Brandenbourg, tous deux Electeurs, item du marquis George Frederic de Brandenbourg, item du duc de Wirtemberge, du lantgrave Willem de Hessen et le marquis Charles de Baden, et depuis par bonne relation esté informee du contenu dicelluy escript, icelle treuve evidament que lesdits princes sont mal informez des troubles et commotions advenues en ces pais de pardeca, et que iceulx n'ont seullement adjousté plus de foy et credit

aux frivoles et irreprouvables remonstrances des sedicieulx et perturbateurs de la paix publicque que a la justification declairee de vray fondement par les lettres missives de sa majesté catholique et de son alteze. Par ou il samble que lesdits princes vouldroient voluntiers excuser la manifeste rebellion et desobeissance des adversaires, tant seullement soubz la couleur des faulses et controuvees remonstrances desdits desobeissans, toutesfois chacun de bon jugement pourroit cognoistre assez clerement, de par les lettres precedentes de sadite majesté et de son alteze, de combien enormement et haultement aulcuns subiectz de pardeca se sont oublyez endevers sadite majesté comme leur souverain prince, sans prendre regard a la reverence et serment quilz debvent porter a icelle ou que sadite majesté leur en eust donné la [fol. 217v°] moindre occasion, de sorte que, voyant sadite majesté que ses desobeissans subiectz prendoient les armes contre leur princes naturel, abbatans les autelz imaiges, saccageans, bruslans et pillans les eglises et monasteres, erigeans des consistoires et faisans aultres indeues statutz tendans au conteurnement et abolition du magistrat et a la totalle ruyne et perdition de toutes choses politicques, icelle a esté constrainte de (pour la conservation de l'obeissance deue aux princes et l'appaisement desdites commotions) se pourveoir des gens de guerre, tant subiectz que des estrangiers, et ce que conseil et permission de l'empereur, estant cedit affaire si cler et evident qu'il n'ait a faire d'aulcune preuve, et ce fusse pardevers lesdits princes bien assez de cestuy envoy, et espargner la despence, puis que nulluy d'eulx, voire le moindre magistrat vouldroit sans doubte souffrir telles insolences, temeraritez et manifeste rebellion, et encoires moins vouloir donner ordre et regle aux aultres potentatz en telles choses intollerables, mesme a sa majesté catholique, estant de son naturel de telle royalle benignité qu'elle n'est inclinee a aulcune guerre non necessaire, ny amour a l'effusion du sang de ses propres [fol. 218r°] subiectz, ne se soucÿant aussi sadite majesté nullement de ce comment lesdits princes et aultres estatz de l'empire gouvernent leurs subiectz et pais, soit au faict de la religion, choses prophanes ou aultrement, ains laisse sadite majesté chacun dominer le sien, ne pouvant trouver bon que les subiectz d'aultruy fussent incitez contre leurs superieurs. A cause dequoy il samble que sadite majesté debvroit estre deporté de telles remonstrances et persuasions, ains plustost l'on debvroit avoir compassion avecq icelle en ceste sienne turbation, voire aussi prester la main pour reprimer ce commun mal et dangier estant en ces pais bas, d'aultant que facilement se pourroit advenir le samblable es aultres pais voisins. Pourtant son alteze ne scauroit faire aulcun changement en ce que luy est commandé a cause de son gouvernement et que jusques a present ayt louablement et chrestiennement observé et entretenu en ces paix, ny aussi permectre quelque nouvellité. Offrant aussy son alteze d'envoyer par la premiere commodité a sadite majesté l'escript exhibé parlesdits deputez,

encoires qu'il samble n'estre besoing, puis qu'il appert par une copie exhibée par ledits deputez que (a la requete non fondee des adversaires) lesdits princes debvent avoir ja escript [fol. 218v°] a sadite majesté pour cest affaire. Ne doubtant sondite alteze que sa majesté se demonstrera en cest endroict selon sa prudence dont elle est pourveu. Ce que dessus son alteze a bien voulu respondre a la remonstrance desdits princes.

## Document 20

*Marguerite de Parme aux villes de Cologne et d'Aix-la-Chapelle,* « idem mutatis mutandis » *à l'électeur de Cologne, au prince-évêque de Münster et au duc de Clèves*

31 mai 1567

20/A

AGR, SEA, n° 17, fol. 154r°-155r°, Registratur.

[fol. 154r°]

Ernuest, ersam und weiβ, lieb besonder. Euch ist unverborgen welchermassen sich vershiner Zeit, durch sonderliche Anraizung und Anstifftung gemeines Fridenβ und Rhue widerwertiger Leuthe, under etlichen disen Niderlanden unser Verwaltung angehorigen fridthessigen Underthanen, mit Vergessung irer Ehren, Pflicht und Aidt, in ganz beshwerliche fursezliche Ungehorsam, unleidenlicher Frevel, Emporung und offenbare Rebellion, an alle befuegte Ursach erheben.

Und leztlich, ungeacht aller unser vilfeltigen ganz genedigen Erinnerungen, Vermanungen und Gebotten, laider dahin geraten, daβ sollich verstockhte Leuthe, nicht allain in irem gefasten freventlichen Muetwillen verharret, sonder haben sich auch gegen Kon. Mt. Zu Hispanien, unserem gnedigen lieben Herren, alβ iren von Gott furgesezten Landtsfursten und Obrigkhait, mit Waffen und gewerter Handt veindtlich erzaigt, die Khirchen und Bilder gesturmet, beraubt, zurissen, abgebraut und sonst in ander vil Wege, nicht allain der Geistlichait, sonder [fol. 154v°] auch etlichen vom Adel weldtlichen Standts und andern unerherter Ungehorsam, Truz und hochstreffliche Handlungen geubt, daβ wir, an stat Irer Kun. Mt. Gubernaments halb, letstlich notdrunglich verursacht worden, zu Stillung und

Dempffung diser Rebellion und Erhaltung Irer Kon. Mt. Hochait und Auctoritet, den geburlichen Ernst und Gegenwehr fur und an die Handt zunemen, dardurch vermitlest gottlicher Verleichung erfolgt, daβ sich alberait der Mererthail von den rebellierten Stetten, sampt andern emporten Landtleuthen und Undersassen, widerumben in shuldigen Gehrosam ergeben, aber die anfenglichen Ufwiler und Verursacher sollichen geubten unleidenlichen Frevelβ muetwilligen Ungehorsams und Ufrhuer, sambt vil andern ires Anhangs und Mithelffern, one Zweiffel auβ Sorg irer wolverdienten Straff, haimlich und fluchtig hinweckh gemacht. Von welchen, wie wir bericht, ain gueter Thail bey euch in der Stat Collen sich nidergethan, daselbst enthalten und noch heutiges Tags, auβ bosen verstockhten rachgirigen Gemueth, allerhandt sorgcliche Practickhen, wider dise Niderlandt fueren und treiben sollen.

Wiewol wir unβ nu ghar kheinen Zweiffel machen, ir werdet fur euch selbst sollich ergerliche hochstreffliche vheindtliche Handlungen nicht billichen, noch vil weniger den ufrurishen ungehorsamen flichtigen Bildtsturmern, Khirchenrauber und offentlich Veindten gemainer Rhue und Wolfart in solchem irem freventlichen Muetwillen und beharlichen Rebellion und widerwertigen Prackhtickhen, den gehorsamen getrewen Underthanen zu beshwerlicher Ergernuβ stewren und Undershlaiff geben. So haben wir doch, dem sonderen nachparlichen gueten Vertrauhen nach so wir zu Euch tragen, nicht umbghen konden, Euch der Sachen diser truzigen Rebellen fluchtigen Entweichens nachbarlich zuverstendigen, sonder gnediges Vleiβ begerent, ir wollet zu Befurderung und Erhaltung shuldigen Gehorsams [fol. 155r°] und geburlichen Verfolg der Widerwertigen, alle diejhenigen so oberzelter geubthen strefflichen Miβhandlung, Ufruhr und Fridtbruchs halb auβ disen Landen fluchtig worden und sich bey Euch zu Collen nidergethan haben mochten oder nochmalβ daselbst hie gelangen werden, anderem zu ainem Exempel und Absheuchen, sambt iren Haab und Guetern mit allem Ernst ausschaffen, hinfuran nicht einlassen noch enthalten, leiden und gedulden, sondern Euch derselben Gemeinshafft allerding enteussern und gegen inen als Landtfridbruchern und Betrubern gemeiner Rhue und Wolfart dermassen erzaigen, wie ir in gleichmessigen Fällen gegen Euer und gemainer Statt offentlichen Vheinden von uns und disen Niderlanden, von Nachparshafft und Billigkhait wegen, gern gethan haben woltet. Daran werden ir ain guet notwendig Werckh und hochstermelter Kun. Mt. ghar angenembes nachbarliches Gefallen beweisen, hinwider in dergeleichen und anderen umb Euch und gemeine Burgershaft gnediglich zubedenckhen. Und wir fur unser Person wollen solches zu iederzeit und Gelegenhait umb euch aller Gebur zuvershulden unvergessen sein. Geben zu Antorff am lezsten Tag Maÿ anno 67.

20/B

Sommaire en français

AGR, SEA, n° 140, 2 folios non numérotés

[r°]

Substance des lettres missives que son alteze escript presentement a l'archevesque de Cologne et aultres princes et villes circonvoisins.

Asscavoir qu'il n'est pas ignorant des commotions troubles et manifeste rebellion que, par singuliere instigation d'aulcuns gens perturbateurs de la paix et repos commun, se sont meuz entre aulcuns malveillans et desobeissans subiectz de ces pais de pardeca, avecq oubliance de leur honneur serment et obligation qu'ilz tiennent de sa majesté catholique et sans leur en avoir donné la moindre occasion. Et estans ces choses passees si avant que lesdits adversaires, nonobstant toutes gracieuses remonstrances, admonitions et deffences de son alteze, sont perseverez opiniastrement en leurs audacieuses entreprinses s'advanchans de prendre les amres et aller avecq main forte alencontre de leur princes naturel, destruire piller, briser et brusler les eglises monasteres et les images et ornamens d'iceulx et aultrement commis mille insolences et actes non ouys, tant endevers les ecclesiasticques que aulcuns nobles et aultres, de sorte que a la fin son alteze, a cause de son gouvernement a esté necessairement constraincte pour l'appaisement de ladite rebellion et maintenance de la haulteur et auctorité de sadite majesté de se mectre en deffence, par ou (moyennant l'ayde de Dieu) les troubles estoient redigez en tel estat que les villes et aultres subiectz fourvoyés [v°] se sont retournez a l'obeissance deue, mais les principaulx aucteurs et instigateurs de ladite rebellion et aultres leurs complices se sont secretement absentez et fuyz hors le pais, craindans la condigne punition, lesquelz fugitifz comme son alteze entendt, sont demeurant et frequentant au pais dudit archevesque, non obmectants leurs sinistres practicques ca et dela contre les pais de pardeca selon leur vengeance accoustumee.

Et combien que son alteze ne faict doubte que ledit archevesque mesme ne trouvera raisonnable cestes insolences et rebellions et encoires moins que icelluy vouldroit favorizer et recepvoir en son pais lesdits briseurs des images, sacrileges et ennemis de la commune tranquillité, pour eviter la maulvaise consequence, si est ce que son alteze, considerant la bonne voisinnance et singuliere confidence que icelle at endevers ledit archevesque, icelle luy a bien voulu communicquer cest affaire, joinct la source et occasion

de leur fuyte, requerant audit archevesque que pour la manutention de la vraye obeissance et juste poursuite desdits rebelles, il veuille chasser hors son pais avecq leurs biens, tant ceulx qui presentement levent estre en son pais, que ceulx qui viendront a l'advenir estant fuy d'icy a cause de leurdite rebellion, en ordonnant a ses officiers de les pas recepvoir ny converser avecq eulx, ains qu'ilz [r°] se demonstrent en cest endroict contre iceux comme infracteurs de la paix publique, faisant le mesme office comment ilz vouldroient avoir faict de son alteze et de ces pais de par deca en cas samblable de leurs ennemis. Enquoy le dit seigneur archevesque fera œuvre meritoire et quant et quart amitié et plaisir a sadite majesté.

## Document 21

*L'électeur de Cologne à Marguerite de Parme*

11 juin 1567

AGR, SEA, n° 140, 1 folio non-numéroté, original.

[r°]

Unnser freüntlich Diennst unnd was wir mehr Ehren, Liebs und Gutz vermugen, zuvor hochgebornne Fürstinn, besonnder liebe Möhm. Unns ist Euer Lieb Shreiben, des Datum stehet Antorff am lezten Tag verlauffenen Monaz Maÿ, wol bekommen, drauβ wir unnder annderm Euer Lieb Begern, Belangen die auβgewichene Aufwigkler unnd verursacher der in den Niderlanden Euer Lieb Verwaltung entstandener beshwerlicher Unrhue unnd Empörung (dern sich ein gutter Theil hin unnd wider, wie Euer Lieb bericht, in unnserm Erzstifft und Gepiet nidergeshlagen unnd einhalten solten) freüntlich vermerckt.

Nun mügen wir Euer Lieb nit verhalten, das wir für geraumer Zeit allen unnsern Ambtleüthen, Befelchabern unnd Unnderthanen, in unnsern Stetten unnd Emptern geseβen, ernstlich befolhen, die unnd dergleichen flüchtige Personen, noch sunst jemanndt annderst so mit einigen Secten befleckt oder nit gepürlichen Besheidt irer Religion unnd Glaubens, auch welchergestallt sie ires Abziehens halb mit Pfaβpforten versehen zugeben wisten, weder zuhausen, zuherbergen, noch einigen Vorshub oder Undershleiff zugeben.

Dem auch unnsere Ambtleüth ungezweivelt (unnd umb sovil desto mehr, weil folgennz die Rom. Key. Mt. unnser aller gnedigister Herr derhalben auch offne Mandata ins Reich teutsher [v°] Nation verkhünden laβen, welche wir inen auch zugeshickt unnd ebenmeβigklich drob, wie pillig, zuhalten befolhen gehorsamblich nachgesezt haben wurden. Also das wir nit vermuten von inen dagegen gehanndlet unnd solche Empörer unnd fluchtige Betrüber gmaines Friedens (davon Euer Lieb Shreiben Meldung thuet) in unnserm Erzstifft unnd Gebiet geduldet werden. Gleichwol wollen wir, auff Euer Lieb nachparlich unnd freüntlich Erinnern, nit unnderlaβen derhalb nochmalln gutte Aufsicht zuhaben, unns auch darinn dermaβen erweisen, das die Kun. W. zu Hispanien unnd Euer Lieb unngezweivelt drob ein gut Gnügen haben unnd tragen werden. Unnd möchtens Euer Lieb, dere wir Freüntshafft unnd Diennst in Ehren zuerzeigen jederzeit gneigt unnd willig, also in Widerantwortt nit verhalten. Geben in unnserm Schloβ Keyserswerdt am 11. Junÿ 67.

Friederich von Gottes Gnaden erwelter zu Erzbishoven zu Collen unnd Churfürst, Herzog zu Westvalen und Enngern.

## Document 22

22/A

*Philippe II aux électeurs de Brandebourg, de Saxe, de Mayence, de Cologne et de Trèves, aux ducs de Bavière, de Clèves-Juliers et de Brunswick-Wolfenbüttel, au margrave Jean Georges de Brandebourg.*

28 novembre 1567

AGR, SEA, n° 170, fol. 1-3 (électeur de Brandebourg), original.

[fol. 1r°]

Wir Philip von Gottes Gnaden, Khunig zu Hispanien, baider Sicilien &, Erzherzog zu Osterreich, Herzog zu Burgundi, Brabant, Maÿland, Grave zu Habspurg, Flandern und Tÿrol, embieten dem hochgebornen Fursten, unserm besondern freundtlichen lieben Ohaimen, Herren Johan Georgen, Marggraven zu Brandenburg, zu Stetin, Pomern, der Cassuben, Wenden und in Schlessien, zu Crossen Herzogen, Burggraven zu Nurmberg und fursten zu

Rugen, unser Freundtshafft genaigten gueten Willen unnd alles Guets, hochgeborner besonder freundtlicher lieber Ohaim.

Uns hat von vilen untershidlichen Orten, mit höchstem unserm Verdruβ und Beshwernus unsers Gemuets glaublich angelanget, welchermassen so im Haÿligen Reich Teutsher Nation als auch sonst in andern Nationen, Khunigreichen und Landen, allenthalben fur bestendiglich und gewiβ, wie wol mit Ungrund, aus und furgeben werden solle, als solten wir uns mit etlichen grossen Potentaten und Haubtern verbunden und dahin abgehandelt und geshlossen haben, uns mit gesambter Macht etlicher gefahrlicher Beshwernuβen und gewaltsamer Handlungen (so nicht allain gemainer Rhue, Fridens und Wolfart zum Höchsten nachtailig, sonder auch unsern selbst, bizher von meniglich erkhanten fridliebenden Gemuet und khuniglichen uffrichtigen und erbarn gueten Eiffer und Vorhaben genzlich entgegen und zuwider sein wurden) zu unterfahen, auch dieselben also zu Werck zustellen, des entlichen Vorhabens sein.

Ob wir nun wol solcher, als ain offenbare und augensheinliche Unwarhait, so allain durch widerwertige, aigennuzige, parteÿshe und fridheβige Leut fälshlich erdichtet und zu irem aigen Vorthail, aus neÿdishem und verbittertem Gemuet, mit Ungrundt also auβgespraitet wurdet, unserm rhainen, rechten unnd rhuewigen Gewissen, auch uffrechten erbarn gueten Eiffer nach [fol. 1v°] nicht achten, sonder solcher uffseinem Unwerth berhuen, hingehen, und als ainen unachtsamen loβen Rauch fur sich selbst in dem Wind zergehen und verlieren lassen solten, dieweil die Zeit entlich den Grund und die Warhait reiff machen, uns sich solchs zu letst selbst entdecken und offenbaren wurde, als wir uns dan auch billich und unzweiffenlich versehen wöllen, Euer Lieb und andere ehr unnd fridliebende Chur und Fursten des Haÿligen Reiches werden, irem gleichmessigen Verstand nach, ainem solchen khaines Wegs Glauben zustellen. Jedoch nach dem sich etwa begibt, daβ dergleichen geferbten und sheinbaren, gleichwol gifftigen und falshen Ausgiessen, durch diejhenige, so der Sachen khainen Grund haben, liderlich Gehör, Glauben und Beÿfall gegen wurdet, und also allerhand Unrath und gefahrliche Weiterung darauβ zuervolgen, auch nicht allain die unrhuewigen, widerwertigen und, aus Anraizung und Betrangnus ires bösen Gewissens, argkwonish und forchtsame Leute zweiffelhafftig zumachen, und in den Harnash zubringen, sonder auch die guetherzigen und fridliebenden zu bewegen und in Sorgen zuesezen pfleget.

So haben wir fur ain Noturfft angesehen und billich nicht unterlassen sollen noch wöllen, Euer Lieb, wie auch etliche andere Chur und Fursten in solchem des Grunds und der Warhait zuberichten, und dagegen alles ungleichen Verdachts und unnotwendiger Besorgnus halben (da villeicht solch falsh gifftig und boβhafftig Gedicht und Furbilden beÿ Euer Lieb nicht

gar in den Winde geshlagen oder fur nichts gehalten werden wolte, wie wir doch nicht glauben khönnen) zuvergwissen und in Rhue zustellen.

Und derhalben Brieffszaigern [fol. 2r°] Bevelh geben, daß er sich mit dem Furderlichsten aus unsern Niderlanden zu Euer Lieb verfuegen, dieselbige, von unserntwegen und in unserm Namen, freundtlich besuechen und sÿ mit Grund und der Warhait in solchem Fall, Gelegenhait der Sachen und hinwider den Ungrund solcher falshen, unerbarn, unvershambten und ehrenrhuerigen Beshreÿung und Bezüchtigung, und ferrer auch aus was grossen und stattlichen Ursachen und ehafften Verhinderungen wir unsere vorhabende Raÿse und Shiffart in unsere Niderlande fur dieses gegenwertig und zu Ende lauffende Jar einzustellen und biz uff khunfftigen Frueling (geliebts Got) uffzushieben nottrungenlich verursachet worden, sambt etlichen andern mehr Sachen, so sich seither daselbt in unsern Niderlanden zugetragen durch satten Bericht nach der Lengs und aigentlich zuverstendigen.

Und neben solchen Euer Lieb noch weiter unser uffrecht khuniglich Gemuet und billich Vorhaben (so dan im Grund allain dahin gerichtet ist, daß wir entlich und bestendiglich bedacht und entshlossen sind, in allem unsem Thuen und Lassen, so wol unsere Niderlande belangende, als sonst, der Guete, Gnad und Willigkhait, sovil imer menshlich und muglich, und solches unverlezet, und one Nachtail, Beshwernus und gefahrlichen Eingang, gemeines Nuzen, Rhue und Wolfart geshehen mag, stat zugeben, und uns derselben mit aller geburenden Beshaidenhait zugebrauchen), auch unser sondere, treue, guete Naigung und Eiffer, damit wir uns nach höchster unser Möglichait, und durch alle menshliche Mittel und Wege mit sonderm Ernst bevleissen und bearbaiten, gemaine Rhue, Friden und Ainigkhait zubefurdern und zubesteten, sambt unser freundtlichen gueten Naigung, so wir zu Euer Lieb und gemainen Stenden des Reichs tragen, mit Vleiß zuvermelden, [fol. 2v°] wie dan Euer Lieb solches alles von ime ferrer und aigentlicher mundtlich vernemen wurdet.

Und langet demenach unser ganz freundtlich Begern an Euer Lieb, sÿ wölle angeregtem (blanc à remplir par le nom de l'ambassadeur) in solchem seinem Anbringen, gleich uns selbst, volkhomenen Glauben zustellen, und sich daruff, unsern sondern freundtlichen und unzweiffenlichen Vertrauen, und Euer Lieb hochbegabten, gleichmessigen Verstandt nach, wie sich geburet, erzaigen und verhalten, und nicht allain solchen falshen, erdichten und uffrhuerishen boßhaffftigen Geshraÿ und Furgeben khain Gehör geben, noch Beÿfall thuen, sonder in gleicher freundtlichen Naigung und Vertrauen gegen uns, deren Sÿe sich bizher jederzeit in unsern Sachen und Anligen guetwilliglich und mit sonderm Ernst und Eiffer bevliβen, hinfuran auch bestendiglich verharren.

Und daneben, von gemaines Nuzen, Wolfart und Rhue wegen, unser rechtmessig, erbar und notwendig Vorhaben und unvermeidenliche Weise und Wege, so wir zu Stillung, Befridigung und Richtigmachung der, in unsern Niderlanden entstandnen, muetwilligen Empörungen und Unraths, notrungenlich an die Hand nemen und gehen muessen, auch mit allem Vleiβ und freundtlichen Beÿfall, Hilff und Beÿstand, (als dan an ime selbst billich, und gemaine, aller hohen Obrigkhaiten, Noturfft zum Eussersten erfordert) iresthails, sovil imer muglich, auch befurdern und favorisieren, und in soldhem Fall nicht allain allen unser biz jezo gepflegnen, sonder auch gegenwertigen und hernachvolgenden Handlungen, Thuen und Wesen, mehr Glauben zustellen, als dergleichen unwarhafften und falshen Calumnien, so von unsern Widerwertigen und Abgunstigen und andern unrhuewigen, fridhäβigen und verkherten parteÿshen Leuten, allain umb neue Unrhue [fol. 3r°] Empörung und Unrath, von ires aigen Vorthail und Nuzen wegen, anzustifften und zuerwecken, in die Leute arglistiger, geshwinder und unerbarer Weise eingebildet werden.

An welchem erzaigen uns Euer Lieb, zusambt der Billigkhait, und daβ es zu Erhaltung Rhue und Fridens, auch Handthabung der geburenden Authoritet aller Obrigkhaiten, notwendiglich geshieht, ain sonder freundtlich und angenemb Gefallen, umb Euer Lieb zu jeder Gelegenhait mit sonderm freundtlichen gueten Willen wider zuerkhennen und zubeshulden.

Geben in unser Stat Madrid am 28. Tag des Monats Novembris anno im 67.

## 22/B

AGR, SEA, n° 178, fol. 6-14, instruction.

[fol. 6r°]

Philip von Gottes Gnaden, Khunig zu Hispanien, baider Sicilien, Erzherzog zu Osterreich, Herzog zu Burgundi, Brabant, Mailandt, Grave zu Habspurg, Flandern und Tyrol.

Instruction, was N. von N. in unserm Namen und von unserntwegen bey den ehrwirdigen in Gott Vattern auch hochgebornen Fursten, Herren Danieln zu Mainz, Johan zu Trier, Friderichen zu Coln, Erzbishoven, Augusten Herzogen zu Sachsen und Joachimen Marggraven zu Brandenburg, des Hayligen Rhömishen Reichs Erzcanzlern durch Germanien, Italien, Gallien und das Khunigreich Arelat, auch Erzmarshalcken, Erzchamerern und Churfursten, deβgleichen Herren Johan Georgen Marggraven zu Brandenburg

und Herren Albrechten zu Bayern, Wilhelm zu Julich und Cleve und Hainrichen zu Braunshweig und Lunenburg werben und furbringen solle.

Erstlich solle sich gemelter N. von N. mit dem Furderlichsten zu hochgemelten Chur und Fursten, zu ainem nach dem andern, wie es solches des Weges und aines jeden Hofflagers halben am Fueglichsten und mit mehrer Gelegenhait, auch zum Kurzsten und Shleunigsten haben und thuen khan, verfuegen, und aines Jeden Liebe unser Credenzshrifft, so ime hieneben zugestellet werden, uberantworten, und nach Vermeldung unsern freundtlichen Gruessen, auch genaigten gueten Willens, inen ferrer furbringen und anzaigen, welchermassen etc.

[fol. 11v°] Es solle gleichwol gedachter unser Gesanther bey unserm lieben Ohaimen Vettern und Schwagern, [fol. 12r°] Herzog Albrechten von Bayern und Herzog Hainrichen von Braunshweig, diesen hiefur geshribnen Bericht und Entshuldigung, seiner Beshaidenhait und Verstand nach, (dieweil baide Ire Liebden in solcher ungleichen Bezicht auch mit begriffen, und derwegen sonder Zweiffel derselben, irer Unshuld und Gewissen nach, khainen Glauben, noch Beÿfal thuen werden) was anderergestalt, und sonderlich unserm Schreiben und an Ire Liebden verfertigten Credenzbrieven gemeβ furbringen, wie er sich dan in solchem aller Behor wol wurdet zuverhalten wissen.

Ferrer solle gemelter unser Gesanther N. von N., woferr Ire Liebden ine auch unserer furgenumenen Verenderung halben, mit dem Gubernament und der Regierung in angeregten unsern Niderlanden besprochen und fragen wurden, und nicht ehr Inen oder denen aus Inen so solches gedencken und anziehen werden, nach gestalt und gelegenhait desselben, und wie sich die Reden begeben, daruff antworten, und Ire Liebden, als fur sich selbst und nicht aus unserm Bevelh berichten. Nachdem die hochgeborne Furstin, unser freundtliche liebe Schwester, Fraw Margaretha Herzogin zu Parma und Plaznz, unser Stathalterin und Gubernantin general in vil gedachten unsern Niderlanden, ain guete Zeit her, mit sonderm Ernst und Vleiβ etlich vil und erwiderte Mal zum Hefftigsten bey uns angehalten, daβ wir deren freundtlich erlauben wolten, damit sÿ solch Gubernament lassen und sich in ir Furstenthumb verfuegen mochte, und solches so von wegen Irer [fol. 12v°] Liebde Leibsungelegenhait, als auch umb und zu iren aigen Sachen zusehen, deren ir dan etliche wichtige, und daran ir sehr vil und hoch gelegen, dieweil sÿ sovil Jar von Hauβ gewest, uff den Hals gewachsen, wiewol wir nun Ire Liebde jedesmals freundtlich ersuechet und gebetten, daβ Sy, in Bedenckung und Erwegung der gegenwertigen, so geshwinden und gefahrlichen Leuffe, und unserer so nahenden, vorstehenden Hinauβkhunfft, auch insonderhait, von wegen irer grossen Erfahrnus der niderlendishen Sachen, in welchen sy bizhere mit solchem grossen Vleiβ, Muehe und Arbait, dermassen

vernunftiglich, statlich und wol alle Ding regieret, geordnet und versehen, solches noch ain Zeit lang einstellen und irem habenden Gubernament noch lenger beywonen wolte. So hette doch Ire Liebde nichts destoweniger, und ungeachtet alles unsers freundtlichen Ersuechens und Erinnern, von iren Begeren nicht abstehen wollen, sonder von neuem widerumb umb Erlaubnus mit sonderm Ernst angehalten, auch ainen aignen Diener allain deβhalben zu uns an unsern khuniglichen Hoff herein in Hispanien abgefertiget, inmassen wir Irer Liebde solche ire hefftige und embsige Bitt mit Fueg nicht lenger mehr waigern, sonder sy deren, gleichwol nicht gern und wider unsern Willen, entlich gewehren muessen, und derwegen, damit mitlerweil biz wir, mit Verleyhung des Almechtigen, selbst hinauβ gelangen, und in solchem und allem andern behorende Fursehung, Ordnung und Maβ thuen und geben mogen, angeregte unsere Niderlande nicht one ain Haubt und Obristen Stathalter seyen und an ordenlicher Regierung emplöβet werden, [fol. 13r°] obgemelten unsern Ohaim, Rath, obristen Hoffmaister und Veldmarshalckh, den Herzogen von Alba, in Betrachtung der sondern Vernunfft, hohen Fursichtigkhait, grossen Treue und trefflichen Erfahrnus, sambt andern mercklichen Tugenden und berhuembten Geshicklichait und Teugkligkhait, so wir in vil Wege bey ime erkhant, und dieweil er one das dieser Zeit, als unser obrister Veldthaubtman an der Stete ist, zu obristen Stathalter in angeregten unsern Niderlanden provisionsweyse verordnet, biz wir, wie gemeldet, selbst hinauβ gelangen und ferrer Ordnung in solchem und anderm, nach Gelegenhait und Gestalt der Sachen daselbst, furnemen mogen.

Beshlieβlich solle unser Gesanther N. von N. uber gemelte Credenzshrifft, obangezogne und auβgefuerte falshe Bezichtigung belangende, da er zu gedachtem unserm freundtlichen lieben Vettern und Schwagern, Herzog Albrechten von Bayern khumet, Sein Lieb, deβgleichen deren geliebte Fraw Mueter, Gemahel und eltern Sone, Herzog Wilhelmen, unsere freundtliche liebe Muehme, Schwester und Vettern, von unserntwegen besuechen und Iren Liebden, neben Uberantwortung unserer vier andern und besondern Credenzshrifften, die wir ime beneben den andern auch zustellen lassen, untershidlich und jeder fur sich selbst, von unserntwegen besonder vermelden. Nachdem wir vernumen, welchermassen, vermittelt götlicher Gnaden und mit Rath und gnedigem Zuthuen der Kay. Mt., unsers geliebten Herren Vettern, Schwagern und Bruedern, der hochgeborne Furst, unser freundtlicher lieber Vetter, gemelter Herzog Wilhelm, Irer Liebden Sone und Enckel, und dan ime Herzog Wilhelm selbst, [fol. 13v°] daβ Sein Lieb zu der hochgebornen Furstin, unser freundtlichen lieben Mhuemen, Freulin Renata, gebornen Herzogin zu Lothringen, ehlichen verheyratet. So hetten wir, der nahen Bluetverwanthnus, auch sondern freundtlichen und grossen Naigung nach, damit wir Iren Liebden insonderhait und vor andern zugethan, nicht

umbgehen khonden, noch sollen, Ire Liebden durch Ine freundtlich besuechen und zu solcher herlichen und statlichen Heyrat, von unserntwegen, von Got dem Almechtigen, vil Glucks, Hayls, langwirige Ergezlichait, freudenreiche, fridsame und fruchtbare Beywonung, und sonst alle zeitliche und ewige Wolfart zu wunshen, auch anzuzaigen, daβ uns solche Heyraths Abrede zuvernemen nicht wenig erfreulich gewest, und furnemblich zu sonderm grossen und vast angenemen Gefallen geraichet, daβ durch solche ehliche Zusamenfuegung Euer Lieb uns auch daher noch mit was nehener Sÿp und Freundtshafft zugethan und verwanth werden. Da wir auch dessen bey Zeit verstendiget worden und was zu Befurderung der Sachen hetten rathen und helffen mogen, wolten wir solches nach bestem unserm Vermogen mit allem treuen Ernst und Vleiβ guetwillig und gern gethan haben, und hoffeten zu Got solche Heyrat solte der Christenhait zu allem fridlichen Wesen, und sonderlich zu Erhaltung unser wahren catholishen Religion in vil Wege furtreglich und nuz sein. Da wir dan hinfuran Iren Liebden, sambt und sonderlich, zu jeder Zeit und Gelegenhait, auch behegliche guete Freundtshafft und genaigten Willen erzaigen khonden, seyen wir solcher, nach bestem unserm Vermogen, willig und urbuttig.

[fol. 14r°] Solches alles solle angeregter unser Gesanther N. von N. obgemeltermassen treulich und vleissig verrichten, und was er allenthalben also ausrichten und ime hin und wider daruff geantwortet, und in ainem und dem andern begegnen, oder was er sonst im Hayligen Reiche, obgemelter und anderer Handlungen halben, uns und angeregte unsere Niderlande belangende, grundtlich erfahren wurdet, uns von Allem vleissigen und aigentlichen Bericht und Relation thuen, wie er dan seiner Geshicklichait nach wol zuthuen waist, und unser gnedig Vertrauen zu ime stehet. Daran erzaiget er uns ain angenemb Gefallen, in Gnaden gegen ime zu erkhennen und sonst unsern Willen und Mainung.

Geben in unser Stat Madrid am 28. Tag des Monats Novembris anno im 67, unserer Reiche im vierzehenden und zwolfften.

## 22/C

*Philippe II aux margraves de Brandebourg-Küstrin et de Bade, au landgrave de Hesse, au duc de Wurtemberg, aux évêques de Münster et de Wurzbourg, au cardinal d'Augsbourg*

28 novembre 1567

AGR, SEA, n° 170, fol. 12-17, copie.

[fol. 12r°]

Copeÿ der khuniglichen Shreiben und Entshuldigung das falsh Geshray belangende, an etliche andere Fursten, welche Ire Mt. nicht durch Gesanthen besuechen lasset.

Copeÿ an Marggrave Johan von Brandenburg.

Wir Philip von Gottes Gnaden, Khunig zu Hispanien, embieten dem hochgebornen Fursten, unserm besondern, freundtlichen, lieben Ohaimen, Herren Johan Marggraven zu Brandenburg, unser Freundtshafft &. Hochgeborner besonder freundtlicher lieber Ohaim, uns hat von vilen untershidlichen Orten, mit höchstem unserm Verdruβ und Beshwernus unsers Gemuets, glaublich angelangt, welchermassen so im haÿligen Reiche Teutsher Nation, als auch in andern Nationen, Khunigreichen und Landen, allenthalben fur bestendiglich und gewiβ (wiewol mit Ungrundt) aus und furgeben werden solle, als solten wir uns mit der Pabstlichen Hay., der Kay. Mt., dem Khunig von Franckreich, den Venedigern und den Herzogen von Baÿern, Saphoÿ und Lotringen, und andern mehr christlichen und catholishen Potentaten und Fursten, und noch darzu (umb uns und angeregten Potentaten beÿ meniglich umb sovil desto mehr Unwillens, Verhassung und Verbitterung uff den Hals zuladen) mit gemainer Christenhait Erbvheinde dem Turcken selbst (welches doch gar ain ungereÿmbt Ding ist, und in Bedrachtung aller Umbstende, Gestalt und Gelegenhait der Sachen und jezigen Leufft und Handlungen weder Grund, Shein, noch ainzige glaubwirdige Ursach noch Gestalt hat) verbunden und dahin abgehandelt und geshlossen haben, uns mit gesambter Macht, etlicher gefharlichen und solcher Beshwernuβen und gewaltsamer Handlungen zu unterfahen, so nicht allain gemainer Rhue, Friden und Wolfart, so im Hay. Reich Teutsher Nation, als auch sonst zum Höchsten nachthailig, sondern auch unsern selbst, bizher von meniglich erkhantem fridliebenden Gemuet und khuniglichen, uffrichtigen und erbarn gueten Eifer und vorhaben genzlich entgegen und zuwider sein wurden, auch dieselben also zu Werck zustellen, des entlichen Vorhabens sein.

[fol. 12v°] Ob wir nun wol solches als ain offenbare und augensheinliche Unwarhait, so allain durch widerwertige, aigennutzige parteÿshe und fridhessige Leute falshlich erdichtet und zu irem aigen Vorthail, aus neidishem und verbittertem Gemuet, mit Ungrund also ausgespraitet wurdet, unserm rhainen, rechten und rhuewigen Gewissen, auch uffrechtem erbarn gueten Eiffer nach, nicht achten, sonder solches uff seinen Unwerth berhuen, hingehen und als ainen unachtsamen loβen Rauch fur sich selbst in dem Wind zergehen und sich verlieren lassen solten, dieweil gewiβlich die Zeit zuletst den Grund und die Warhait reiff machen, und sich

solche entlich selbst endecken und offenbaren wurde, als dan hievor in gleichen Fallen zum offternmal auch geshehen, und wir uns derhalben billich und unzweiffenlich versehen sollen und wollen, Euer Lieb und andere ehr und fridliebende Chur und Fursten des Haÿligen Reichs werden, irem gleichmessigen Verstand und erbarn Gemuet nach, solchen ungereÿmbten leichtfertigen und unerbarn Gedicht khaines Weges Glauben zustellen.

Jedoch nach deme sich laider bey diesen unsern verwirten und miβtrawigen Zeiten und Leuffen etwa begibt, daβ dergleichen geferbten und sheinbaren, gleichwol gifftigen und falshen Ausgiessen durch diejhenige, so der Sachen khainen satten Grund haben, liderlich Gehör, Glauben und Beÿfal gegeben wurdet, und also allerhand Unrath und gefahrliche Weÿterung darauβ zuervolgen, auch nicht allain die unrhuewigen, widerwertigen und aus Anraizung und Bedrangnus ires boesen Gewissens argkwonishe und forchtsame Leute (denen one daβ leicht zu pfeiffen daβ sÿ danzen) uffzuwiglen und in den Harnash zubringen, sonder auch die guetherzigen und fridliebenden zweiffelhafftig zumachen, zubewegen und in Sorgen zusezen pfleget, so haben wir aus vilen Bedencken fur ain Noturfft angesehen und billich nicht unterlassen sollen, Euer Lieb, wie auch etliche andere Chur und Fursten, in solchem des Grunds und der Warhait und dagegen alles ungleichen Verdachts und unnotwendigen Besorgnus halben, (da vil- [fol. 13r°] –leicht solch falsh gifftig und boβhafftig Gedicht und Furbilden beÿ Euer Lieb oder etlichen nicht gar leer abgehen und in den Wind geshlagen oder fur nichts gehalten werden wolte, wie wir doch nicht glauben khönden) zu versichern und in Rhue zustellen, und daneben auch Euer Lieb, aus was grossen und statlichen Ursachen und ehafften Verhinderungen wir unsere vorhabende Raÿse und Shiffart in unsere Niderlande fur dieses gegenwertig und zu Ende lauffende Jar einzustellen und biz uff khunfftigen Frueling (geliebts Got) uffzushieben, nottrungenlich verursachet worden, sambt etlichen andern mehr Sachen, so sich seither daselbst in unsern Niderlanden zugetragen, zuberichten und wöllen derwegen Euer Lieb freundtlicher Mainung nicht verhalten, sovil angeregt falsh unvershambt und ehrenrhuerig Geshräy der bestimbten und vermainten Bundtnus halben belanget, daβ solches pur lautere Lugen und unwarhafftige ungegrundte und ungereÿmbte Gedicht sind, daβ uns auch dergleichen Sachen, Practicken und ungeburlich Vorhaben (als wir mit Got, so die Warhait selbst ist, bezeugen khönden) nie in die Gedancken khumen, zu geshweigen daβ solche durch uns getriben, gehandelt und practicieret, vil weniger aber abgeredt und beshlossen worden weren, sonder dasselb allain durch unsere Widersacher und Abgunstige und andere unrhuewige, fridheβige, verkherte Leut, aus lauterm Neÿd, Haβ und Parteyligkhait, falshlich und boβhafftiglich erfunden und erdichtet wurdet, umb diejhenigen, so alberait one das, gleichwol one billiche Ursachen und

mainstenthails aignen Muetwillens, oder sonst ungegrundten Einbildens und unnotwendigen Besorgnus, meutish, uffrhuerish und bewegt, auch derhalben zum Höchsten argwonish zuerwecken, uffzuwiglen und inen zu neuer Unrhue und Empörung Ursach und Anraizung zugeben, auch sÿ in irem ungegrundten, gefasten Verdacht zustercken und also dardurch, irem boesen Verlangen [fol. 13v°] und höchstem Begirden nach, ain weitleufftig, shedlich Feuer anzuzunden und dem auch zu solchem, der andern (so von wegen ires treuen und sorgfeltigen Eiffers, den sÿ zu gemainer Rhue und Wolfart guetherziglich tragen, inen leichtlich alles das, so sheinet, daß es demselben zuwider sein und zu Nachthail gelangen möge, einbilden lassen und deme Glauben geben) Gemueter, Willen, Naigung und Beÿfal zugewinnen und an sich zuziehen, und also, von ires aignen Nuzens und Vorthails wegen, als parteÿshe, widerwertige Leute, durch dergleichen falshen und betruglichen, gleichwol beÿ der gemain und den unwissenden auch bewegten Gemuetern geferbten und glaublichen Furbilden und Anzaigungen, alles in Unordnung, Unrhue und gefahrliche Weÿterung zustellen, wie Euer Lieb und meniglich solches mit der Zeit also im Grund befinden und durch aines und des andern Thails Werck und nachvolgende Handlungen, auch entlich den Ausgang und Ende, so gewißlich und ob Gott will, weit anders und demjehenigen, welches jezo den Leuten furgemalet und eingebildet wurdet, ganz und gar zuwider sein solle, die Unwarhait und den betruglichen Falsh solchen ungereÿmbt Geshraÿes erkhennen werden, welches dan insonderhait auch jezo allain aus deme augensheinlich und greifflich abzunemen und zuermessen, daß man aubgeben darffe, wir uns deshalben auch mit dem Turcken, gemainem Erbvheinde unsers christlichen Namens und Glaubens in Bundtnus eingelassen haben, nach deme, in Ansehung daß sovil stattliche und offenbare Ursachen und Bedencken vorhanden, welche daß Widerspil zu glauben billich bewegen sollen, uff der Welt nichts Ungereÿmbters noch Ungeshickters, auch beÿ den Unverstendigen unnd Unerfahrnen selbst, zugeshweigen denen so der Sachen Gestalt und Gelegenhait billich wissen oder bedencken sollen, furgebracht werden mögen.

[fol. 14r°] Dieweil nun vor dieser Zeit gleicherweise zum offternmal wunder und ershrockliche Ding und vorhabende Practicken von uns, zu höchster unser Verunglimpfung fur und außgeben worden, und aber allemal die Zeit das Widerspil an den Tag gebracht und man sonst auch durch alle unsere hievor gepflegne Handlungen, Thuen und Wesen jederzeit unser uffrecht, khuniglich Gemuet und angeborne, sondere, hohe, fridliebende Naigung erkhennen mögen, und dan billich alberait durch vil Exempel meniglich khundt und offenbar sein solle, daß solcher, unserer angebornen, fridliebenden Naigung, Natur und Wesen nichts Höhers zuwider und entgegen sein mag, als Unrhue, Kriege und Zwitracht.

So sezen wir in khainen Zweiffel, Euer Lieb und andere ehr und fridliebende Churfursten, Fursten und Stende des Hayligen Reichs sollen und werden, aller Billigkhait und irem sonderm gleichmessigen Verstand nach, demjhenigen, so gleichsfals jezo uns und andern fridliebenden christlichen Potentaten, furnemblich aber auch der Kay. Mt. als dem obristen Haupt des Haÿligen Reiches selbst (ungeachtet daβ deren frid und ehrliebend Gemuett und christlicher gueter Eiffer billich bekhant sein solte) zu Nachtail und Verunglimpffung, one Grunde, falshlich furgeben wurdet, gleicherweise nicht ehr Glauben zugeben, noch Beÿfal zuthuen wissen, biz solches die nachvolgende Werckh erzaigen und wahr machen, dagegen aber vil mehr das freundtlich und unzweiffenlich Vertrauen zu uns haben, daβ wir nicht allererst jezo unser angeborne Weis und Natur verkheren, sonder khunfftiglich in all unserm Thuen und Lassen eben den stracken Weg gehen werden, wie wir biz jezo (sonder Rhuemb zumelden) in all unsern Handlungen gethan, furnemblich aber dieweil Euer Lieb und andere hinfuran, so wol als bizher, ferrer jederzeit im Werck spuren und erkhennen sollen, mit was grossem und stetem Eiffer, Begirde und Sorgfeltigkhait wir uns zuvorderst [fol. 14v°] die Ehre des Almechtigen und alsdan gemaine Rhue, Friden und Wolfart in gemain der ganzen Christenhait angelegen sein lassen, und solche unserthails durch alle menshliche und mogliche Mittel und Wege, ungeachtet aller Muehe, Costens und Gefhar nach höchstem und euβerstem unserm Vermogen zubefurdern, auch mit meniglich in Rhue, Friden und Freundtshafft zuleben begirig sind und uns bevleissen thuen, welches zwar demjhenigen dessen uns die, so zum Widerspil genaigt und dasselbige mit Henden und Fuessen suechen und treiben, frevenlicherweise bezichtigen dörffen (wie offenbar) ganz und gar zuwider.

Sovil aber belanget was bizher in unsern Niderlanden aus unser Ordnung und Bevelh, so mit Dahinverordnung unsers Kriegsvolckes, als auch gefengklicher Einziehung etlicher ansehenlicher und anderen Personen, furgenumen und gehandlet worden und sich verloffen hat, wurdet Euer Lieb aus unserm, vorlengst an Sÿ, angeregter niderlendisher Empörung halben gethanen Shreiben und Erclerung, aus was ehafften und billichen Ursachen wir angeregt unser Kriegsvolck dahin zuverordnen unvermeidenlich bewegt worden, freundtlich und genuegsam vernumen haben, und fur sich selbst, in Bedrachung aller Sachen, Umbstende und Gelegenhait zuermessen wissen, daβ solches nicht umbgangen, noch auch sonst anders gehandelt werden mögen, uberdaβ solche Verhafftung nicht allain aus ganz billichen, ehafften, rechtmesigen und hochbfuegten, sonder auch hochnotwendigen und unvermeidenlichen Ursachen furgenumen werden muessen, wie dan Euer Lieb und andere solches mit der Zeit ferrer und aigntlicher vernemen sollen, wiewol wir nichts destoweniger entlich gemainet sindt, in solchem Fall nicht

allain alle Sachen, vermöge des ordenlichen Rechten und aller Erbar und Billigkhait nach aines jeden Stand und Wesen, abhandlen und austragen, [fol. 15r°] sonder uns auch, sovil imer muglich und Gestalt und Gelegenhait der Sachen erdulden mag, mit allen Gnaden und miltsinnigen Guete finden zulassen, als wir uns dan hievor je und alwegen erbotten haben und solches die Werck zuerkhennen geben sollen.

Sonst ob wir wol gehoffet und darzu entlich entshlossen gewest, im nechtvergangnem Somer in angeregte unsere Niderlande zushiffen und den Sachen daselbst selbst personlich beÿzuwonen, damit sy umb sovil desto ehr und mit besserm Fueg zu behörender und bestendiger Richtigkhait gebracht werden möchten, und deβhalben auch alberait, mit mercklichem grossem Costen Muehe, Arbait und Vleiβ, unser statliche Armada auszurusten und sonst alle notwendige Vorberaitung darzu zuthuen bevolhen gehaβt, auch solches, sovil muglich gewest, zu Werck gestellet worden. So hat doch, aus allerhand unversehenen, fur und eingefallenen, verzuglichen Verhinderungen in solchem die Noturfft, wie sich geburet und ain solche Raÿse erfordert, nicht so furderlich als wir gehoffet und unser Rechnung gemachet, in völlige Beraitshafft gebracht werden mögen, sonder sich die Sachen so lang verzogen, biz die recht und beste Zeit und Gelegenhait zu shiffen furuberkhomen, inmassen khain See und Schiffverstendiger und erfarner mehr rathen wöllen, uns zu so gar ungelegner und widerwertiger Zeit uff die See zubegeben, wie dan auch an ime selbst clar und augensheinlich, daβ es one ganz gefharliche und nachthailige Wagnus nicht geshehen mögen. Wiewol wir, ungeachtet und ungesheucht aller vorstehender Gefahr und Bedencken, nichts destoweniger fur unser Person gemainet gewest, solche unsere vorhabende Shiffart im Namen Gottes wurcklich forzusetzen, dieweil sich aber die Sachen in angeregten unsern Niderlanden, durch sondere gnedige Verleyhung und Shickung des Almechtigen (deme billich darumb Lob, Ehr [fol. 15v°] und Danck zusagen), auch statlichem Zuthuen etlicher unserer trewen Unterthanen, allenthalben zu zimblicher und solcher Besserung geshickt, daβ zuhoffen, solche sollen und werden sich also, vermittelt seiner gotlichen Gnaden und unserer treuen Unterthanen Bestendigkhait und Sorgfeltigkhait, lenger also erhalten und denselben ain so geringer Verzug khainen Nachthail bringen, so haben wir entlich im Rath gefunden, daβ besser und furtreglicher seÿe, solche unsere vorhabende Shiffart fur dieses Jar einzustellen und biz uff nechst khunfftigen Frueling berhuen zulassen, als daβ wir uns in ain augensheinliche und gewisse Gefhar, die (wie meniglich wais) ain solch unzeitlich Absegeln uff sich hat, und darauβ allerhand grösserer und unwiderbringlicher Unrath ervolgen mögen zubegen. Derhalben und nach dem wir angeregte unsere Raÿse aus obvermelten ehafften Ursachen und Verhinderungen dieses Jar nicht zu Werck richten khönden, sonder

notwendiglich und wider unsern Willen und Hoffnung zuruckstellen muesen, und doch unsere furderliche Ankhunfft in angeregte unsere Niderlande so hoch von Nöten sein will, daß wir aus vilen Bedencken genzlich darfur halten, sonder unser personliche Gegenwertigkhait, aller Costen, Muehe und Arbait, so biz jezo zu Stillung und Richtigmachung der daselbst entstandnen Empörungen uff und angewendet worden, vergebens sein werde, so sind wir nochmals entlich bedacht und entshlossen, solche, vermittelt götlicher Gnaden, uff nechst khunfftigen Frueling gewißlich und sonder ferrern Verzug zu Werck zustellen, der trostlichen Hoffnung der Almechtig solle uns darzu Gnad und Gluckh verleihen und solche zu gewunshter Vollendung gelangen lassen, und sonst ferrer nichts mehr ein und furfallen, so solche verhindern oder uffhalten und verlengern möge, als wir dan auch alberait Ordnung geben, mitlerweil alle Noturfft darzu in behorende Raitshafft und notwendige Rustung zubringen.

[fol. 16r°] Welches alles wir Euer Lieb zu grundtlichem Bericht, aller Gelegenhait freundtlicher gueter Mainung, nicht wöllen verhalten, und da sich villeicht seither in angeregten unsern Niderlanden was weiter zugetragen, so uns biz jezo noch nicht zuwissen khumen, und doch von Nöten oder sonst rathsam sein wurde Euer Lieb deßen auch zuberichten, so haben wir unserm Stathalter general daselbst Bevelh geben, Euer Lieb dessen gleichsfals, auch an unser Stat, mit dem Furderlichsten zuberichten, uff deme wir uns hiemit freundtlich referieren und an Euer Lieb begeren thuen, sÿ wölle ime in solchem gleich uns Glauben geben, dan wir Euer Lieb mitlerweil dieses, wie obstehet, als das Nötigest selbst freundtlich verstendigen wöllen.

Und gesinnen hieruff freundtliches Vleißes an Euer Lieb, sÿ wölle sich in solchem allem, unserm freundtlichen und unzweiffenlichen Vertrauen und irem gleichmessigen Verstand nach, wie sich geburet, erzaigen und verhalten, und nicht allain solchen falsh, erdichten und uffrhuerishen, boßhafftigen Geshraÿ und Furgeben khain Gehor und Glauben geben, noch Beyfal thuen, sonder in gleicher freundtlichen Naigung und Vertrauen gegen uns (deren sÿ sich bizher jederzeit in unsern Sachen und Anligen guetwilliglich und mit sonderm Ernst und Eÿffer bevlissen, hinfuran auch bestendiglich verharren, und daneben, von gemaines Nuzen, Rhue und Wolfart wegen, unser rechtmessig, hochbefuegt und notwendig unvermeidenlich Vorhaben, Weise und Wege, so wir zu Stillung, Befridigung und Richtigmachung der in unsern Niderlanden entstandnen unverursachten muetwilligen Empörungen und Unraths, nottrungenlich an die Hand nemen und gehen mueßen, auch mit allem Vleiß und freundtlichem Beÿfal, Rath, Hilff und Beÿstand, als an ime selbst billich und gemaine aller [fol. 16v° hohen Obrigkhaiten Notrufft zum Eussersten erfordert) iresthails sovil imer muglich auch befurdern und favorisieren, und in solchem Fall, nicht allain

allen unsern biz jezo gepflegnen, sonder auch gegenwertigen und hernachvolgenden Handlungen, Thuen und Wesen mehr Glauben zustellen als dergleichen unwarhafften und falshen Calumnien, so von unsern Widerwertigen und Abgunstigen, und andern unrhuewigen, fridhessigen und verkherten, parteÿshen Leuten, wie gemeldet allain umb neue Unrhue, Empörung und Unrath von ires aigen Vorthails und Nuzen wegen anzustifften und zuerwecken, in die Leut arglistiger, geshwinder und unerbarerweise eingebildet und gepleuet werden, und dan gleichsfals andere ire benachbarte Stende des Reichs, und da es sÿ sonst von Nöten sein ansehen wurdet, des Grunds obgemelter Handlung und dieser unser warhafften Erklerung und Berichts auch verstendigen.

An welchem allem erzaiget uns Euer Lieb, zusambt der Billigkhait und daß es zu Erhalltung Rhue und Fridens, auch Handhabung der geburenden Authoritet aller hohen Obrikhaiten notwendiglich geshiht, ain sonder freundtlich und angenemb Gefallen, umb Euer Lieb zu jeder Gelegenhait mit sonderm freundtlichen Willen wider zuerkhennen und zubeshulden.

Geben in unser Stat Madrid am 28. Tag des Monats Novembris anno im 67.

Idem mutatis mutandis
An Herzog Christoffen von Wirtemberg,
an Marggraff Georg Friderichen von Brandenburg,
[fol. 17r°] Marggraff Carl von Baden,
Margraff Philiberten von Baden
den Erzbishoff von Bremen,
den Cardinal von Augspurg,
die Bishoff von Wurzburg, Munster, Speyer,
Herzog Adolphen von Holstein,
Pfalzgraff Wolffgang zu Zwaÿbruckh,
Landtgraff Wilhelmen zu Heßen.

## 22/D

*Paul Pfinzing à Urbain Scharberger*

14 décembre 1567

AGR, SEA, n° 108, fol. 118-120.

[fol. 118r°]

Instruction fur den Herren Scharenberger, was er sich allenthalben mit dieser ubershickten Fertigung zuverhalten.

Verzaichnus und Bericht, was von teutschen Sachen bey dieser Post zu Handen des Herren Secretari Scharenberger ubershicket wurdet, und welchermassen nach Ordnung und Bevelh Irer Kun. Mt. allenthalben damit gebaret und sich verhalten werden solle.

Erstlich, nach dem die Kay. Mt. Irer Kun. Mt. zway Shreiben nachainander gethan, darinnen sÿ dieselbige der niderlendishen Sachen halben bruederlich erinnert und allerhandt treuer Warnung thuet, sonderlich aber in dem lezern, deren von wegen des falshen entstandnen Geshrayes in Teutshland ainer vermainten gemachten Bundtnus halben wider die Protestierende, rathet, daβ sich Ire Kun. Mt. auch iresthails deβhalben bey etlichen den furnembsten Chur und Fursten des Hayligen Reichs entshuldigen solle, und dan solches darvor auch Irer Mt. von meinem gnedigen Herren, dem Herzogen von Alba, gleichsfals also gerathen worden, so hat Ire Mt. an die funff Churfursten von Mainz, Trier, Coln, Sachsen und Brandenburg (dan sy dem Pflazgraven zu shreiben aus vilen ehafften Ursachen ain sonder Bedencken hat), deβgleichen an Erzbishoff von Bremen, den Cardinal von Augspurg und die Bishove von Munster, Wurzburg und Speyer, und dan die Herzogen von Bayern, Julch, Hainrichen von Braunshweig, Wirtemberg, Holstain und Zwaybruck, auch die Marggraven Johan Georgen, Hansen und Georg Friderichen von Brandenburg, und Carln und Philiberten von Baden, und letstlich an den eltern Landgraven zu Hessen, deβhalben shreiben lassen, wie er Herr Scharenberger aus beyverwarten untershidlichen Copien zusehen. Nemblich an die funff Churfursten und die Herzogen von Bayern, Julch und Hainrichen von Braunshweig, auch Marggraff Johan Georgen von Brandenburg, Credenzshrifften uff dene oder diejhenigen gestellet, so durch hochgemelten [fol. 118v°] Herzogen von Alba in den Niderlanden zu Iren Chur und F. G. abgefertiget und geshicket werden sollen, welche hiemit offen und mit des Gesanthen Namen in albo ubershicket werden, damit daussen durch gemelten Herren Scharenbergern die Namen darein geshriben und alβdan geshlossen werden mogen, und wurdet solches nach Gestalt und Qualitet des Gesanthen geshehen, nemblich da es ain geborner Herr, der edel unser Rath oder der und der in offitio (da er aines hat) und lieber getreuer N. von N., oder da es ain Gelerter, der ersam gelert unser Rath (da er est ist) und lieber getreuer, oder da es nur ain Shlechter vom Adel oder ain ander Person, unser lieber getreuer N. von N., gesezet werden muessen. Es were aber sehr guet, daβ solche one Verzug und mit dem Furderlichsten abgefertiget wurden, in welchem Fall gemelter Herr Scharenberger die Sach wol wurdet zutreiben und zubefurdern wissen.

Den andern, so gaistlichen als weltlichen Fursten aber, als Bremen, Augspurg, Wurzburg, Munster und Speyer, deβgleichen Wirtemberg, Holstain und Zwaybruckh oder Pfalzgraff Wolffgangen, auch den zwayen Marggraven Hansen und Georg Friderichen von Brandenburg und baiden Marggraven von Baden, sambt dem Landgraven (dieweil dieselben nicht durch Gesanthen beshicket und besuechet werden sollen), shreibet Ire Mt. nach Lengs allen Beshaid, und werden solche Shreiben hieneben zu Handen gemelten Herren Scharenbergern beshlossen ubershicket, dieselben ferrer mit dem Furderlichsten uff der Post, oder aber sonst durch aigne Potten, wie es am Fueglichsten geshehen khan, haben zu bestellen.

Sonderlich aber wurdet das ain Schreiben an den Erzbishoff von Bremen offen und unubershriben uber [fol. 119r°] shicket, dieweil wir alhie noch nicht wissen, wer dieser Zeit regierender Erzbishoff zu Bremen ist, damit solches aussen erfullet und geshlossen, und alsdan ubershicket werden, deβhalben dan gemelter Herr Scharenberger hernacher auch Beshaid herein zushreiben wissen wurdet, sich khunfftiglich darnach haben zu richten.

Und damit man auch daussen aigentlich wissen moge, was hochstgemelte Kay. Mt. Irer Kun. Mt. geshriben, so werden hiemit von Irer Kay. Mt. zway Schreiben, desgleichen von Irer Kun. Mt. jezigen Antwort daruff Abshrifften ubershicket.

Sonst shreibet Ire Mt. besonder Herzog Hainrichen von Braunshweig und antwort ime uff sein Schreiben, belangend etliche particular Sachen und begerte Furshrifften, so fur Marggraff Hansen von Brandenburg an die Kay. Mt. ainer Revision halben am Khayserlichen Chamergericht wider die Borcken, als fur sein Enckel Herzog Hainrich Juliuben Postulierten zu Halberstat an die pabstliche Hay. umb Confirmation, welches hieneben gleichsfals hinaus geshicket wurdet, und von dannen Iren F. G. mit dem Allerfurderlichsten und ohne die andere Credenzshrifft fortgesandt werden solle.

Ferrer shreibet und antwortet Ire Mt. auch weylundt Herzog Ernsten von Braunshweig nachgelassenen Wittib und Tochter, wie aus beygefuegter Copey zusehen, welches der Herr Scharenberger auch mit dem Ersten zurecht bestellen solle.

Was dan hochstgemelte Kay. Mt. Irer Kun. Mt. der Bevhestigung Verdun halben shreibt, und deren Ire Kun. Mt. wider daruff antwortet, das ist auch aus beyverwarter Abshrifft zusehen, welche Irer Mt. zwo Antwort uff angeregte Khayserliche Schreiben hieneben dem Herren von Schantonay, solche haben zu antworten, ubershicket werden.

[fol. 119v°] Nachdem auch von etlichen Orten herein geshriben worden, als solte Herr Conrad von Bemelberg mit Todt abgangen sein, und doch von ime Herren Scharenbergen biz jezo deβhalben khain Meldung

geshehen, so wolle er mit dem Ersten in solchem Fall der Sachen Gelegenhait verstendigen, sich darnach haben zurichten.
Geben zu Madrid den 14. Tag des Monats Decembris anno im 67.

[ajout] Es solle auch gemelter Herr Sharenberger daran sein, damit, wan Ire F. G. sich obgemelte Instruction halben enthlossen, die Kay. Mt. davon ain Abshrifft ubershicket werde, wie solches desselben von Ire Kun. Mt. zugeshriben und Iren F. G. gleichsfals auch bevholhen wurdet.

## Document 23

*Daniel Brendel, électeur de Mayence au duc d'Albe*

16 octobre 1567

AGR, SEA, n° 184, fol. 40-41, original.

[fol. 40r°]

Unser freundtlich Dienst unnd was wir Liebs unnd Guts vermuegen, zuvor hochgeborner Furst, besonder lieber Freundt. Ewer Liebden mögen wir freundtlichen nitt pergen, das wir vonn des wollgebornnen Philipsen vonn Montmoranci, Graven zu Horn, unnsers liebenn Besondern, verwandten unnd freundtshafttiglichen berichtet wordenn, welchergestalt Euer Lieb ermelten Graffen inn der Kon. W. zu Hispanien, unnsers besondern liebenn Herren unnd Freundts Namen, in Custodien unnd Gefengknus, darinner auch noch enthalten werdenn soll, angenommen haben, mit angeheffter undertheniger Bitt, das wir, im unnd ermelter seiner Freundtshafft zu Gnaden unnd Ehren, unbeshwerdt sein wolten, denselbenn an Euer Lieb freundtlichenn zuvershreiben, unnd Vorbitten, ihne seiner Hafft unnd Gefengknus gnediglichen zuerlassenn, oder aber uff gebürliche Caution, zu gnugsamer Defension unnd Veranttworttung, auff freÿ Fües zustellen.

[fol. 40v°] Wan wir dan dieser seiner Custodien weittern Bericht nitt habenn dan unβ von ermelts Graven Freundtshafft vorgetragenn worden, daneben woll zuberichten, was getrewe unverdrossene Dienst er nitt allein der Kon. W. obgemelt, sonder auch weilandt Keÿser Carlen, derselbenn geliebten Vatter hochlöblicher Gedechtnus, fleissig guttwillig geleist, unnd one Zweivel hinfuran Gehorsambe zu leÿstenn, die Zeitt seines Lebens, nitt weniger geneigt sein wurdt, auch beÿ unβ nitt zweiffeln, Euer Lieb mitt nichten

gemeint, gegenn geringern Standes Personen, ungehört deren vorgeende gnugsame Entshuldigung, ichtwas Beshwerliches vorgehenn zu lassen, als haben wir doch, vorermeltes Graffen Freundtshafft, flehlich, kleglich unnd embsig Bitt angesehen, unnd inen, inn werendem irem Anliegen, diese unnsere Vorbittshrifft ann Euer Lieb nicht verweÿgernn mögenn.

Gelangt derewegenn an Euer Lieb unnser [fol. 41r°] ganz freundtlich Bitten, dieselbenn geruhen gnediglichen, die Gnade der Strengkeit auf dismal vorzusezen, unnd vorgedachten Graven seiner Hafft gnediglichen zuerledigenn, oder uf gepürende Caution zu gnugsamer Verhör kommen zulassen, unnd sich also gegenn ime in Gnaden zuerzeigenn, damitt er, dieser unnser Vorshrift genossen, möge empfindenn, wie unser sonder Vertrawen zu Euer Lieb steet.

Das, umb Euer Lieb, deren wir angeneme Dinst jederzeit zuerweÿsen begirig, herwiderumb freundtlich unnd unndertheniglich zuverdienen, seindt wir, beneben vielangeregtem Graven, jederzeitt urbuttig unnd willig. Datum Ashaffenburgk denn 16. Octobris anno 1567.
Daniel von Gottes Gnaden Erzbishoff zu Meinz und Churfurst.

## Document 24

*Henri de Brunswick-Wolfenbüttel au duc d'Albe*

30 mars 1568

AGR, SEA, n° 169, fol. 116-117, original.

[fol. 116r°]

Unnser freundtlich Diennst unnd was wir Liebs und Guts vermögen zuvorn hochgebornner Furst, freundtlicher lieber Oheim unnd Ordensbruder. Was ann unns, vor dieser Zeitt, der hochgeborn Furst, Herr Friederich Pfalzgrave beÿ Rheÿn unnd Churfurst, mit eingelegtem Schreiben Niclausen von Landag, zu Behuef des Hern Prinzen von Egmont gelanngen lassen, das uberschicken Euer Lieb wir hiemit in Originali freundtlich zu.

Unnd als wir biβdaher gehofft, es wurde diesen Sachen durch Gotts Versehung, auch der königclichen Maÿestat Verordnung, von Euer Lieb (wie wir dann noch hoffen wollen) dermassen zu aller friedtlichen Gephürnus gerathen worden sein, das unnsere Intercession nit nötig, auch uns der Grundt und die Ursachen dieser Bestrickung nit durchaus offenbar, haben wir darbei

Bedenckens gehapt, und biβdaher damit eingehalten. Weill aber hierüber noch beÿ unns als wol von gemelts Herrn von Egmunnt Gemahlen, als auch andern stattlichen Leuten (die wir der Kon. Mt. zum Höchsten geneigt erkennen) angehalten worden, haben wir nit umbgehen sollen, Euer Lieb solches mit freundtlicher Intercession als viel uns gezinnen will, zuvermelden.

Bitten also gannz freundtlich, Euer Lieb wolle diese Dinge, als viel sich immer leiden und gezinnen will, zu dem Ende helffen, gedeÿlich befurdern und vorsezen, der alβwol (in gemein als sonnst der Kon. Mt. und dem hochloblichen Orden rhumlich und allerseiz zu Befürderung Friedens und Wolfart dienlich, wie wir dann, ohne unnsere Erinnerung, der Kon. Mt. friedtfertigs und aufrichtigs Gemeut dahien geneigt wissen, unnd uns auch Euer Lieb Shreiben einem zuer- [fol. 116v°] –innern haben, das sie den beiden gefanngnen Herren, ebenso woll als Euer Lieb naturlichem Vatter, ire Unschuldt gonnen wolten. Unnd derhalben in gewisser Hoffnung stehen, Euer Lieb werden ires höchsten Vermügens dahien bearbeiten helffen, damit diejenigen, so sich mit Bestande des Bezigenen zuentledigen wissen, irer Unschuldt geniessen, wider die Schuldigen aber ordentlicherweise verfahren werde. Darumb wir dann, allein Irer Kon. Mt. (dessen Gott unnser Gezeug) zu mehrerm Gedeÿ und Rhum, hiemit noch Euer Lieb ganz freundtlich bitten. Wollen auch Euer Lieb Antwortt aufs Furderlichst gewarten, damit wir denen so bie uns anhalten desto fuglicher zubegegnen.

Euer Lieb haben uns · freundtlichen Diensten gewillt. Datum Wolffenbutell am 30. Martÿ anno 68.

Von Gotts Gnaden Heinrich der Jungere, Herzog zu Braunschweig und Luneburg.

## Document 25

*Le duc d'Albe à Auguste de Saxe*

7 mai 1568

AGR, SEA, n° 18, fol. 93v°-94r°, Registratur

*Sachsen wirdet ersuecht dieser Landen Widerwertigen khain Gehor zugeben* (table)

[fol. 93v°]

An den Churfursten zu Sachsen

Unser freuntlich Dienst, hochgeborner Furst, freuntlicher lieber Ohaim. Nach dem unβ Kon. Mt. zu Hispanien, unsers genedigisten Herren, hiebey verwarteβ Shreiben, an Euer Lieb verlautendt, diser Tagen zuekhomen, haben wir, neben Ubershickhung desselbigen, nicht underlassen wollen, Euer Lieb auch mit diesem freuntlich zuersuechen, und stellen in khainen Zweiffel, Euer Lieb die werden guete Wissenshafft tragen, wie eβ dan nunmher offenbar und landkhundig ist, daβ sich eltiche, diser Landen unserer Verwaltung abtrunnige, ungehorsame Underthanen, zu mherer Erzaigung irer zuvor geubten uffrurishen Handlungen, jezundt dahin bearbaiten und alberait im Werckh seindt, diese Landt mit Herreβgewalt zu uberziehen, und also auch under den gehorsamen, getrewherzigen Underthanen allerhandt Unrhat und Bedrangnuβ vermaintlich anzurichten. Und wiewol wir nun, vermitlest gotlicher und der anderen, Irer Kon. Mt. getrewen Landen und Leuthen Hilff und Zuethuen, sollichen der Widerwertigen unbefuegten unrechtmessigen Furhaben mit erlaubter Gegenwher zubegegnen gedenckhen, und unβ dan khainen Zweiffel machen, Euer Lieb und ain jede recht und fridliebende Obrigkhait die werden, nicht allain ob dieses unruebigen fridhessigen Leuthe hiebevor verursachen muetwilligen Emporungen, sonder auch ob ieziger Furnemen hochsteβ Miβgefallen tragen, und daβ sovil desto mher, dieweil sÿ ireβ freventlicen Furhabenβ die wenigist Ursach nit haben, wie dan solliche β, nach Erorterung wider sÿ intentierten, ordenlichen Rechtneβ, verhoffentlich eher lang weiter an Tag gebracht solle werden.

So ist dem allem nach an Euer Lieb unser freuntlich Ansinnen und Begeren, die wollen gedachten, gemaineβ Fridenβ widerwerthigen Leuthen, in iren unbillichen straffmessigen Handlungen khain Gehor geben, noch ainichen Beifhal, Hilff, Furshub und Befurderung thuen, und sich, zu wurgclicher Erhaltung shuldigen Gehorsambβ, von gemainer Rhue und Fridenβ wegen, aller nachparlicher Guetwilligkhait, dermassen erzaigen und beweisen, alβ sich der Billigkhait nach, auch zu Hanthabung aller Obrigkhaiten gebuerender [fol. 94r°] Authoritet aigent, und wir dessen zu Euer Lieb unzweifenlicheβ guetβ Vertrauhen tragen. Sollicheβ wollen wir zu ieder Gelegenhait hinwiderumb Euer Lieb ganz freuntlich beshulden und verdienen. Geben zu Brussel in Brabant den 7. Tag May anno 68.

## Document 26

*Auguste de Saxe au duc d'Albe*

31 mai 1568

AGR, SEA, n° 175, fol. 179-180, original.

[fol. 179r°]

Unser freundtlich Dienst zuvorn, hochgebornner Furst, freundtlicher lieber Oheim. Wir habenn der Kon. W. zu Hispanien, unsers freundtlichenn liebenn Herrenn Oheimenn Shreibenn, so unβ Euer Lieb neben dem Ihrigenn ubershickt, zu unsernn Handenn empfangenn, unnd seines Inhalts allenthalbenn freundtlich vornohmmenn. So viel nun die vonn Euer Lieb angeregtte unnd besorgte thatliche Handlung ezlicher der Kon. W. ungehorsamenn Underthanenn, so die Niederlande mit Heereskrafftt zuuberziehenn inn Vorhabenn sein sollenn, anlangenn thutt, unnd das Euer Lieb ir keinenn Zweiffell mache, wir wordenn nicht allein ob solcher verursachtten muetwilligen Empörung, sondernn auch solchem halstarrigenn Ungehorsam ein hochstes Miβfallenn tragenn, mügenn unnβ Euer Lieb freundtlich unnd wohl glaubenn, ob wir wohl biβhere aller Umbstende unnd Ursachenn dieser erweckttenn Unruhe unnd Wiederwerttigkeittenn gründtlich nicht berichttet, unnβ auch nicht gebüret andernn Potentaten unnd Obrigkeittenn, Ihrer Lande Regirung halbenn, Ziel oder Maβ zugeben, daβ wir dahin gemein von Gott dem Almechttigenn gethreulich wünshenn unnd bittenn, daβ ehr an allenn Orttenn der Christenheitt Friedenn, Ruhe unnd Einigkeitt vorleihenn, unnd allenn Empörungenn, Zurüttungenn und Vorgiessungen christliches Bluets, so sich ethwan auβ Miβvorstandt oder Geshwindigkaitt zwishenn den Obrigkeitten unnd Underthanenn zutragenn, steuern und wehrenn wölle.

Insonderheitt aber habenn wir von Anfangk der niderlendishenn Unruhe ganz ungernne vornohmmenn, daβ die Kon. W. zu Hispanien mehr zur Sherffe dan zu angebornner koniglichen Sanfftmuth wider Ihre Underthanenn bewogenn, unnd die Sachenn zu solcher Weitterung, so auch den benachbarttenn Landenn zu nichtt geringer Ungelegenheitt gereichen möchttenn, gebraucht sein wordenn.

[fol. 179v°] Sintemal leicht zuerachtenn gewesenn unnd noch, was vor Nachtail, Shade, Vorderb Lande und Leutte unnd unvorsohnlicher Wiederwille darauβ zeseborgenn, bevorab wann des Unshülidigenn so wenig alβ des Shüldigen vorshonett, unnd man wie die Erfahrung zu allenn Zeitten gegebenn, des friedlichenn, rhuigenn unnd gedeilichenn Wehsens nicht so

baldt widerumb vehigk unnd mechttigk sein, alβ wolhl dasselbe leichtlichenn zurüttet und schedtlicher Miβvorstandt gestieffttet werdenn kann.

Unnd wie wir allem Auffruhr unnd Empörungenn der Underthanenn wieder ihre von Gott vorgeseztte Obrigkeitten von Herzenn Feindt sein, und denselbenn ganz keinenn Beÿfahl oder Gehör gebenn, also möchttenn wir auch nichts liebers erfahrenn, dann daβ diejenigenn Herrenn und Underthanenn, dere Vorfahrenn unnd sie den Könningenn zu Hispanien unnd dem Hausse Osterreich gethreulich gedienet, unnd des gemeinen Püeffelβ inn Brabant unzimbliches Beginnenn, so viel an Ihnen gewesenn, stillenn unnd dempffenn habenn helffenn, mit solcher Sherffe unnd Geshwindigkeitt (so beÿ der Rom. Key. Mt., unser aller gnedigelichen Herrenn, Churfurstenn, Furstenn unnd Stendenn des Heiligenn Reichs ershollenn ist) vorshonett, und beÿ Ihrenn Heershafftenn, Landenn unnd Leutthen gelassen würdenn, wie wir unnβ dan keinenn Zweiffel machenn, Euer Lieb worde hochstgedachtter Kay. Mt. unnd anderer Chur und Furstenn Gemüth und Meinung auch dahien verstandenn habenn.

Dan da also mit den vorgenommenenn Beshwörungenn unnd Bedrangknus ohne Undtersheidt fortgefahrenn, unnd die Sachenn zu ganz keiner Milterung gebracht werdenn soltten, so hatt Euer Lieb selbst vornünfftiglich zuermessenn, waβ vor Hoffnung sein konne oder möge, daβ sich diejenigenn, so Ihrer Herrshafftenn Lande unnd Leuthe entsezt wordenn, izo oder kunfftig zur Ruhe begebenn mochttenn, wie gernn es auch andere Potentaten Chur [fol. 180r°] unnd Furstenn sehenn, unnd wir vor unsere Person Kon. W. mitt allem freundtlichenn unnd nachbarlichenn Willenn dermassenn zugethann sein, unnd in dieselbe ein solche besonders hohes Vertrawenn sezenn, daβ wir unnβ auch keinenn Zweiffel machenn, dieweil wir vor dieser Zeitt die Rom. Kay. Mt., unsern allergnedigstenn Herrenn, undertheniglich ersucht haben, beÿ Ihrer Kon. W. eine freundtliche Vorbitte unsers Oheimenn unnd Schwagers, des Prinzen zu Uranien, halbenn einzuwendenn, Ihre Kon. W. worde sich darauff, und in Erwegung aller Umbstende, auch unβ zu besondern freundtlichenn Gefallenn, mit Gnadenn unnd Sanfftmutt also erzaigenn, wie sich Ihre Kon. W. angebornenn Güettigkeitt unnd obgemeltter Umbstendenn nach gebieret. Unnd wir unnβ zue Euer Lieb, iziges Ihres tragendenn Gubernaments halbenn, nicht weniger freundtlich vorsehenn wollenn. Unnd seindt Euer Lieb sonst freundtlich zu dienen wohlgenaigt. Datum Dreβdenn den lezttenn Maÿ anno LXVIII.

Von Gottes Gnadenn Augustus Herzog zu Sachssen, deβ Heiligen Romishen Reichs Erzmarshalh unnd Churfurst, Landtgraff in Doringenn, Marggraff zu Meissenn und Burggraff zu Magdeburgk.

## Document 27

*Philippe II aux électeurs de Brandebourg, de Saxe, de Mayence, de Trèves et de Cologne, aux ducs de Brunswick-Wolfenbüttel, de Bavière, de Wurtemberg et de Holstein, au comte palatin Wolfgang, aux margraves Jean Georges et Jean de Brandebourg, aux margraves Charles et Philibert de Bade, au landgrave de Hesse, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg, de Münster et de Spire.*

24 mai 1568

AGR, SEA, n°170, fol. 18-23

[fol. 18r°]

Copie des lettres que sa Majesté escript aux Electeurs Princes d'Allemaigne, sur le bruict que concerne certaine Ligue faicte en prejudice cils de la nouvelle Religion.

Pro Illustrissimo Duce Albano.

Copeÿ.

An Marggraff Joachimen von Brandenburg, Churfursten &.

Wir Philip von Gottes Gnaden, Khunig zu Hispanien, baider Sicilien &, Ertzherzog zu Osterreich, Herzog zu Burgundi, Brabant, Maÿland, Grave zu Habspurg, Flandern und Tÿrol &. Embieten dem hochgebornen Fursten, unserm besondern freundtlichen lieben Ohaimen, Herren Joachimen, Marggraven zu Brandenburg, zu Stetin, Pomern, der Cassuben, Wenden und in Schlessien, zu Crossen Herzogen, Burggraven zu Nurmberg und Fursten zu Rugen, des Haÿligen Römishen Reichs Ertzchamerern und Churfursten, unser Freundtshafft genaigten gueten Willen unnd alles Guete.

Hochgeborner besonder freundtlicher lieber Ohaim. Wiewol wir vor etlichen Monaten Euer Lieb neben etlichen andern Chur und Fursten des Haÿligen Reiches geshriben, und nach deme uns zum selben Mal von vilen untershidlichen Orten, mit höchstem unserm Verwundern, Verdruβ und Beshwernus unsers Gemuets glaublich angelanget, welchermassen so im Haÿligen Reiche Teuttion als auch sonst in andern Nationen Khunigreichen und Landen allenthalben fur bestendig und gewiβ (wiewol mit Ungrundt) aus und furgeben worden, als solten wir uns mit etlichen grossen und furnemen, nicht allain Christlichen und Catholishen, sonder auch (umb uns und angeregten Potentaten beÿ meniglich umb sovil desto mehr Unwillen, Verhassung und Verbitterung uff den Hals zuladen) unglaubigen Potentaten

und Heubtern (welcher doch gar ain ungereÿmbt Ding ist, und in Betrachtung aller Umbstende, Gestalt und Gelegenhait der Sachen weder Grundt, Shein, noch ainzige glaubwirdige Ursach noch Gestalt hat) verbunden, und dahin abgehandelt und geshlossen haben, uns mit gesambter Macht etlicher gefahrlichen und solcher Beshwernussen und gewaltsamer Handlungen zu unterfahen, so nicht allain gemainer Rhue, Friden und Wolfart, so im Haÿligen Reich Teutsher Nation, als auch sonst zum Höchsten nachthailig, sonder auch unserm selbst, bitzher von meniglich erkhanten fridliebenden Gemuet und uffrichtigen, erbarn, gueten Eiffer und Vorhaben gentzlich entgegen und zuwider sein wurden, auch dieselben also zu Werckh zustellen, des entlichen Vorhabens sein [fol. 18v°] uns beÿ Euer Lieb, ungeachtet daß wir alles fur ain Fabelwerck (wie es dan im Grund und an ime selbst aines ist) gehalten, ainer so grundtlosen und boßhafften Bezÿchtigung und unbeshuldten Verdachts freundtlich, ausfuerlich, grundtlich und uberflussig entshuldiget, und vermainet gehabt, dasselb unser Shreiben solte Euer Lieb vorlengest zukhumen sein. So seindt wir doch seither berichtet worden, daß es der Ursach nicht beshehen, nach deme dieselbigen, von wegen der nechst vorgestandnen Französishen Unrhue, nicht durch Franckreich uff der Post und zu Landt ubershickt werden mögen, sonder uber Meer hinauß in unsere Niderlande (umb sÿ von dannen ferrer zuversenden) gefertigt werden muessen, daß sÿ durch denselben Wege, aus ungestimmen und widerwertigen Wetter, so gar langsam und spat zu des hochgebornen Ferdinanden Alvares von Toledo, Herzogen zu Alba, Marggraven zu Coria &, unsers Stathalters general und Obristen Veldthaubtmans in unsern Niderlanden Handen khumen, daß Sein Lieb angesehen das Datum, so gar veraltet und benantlich von dem 28. Tag Novembris des nechstvershinen 67. Jares gestanden, solche ferrer zu ubersenden, so zu spat, als auch darumb unvonnöten sein geachtet, daß Sein Lieb, wie auch wir selbst, verstendiget worden, welchergestalt alberait lang darvor unser freundtlicher geliebter Herr Brueder, Vetter und Schwager, die Kay. Mt., Euer Lieb und andere des Haÿligen Reichs Chur und Fursten zu solchem Fall des Ungrunds und falshen Erdichten und unvershembten, boßhafften Zumessung, mit grundtlicher Darthueung wie ganz unguetlich und ungleich in solchem Fall, so Irer Lieb und Kay. Mt., als uns beshehe, genuegsam und dermassen berichtet, daß es, unserer Zuversicht nach, billich darbeÿ gelassen und gepliben, sich mit der Zeit selbst als ain grundtlos Gedicht abgessen und verzeret haben, und wir also des unbillichen und ungegrundten Verdachts beÿ meniglich erlassen worden sein solten, als wir dan noch nicht zweifeln wöllen, [fol. 19r°] wir sollen dessen beÿ den fridliebenden, gleichmessigen und unpassionierten Leuten allerding gemuessiget werden.

Dieweil uns aber jetzo ferrer furkhumen und angelanget, daß solch falsh, boßhafft und gifftig Geshraÿ und ungegrundter Verdacht noch nicht allerding uffhören und beÿ den Leuten leer abgehen und erleshen will, ob wir es wol so, als nunmehr ain veralte Sach, als dan auch sonst als offenbare und augensheinliche Unwarhait, die allain durch widerwertige, parteÿshe und fridhessige Leute falshlich erdichtet und zu irem aignen Vorthail, aus verbittertem Gemuet, mit Ungrundt also ausgossen wurdet, unserm rhainen und rhuewigen Gewissen, auch uffrechten, gueten Eiffer nach, nicht achten, sonder solches uff seinem Unwerth berhuen, hingehen und als ainen Rauch fur sich selbst in dem Windt zergehen und sich verlieren lassen solten, dieweil gewißlich die Zeit zu letst den Grundt und die Warhait reiff machen, und sich solche entlich selbst entdecken und offenbaren wurde, als dan hievor in gleichen Fällen zum offternmal auch geshehen, und wir uns derhalben billich und unzweiffenlich versehen sollen und wöllen, Euer Lieb und andere ehr und fridliebende Chur und Fursten des Haÿligen Reichs werden, irem gleichmessigen Verstand und erbarn Gemuet nach, solchen ungereÿmbten, leichtfertigen unnd unerbarn Gedicht khaines Weges Glauben zustellen.

Jedoch nach deme sich laider beÿ diesen unsern verwirten und miβtrauigen Zeiten und Leufften etwa begibt, daß dergleichen geferten und sheinbar gifftigen und falshen Ausgiessen durch die jhenige, so der Sachen khainen satten Grundt haben, liderlich Gehör, Glauben und Beÿfall gegeben wurdet, und also allerhand Unrath und gefharliche Weÿterung darauß zuervolgen, auch nicht allain die unrhuewigen, widerwertigen und aus Anraizung und Bedrangnus ires bösen Gewissens, argkwonishe und forchtsame Leute (denen one das leicht zu pfeiffen das sÿ dantzen) uff zuwiglen und in Harnash zu bringen, sondern auch die guethertzigen und fridliebenden zweiffelhafftig zumachen, [fol. 19v°] zu bewegen und in Sorgen zusetzen, pfleget.

So haben wir aus vilen Bedencken nochmals fur ain Noturfft angesehen und nicht unterlassen wöllen, Euer Lieb, wie auch etliche andere Chur und Fursten, in solchem des Grunds und der Warhait und dagegen alles ungleichen Verdachts und unnotwendigen Besorgnus halben, da villeicht solch falsh Gedicht und Furbilden, beÿ Euer Lieb oder etlichen andern nicht gar in den Windt geshlagen oder fur nichts gehalten werden wolte (wie wir doch nicht glauben khonden) zuversichern und in rhue zustellen.

Und wöllen derwegen, uber das so angeregter unser Stathalter general und Obrister Veldthaubtman in unsern Niderlanden, der Hertzog von Alba, Euer Lieb hineben auch berichten, und sÿ so dessen als anderer Gelegenhaiten halben ferrer allein grundtlichen Beshaid zufuegen wurdet, Euer Lieb freundtlicher Mainung fur uns selbst auch nicht verhalten, sovil angeregt falsh unvershambt und ehrenrhuerig Geshraÿ der bestimbten und vermainten

Bundtnus halben belanget, daß solches pur lauter Gedicht sindt, daß uns auch dergleichen Sachen, Practicken und Vorhaben (als wir mit Got so die Warhait selbst ist bezeugen khonden) nie in die Gedancken khomen, zu geshweigen, daß solche durch uns getriben, gehandelt und practicieret, vilweniger aber abgeredt und beshlossen worden weren, dan wir uns biz jetzo (wie meniglich kundt und offenbar), weder mit Gedancken noch Wercken, Rath noch That, mit dem wenigsten nie unterstanden noch angemasset, unsern benachparten und andern Potentaten Ordnung und Maß in iren Regierungen thuen und lassen zugeben, noch uns derselben vil noch wenig anzunemen, sondern ainen jeden seines Dinge warten und seinen obligenden Bevelhen seinem Gefallen, Beduncken, Noturfft und Gelegenhait nach verrichten lassen, daneben aber uns vilmehr jederzeit zum höchsten bevlissen, mit jederman unnd sonderlich [fol. 20r°] allen Stenden des Reichs freundtliche, vertreuliche und nachparliche, guete Correspondentz zu halten, und Iren Liebden allen moglichen und freundtlichen güeten Willen, Hilff und Furderung zuerzaigen.

Dieweil wir uns Got Lob zu berichten wissen, daß wir seiner Almachtigkhait allain von den uns unterwesenden und bevolhenen, und nicht ander Leut Khunigreichen, Landen und Leuthen Rechenshafft zugeben haben, derwegen dan solcher leichtfertigen ungegrundten Bezichtigung umb sovil desto weniger Gehör noch Glauben gegeben werden, sonder endtlich und grundtlich dafur gehalten werden solle, daß solches allain durch unsere Widersacher und Abgunstige und andere unrhuewige, fridhessige, verkherte Leut aus lauterm Neÿd, Haß und Parteÿligkhait, falshlich und boßhafftiglich erfunden und erdichtet wurdet, umb diejhenige, so alberait one das, gleichwol one billiche Ursachen und mainstenthails aignen Muetwillen oder sonst ungegrundten Einbildens und unnotwendigen Besorgnus, meutish, uffrhuerish und bewegt, auch derhalben zum höchsten arckwonish zuerwecken, uffzuwiglen und inen zu neuer Unrhue und Empörung Ursach und Anraitzung zugeben, auch sÿ in irem ungegrundten gefasten Verdacht zu stercken, und also dardurch, irem bösen Verlangen und höchsten Begirden nach, ain weitleüfftig, shedlich Feuer anzuzunden, und dan auch zu solchem der andern (so vonwegen ires trewen und sorgfeltigen Eiffer, sÿ zu gemainer Rhue und Wolfart guethertziglich tragen, inen leichtlich alles das so sheinet, daß es demselben zuwider sein, und zu Nachthail gelangen möge, einbilden lassen, und deme Glauben geben) Gemueter, Willen, Naigung und Beÿfall zu gewinnen und an sich zuziehen, und also von ires privat Intereß und aignen Vorthails wegen, als parteÿshe widerwertige Leute, durch dergleichen falshen und betruglichen, gleichwol beÿ der gemein und den [fol. 20v°] unwissenden, auch bewegten Gemuetern, geferbten und glaublichen Furbilden und Anzaigungen, alles in Unordnung, Unrhue und gefahrliche Weÿterung zustellen, wie Euer Lieb und meniglich solches mit der Zeit also im Grundt

befinden, und durch aines und des andern Thailswerckh und nachvolgende Handlungen, auch entlich den Ausgang und Ende den betruglichen Falsh solches ungereÿmbten Geshraÿes erkhennen werden. Welches dan in Sonderhait auch jetzo allain aus deme augensheinlich und greifflich abzunemen und zuermessen, daß man außgeben darffe, wir uns deshalben auch mit dem Turcken, gemainem Erbvheinde unsers Christlichen Namens und Glaubens in Bundtnus eingelasen haben.

Nach deme, in Ansehung, daß sovil stattliche und offenbare Ursachen und Bedencken vorhanden, welche das Widerspil zuglauben billich bewegen sollen, uff der Welt nichts Ungereÿmbters noch Ungeshickters, auch beÿ den Unverstendigen und Unerfarnen selbst, zugeshwigen denen, so der Sachen Gestalt und Gelegenhait billich wissen oder bedencken sollen, furgebracht werden mögen.

Dieweil nun vor dieser Zeit gleicherweise zum offternmal wunder und ershrockliche Ding und vorhabende Practicken von uns zu höchster unser Verunglimpffung fur und außgeben worden, und aber allemal die Zeit das Widerspil an den Tag gebracht und man sonst auch durch alle unsere hervor gepflegne Handlungen, Thuen und Wesen, jederzeit unser uffrecht khuniglich Gemuet und angeborn, sondere hohe, fridliebende Naigung erkhennen mögen, und dan billich alberait durch vil Exempel meniglich khundt und offenbar sein solle, daß solcher unserer angebornen, fridliebenden Naigung, Natur und Wesen nichts Höhers zuwider und entgegen sein mag, [fol. 21r°] als Unrhue, Kriege und Zwÿtracht.

So setzen wir in khainen Zweiffel, Euer Lieb und andere ehr und fridliebende Churfursten, Fursten und Stende des Haÿligen Reichs sollen und werden, aller Billigkhait und irem sondern gleichmessigen Verstandt nach, demjhenigen, so gleichsfals jetzo uns und andern fridliebenden christlichen Potentaten, furnemblich aber auch der Kay. Mt. als dem obristen Haubt des Haÿligen Reichs selbst, (ungeachtet daß deren fird und ehrliebend Gemuet und christlicher gueter Eiffer billich bekhant sein solte) zu Nachthail und Verunglimpffung one Grundt, falshlich furgeben wurdet, gleicherweise nicht ehr Glauben zugeben, noch Beÿfall zuthuen wissen, bitz solches die nachvolgende Werck erzaigen und wahr machen.

Dagegen aber vil mehr das freundtlich und unzweiffenlich Vertrauen zu uns haben, daß wir nicht allererst jetzo unser angeborne Weiß und Natur verkheren, sonder khunfftiglich in all unserm Thuen und Lassen, eben den stracken Weg gehen werden, wie wir bitz jetzo (sonder Rhuemb zumelden) in all unsern Handlungen gethan, furnemblich aber dieweil Euer Lieb und andere hinfuran, so wol als bitzher, ferrer jederzeit im Werck spuren und erkhennen sollen, mit was grossem und stetem Eiffer, Begirde und Sorgfeltigkhait wir uns zuvorderst die Ehre des Almechtigen, und als dan gemaine Rhue, Friden

und Wolfart in gemain der ganzen Christenhait angelegen sein lassen, und solche unserthails durch alle menshlich und mögliche Mittel und Wege, ungeachtet aller Muehe, Costens und Gefahr, nach höchstem und eusserstem unserm Vermögen zubefurdern, auch mit meniglich in Rhue, Friden und Freundtshafft zu leben, begirig sindt und uns bevleissen thuen.

Welches zwar demjhenigen dessen uns die, so zum Widerspil genaigt, und daβselbige mit Henden und Fuessen suechen und treiben, frevenlicherweÿse bezichtigen dörffen (wie offenbar) gantz und gar zuwider.

[fol. 21v°] Sovil aber belanget, was bitzher in unsern Niderlanden aus unser Ordnung und Bevelh, so mit dahin Verordnung und daselbst Erhaltung unsers Kriegsvolckes, als auch gefengklicher Einziehung, Citierung und Betraffung etlichen ansehenlicher und anderer Personen, furgenumen, gehandelt worden, und sich verloffen hat, derhalben uns dan unsere Widerwertige und Abgunstige sonder Zweiffel auch in vil Wege in die Leute tragen, und in solchem Fall alle unsere Handlungen zum Höchsten und Eussersten, hefftigerweise anzuziehen sich unterstehen werden wöllen, wurdet Euer Lieb uns unserm, vorlengst an sÿ angeregen, Niderlendishen Empörung halben gethanen Shreiben und Erclerung, aus was ehafften und billichen Ursachen wir angeregt unser Kriegsvolck dahin zuverordnen nottrungenlich und unvermeidenlich bewegt worden, freundtlich und genuegsam vernumen haben, und fur sich selbst, in Bedrachtung aller Sachen, Umbstende und Gelegenhait, zu ermessen wissen, daβ solches nicht umbgangen, noch auch sonst anderst gehandelt werden mögen. Und ist uns in der Warhait zum Höchsten und Eussersten entgegen, auch laid und bekhumerlich, daβ wir zu solcher Sherpffe und eussersten Terminis unvermeidenlich getrungen worden. Wiewol Euer Lieb fur gewiβ halten und glauben solle, daβ auch in solchem Fall bitzhere anders nicht als durch grosse und zeitliche Vorbedrachtung, khuelsinnigem Rath und, wie sich solches, nach gerechtlicher Ordnung und von Rechts und Billigkhait wegen, aigent und geburet, procedieret worden, auch hinfuran nicht anders procedieret und verfahren werden solle, und also dem Rechten sein stracker Lauff gelassen wurdet, wie dan solches in dergleichen Fällen die unvermeidenlich Notturfft erfordert und sich allem Recht nach gezÿmen thuet, und wöllen uns derwegen billich und trostlich versehen, da es [fol. 22r°] von unsern Widerwertigen und Abgunstigen anders gedeutet und auβgelegt, oder aber das Widerspil fur und ausgeben wurde, Euer Lieb und alle gleichmessigen Verstands werden demselben khainen Glauben geben, noch Beÿfall thuen, sonder es fur lautere Columnien, wie es dan im Grund also sein wurde, halten und achten, und uns khaines Weges verdencken, daβ wir dasjhenige in unsern Landen und mit unsern Unterthanen handlen, ordnen und furnemen, so die Notrufft und unser Gelegenhait erfordert und von Rechts wegen nicht umbgangen werden mag.

Welches alles wir Euer Lieb, zu grundtlichem Bericht, aller Gelegenhait freundlicher gueter Mainung, nicht wöllen verhalten, und da sich villeicht seither in angeregten unsern Niderlanden was weiter zugetragen, so uns bitz jetzo noch nicht zu Wissen khumen, und doch von Nöten, oder sonst rathsam sein wurde, Euer Lieb dessen auch zuberichten.

So haben wir obgedachtem unserm Stathalter general und obristen Veldthaubtman in unsern Niderlanden, dem Herzogen von Alba, Bevelch geben, Euer Lieb dessen gleichsfals auch an unser stat, so jetzo neben diesem unserm Schreiben als hernacher, jederzeit mit dem Furderlichsten zu berichten, uff dem wir uns hiemit freundtlich referieren, und an euer Lieb begern thuen, sÿ wölle ime in solchem gleich uns Glauben geben.

Und gesinnen hieruff freundtliches Vleisses an Euer Lieb, sÿ wölle sich in solchem allem unserm freundtlichen und unzweifenlichen Vertrauen und irem gleichmessigen Verstandt nach, wie sich geburet erzeigen und verhalten, und nicht allain solchem falsh erdichten und uffrhuerishen, boβhafftigen Geshraÿ und Furgeben khain Gehör und Glauben geben, noch Beÿfall thuen, sonder in [fol. 22v°] gleicher freundtlichen Naigung und Vertrauen gegen uns (deren sÿ sich bitzher jederzeit in unsern Sachen und Anligen guetwilligklich und mit sonderm Ernst und Eiffer bevlissen) hinfuran auch bestendiglich verharren, und daneben, von gemaines Nutzen, Rhue und Wolfart wegen, unser rechtmessig,, hochbefuegt und notwendig, unvermeidenlich Vorhaben, Weise und Wege, so wir zu Stillung, Befridigung und Richtigmachung der in unsern Niderlanden entstandnen, unverursachten, muetwilligen Emporungen und Unraths, nottrungenlich an die Hand nemen und gehen muessen, auch mit allem Vleiβ und freundtlichem Beÿfall, Rath, Hilff und Beÿstandt (als an ime selbst billich und gemaine aller hohen Obrigkhaiten Noturfft zum Eussersten erfordert) iresthails, sovil imer muglich, auch befurdern und favorisieren, und in solchem Fall, nicht allain allen unsern bitz jetzo gepflegnen, sondern auch gegenwertigen und hernachvolgenden Handlungen, Thuen und Wesen mehr Glauben zustellen, als dergleichen unwarhafften und falshen Columnien, so wir unsern Widerwertigen und Abgunstigen und andern unrhüwigen, fridhessigen und verkherten, parteÿshen Leuten, wie gemeldet allain umb neue unnd ain gemaine Unrhue, Empörung und Unrath, von ires aignen Vorthails und privat Passion wegen, anzustifften und zuerwecken, in die Leute arglistiger, geshwinderweise, eingebildet werden, und dan gleichsfals andere, ire benachparte Stende des Reichs, und da es sÿ sonst von Nöten sein, ansehen wurdet, des Grunds obgemelter Handlung und dieser unser warhafften Erclerung und Berichts auch verstendigen.

An welchem allem erzaigen uns Euer Lieb, zusambt der Billigkhait, und daβ es zu Erhaltung Rhue und Fridens, auch Handthabung der

geburenden Authoritet aller hohen Obrigkhaiten, notwendiglich [fol. 23r°] geshiht, ain sonder freundtlich und angenemb Gefallen, umb Euer Lieb zu jeder Gelegenhait mit sonderm freundtlichen Willen wider zuerkhennen und zubeshulden.

Geben uff unserm khuniglichen Lusthaus Aranjuez am 24. Tag des Monats Maÿ anno im 68.

Idem mutatis mutandis
An die Churfursten von Maintz
Trier
Cölln
Sachsen
Hertzogen von Hainrichen von Braunshweig
Baÿern
Holstain
Wirtemberg
Wolffgang Pfalzgraven
Marggraffen Johan Georgen von Brandenburg
Hansen
Carln von Baden
Philiberten
Landtgraff Wilhelm von Hessen
Cardinal von Augspurg
Ertzbishoffen von Bremen
Bishoffen von Wurtzburg
Munster
Speÿer

## Document 28

*Le duc d'Albe au duc Henri de Brunswick-Wolfenbüttel.* « insimili » *aux électeurs de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Saxe et de Brandebourg, au cardinal d'Augsbourg, à l'archevêque de Brême, aux évêques de Wurzbourg, de Münster et de Spire,* « idem » *aux ducs de Bavière, de Holstein, de Wurtemberg, de Clèves, au comte palatin Wolfgang, aux margraves Charles de Bade, Jean Georges et Jean de Brandebourg*

22 juin 1568

28/A

AGR, SEA, n° 18, fol. 125v°-126v°, Registratur.

*Kon. Mt. shrifftliche Entshuldigung vermaintlich ufgelegter Catholishen Bundtnuß, sambt Anzaigung der Ursachen ergangner Exectution zuegesenden* (table)

[fol. 125v°]

Unser freundtlich Dienst und waß wir Liebß und Guetß vermogen zuvor hochgeborner Furst, freuntlicher lieber Ohaim und Ordenßbrueder. Nachdem wir diser Tagen von der Kon. Mt. zu Hispanien, unserem genedigisten Herren, hiebei verwarteß Shreiben an Euer Lieb verlautendt bekhomen und Inhalt [fol. 126r°] desselbigen Copeÿ vernomen wie daß Ire Kun. Mt. Euer Lieb noturfftigclich und außfuerlich berichten mit waß Ungrundt dieselbig Ire Kun. Mt., neben andern Christlichen Potentaten, ainer verdechtlichen Verpundtnuß und darauß besorgter gewaltsamer Handlungen halb, neben dem waß sich nun ain guete Zeit her in diesen Irer Kun. Mt. Nidererblanden unserer bevolhnen Verwaltung von wegen entstandener gefherlichen Unrhuehe verloffen, hin und wider im Heiligen Reich Teutsher Nation ohne Zweiffel durch ire abgunstige und gemainer Wolfhart fridhessige Leuthe außgebraitet worden. Haben wir gleichwol diseß unser Shreiben mitfuegen wollen, jedoch von Unnothen geacht Euer Lieb angerurten unvershuldten Verdachtß und anderer Sachen halb ainiche fernere Außfuerung zuthuen. Dan wir machen unß khainen Zweiffel, Euer Lieb die werden irem beiwonenden hochen Verstandt, auch sonst aller Sachen

Umbstende und Gelegenhait nach, auβ gedachtem der Kon. Mt. Shreiben und derselben beÿ menigclich erkhanten fridliebenden und biβher erzaigten konigclichen Werckhen augensheinlich befinden, daβ Irer Kon. Mt. Gemueth und Mainung entlich dahin gerichtet ist mit menigclich und in Sonderhait Euer Lieb und andern deβ Heiligen Reichβ Chur und Fursten und Stenden sovil imer moglich im Friden und vertreulicher guter Freundt und Nachparshafft zu leben und sich ohne hochtringliche Ursachen deβ Widerspilβ nicht zugebrauchen, wie wir dan auch fur unser Person Gubernamentβ halb von Irer Kon. Mt. eben geleichmessigen Bevelch haben und unβ vermog desselben aller Gebur zuverhalten gedenckhen.

Und wiewol nun zuvermueten, eβ werde beÿ diser sorgclichen Welt an boβhafftigen, ufrurishen Leuthen nicht manglen die, irer angebornen bosen Arth und Aigenshafft nach, vorgedacht Irer Kon. Mt. Rhue und Frid liebendt Gemueth mit gefelshter Warhait anderst auβlegen, sonderlich aber in dem daβ die Zeit her unser hieigen Regierung etliche diser Landen angehorige furneme Herren, auch Adelβ und Burgerβpersonen von wegen entstandner hochbeshwerlichen Emporungen gefengclich eingezogen und darauff unlangst deren etlich mit Confiscierung irer Haab und Gueter und ewiger Auβbannung und Verweisung [fol. 126v°] dan auch ainβthailβ zum Todt verurthailt worden. So mogen wir doch mit Got dem Almechtigen bezeugen und mit Warhait von unβ shreiben und Euer Lieb dessen gewiβlich versicheren, daβ ietzt ernente Executiones, wie Euer Lieb selbst vernunfftigclich zu bedenckhen und an ime selbst billich ist, nicht ohne hochste bewegliche Ursachen noch gehabten Informationen und statlichen Vorbedenckhen, allain durch den Wege ordenlichen Rechtenβ und umb solicher straffbaren ershreckhlichen Miβhandlungen willen geshehen, die Euer Lieb und ain jede andere Fridt und Recht liebende Obrigkhait, zu shuldiger Hanthabung ireβ von Got ufferlegten Amptβ und Auctoritet, in derselben Gebiethen khainem irem Underthanen, waβ Standtβ der auch were, gewiβlich nicht zusehen noch ungetrafft furbeÿ gehen lassen wurden.

Also daβ wir dem allem nach der freundtlichen und unzweiffenlichen Zuversicht seindt, dieweil diz ain Werckh der hailsamen Justicien die ainer jeden Obrigkhait nechst der Ehr deβ Almechtigen bevor allen Dingen billich angelegen lassen sein und eussersteβ Vermogenβ befurderen helffen solle, Euer Lieb die werden Irer Kon. Mt. noch unβ der Widersacher Auβgeben halb in disem unvermeidlichem Nothfhall nicht verdenckhen, sonder vil mher bey Ire selbst und andern derselben verwanthen Chur und Fursten fur entshuldiget und eβ entlich darfur halten, daβ wir fur unser Person diser Landen Beshwerligkhaiten vil lieber in anderem Thuen und Wesen gesehen und den executierten Herren alβ unsern Mitordenβbruedern von trewen Hertzen vil ain

Besserβ gegonnet heten. Wolten wir Euer Lieb freuntlicher Mainung nciht verhalten und seindt derselben zu freuntlichen Diensten wol genaigt. Geben zu Brussel in Brabant am 22. Tag Juny anno 68.

28/B

AGR, SEA, n° 153, fol. 20-21

[fol. 20r°]

Aux aulcuns Princes d'Allemagne.

Comme son excellence a ces jours passez receuz lettres de sa majesté catholique addressez ausdits princes, et le contenu d'icelles entendu par une certaine copie, contenante bien au long comment sadite majesté a esté blasmee par Allemaigne, sans doubte par ses malveillans ennemis du commun bien, toutesfois sans fondement, a cause d'une ligue tant suspeconne qui se debvroit avoir faicte entre sa majesté et aultres potentatz chretiens, et des forces et violences qui s'en deussent avoir suyvies, samblablement a raison de ce que ung certain bon temps enca est passé en ces pays patrimoniaulx au regard des troubles.

Pource son excellence a estimee non estre besoing de faire plus longue mention de cestedite iniuste imposition, ny des aultres choses mentionnez esdites lettres de sa majesté, d'aultant moings que son excellence tient et cognoit lesdits princes pour telz et de telle discretion qu'ilz entendront lesdits princes pour telz et de telle discretion qu'ilz entendront lesdites lettres de sa majesté selon la qualité et circonstance des affaires, et que l'intention de sadite majesté est entierement telle (comme aussy l'on avoit trouvé du temps passé par les paisibles oeuvres d'icelle) de vivre avecq tout le monde signamment avecq lesdits princes et alultres estatz de l'Empire en paix et bonne confidence, amitié et voisinnance, sans que sa majesté entendt user du contraire si ce n'est que l'on en donnisse occasion.

Et combien que son excellence pense bien qu'il n'y aura faulte des gens sedicieulx et pervers qui, selon leur naturel et propriete inicque, interpreteront contre verite la bonne et paisible intention de sa majesté aultrement qu'est dit cydessus, mesmement en ce que, durant le temps du [fol. 20v°] gouvernement pardeca de son excellence aulcuns principaulx signeurs, nobles bourgeois et aultres personnes sont este constituez prisonnier a cause des dangereulx commotions advenues pardeca, partie desquelz prisonniers sont estez nagueres condamnez a la mort avecq confiscation de leurs biens, et les fugitifs condamnez au ban perpetuel avecq samblable confiscation de leurs biens. Si est ce, que son excellence peult tesmoigner avecq Dieu et la verité, et

aussi asseurer certainement ausdits princes que ceste execution ne s'est faicte sans grandz et eminens raisons, apres avoir prealablement prins souffisans informations, et tiré le tout en meure deliberation et consideration, et par ainsi procedé seullement par voye deue de justice, de sorte que ceste procedure s'est faicte a cause de telles espoventables et punissables forfaictures que vrayement lesdits princes et chacun superieur aimant paix et equité, ensamble la conservation de leur auctorité ne s'ouffriront, ny laisseroient impugniz ceulx de leurs subiectz qui commectroient cas samblables.

De maniere que son excellence espere tout entierement, puis que cela est ung oeuvre salutaire de justice, laquelle chacun superieur a bonne raison doibt, immediatement apres la gloire de Dieu, tenir en bonne estimation et recommandation. Que partant lesdits princes tiendront pour excusez, tant en leur endroict que endevers aultres ou besoing sera, sadite majesté et son excellence, que icelle eusse plustost aimee et desiree de veoir en aultre [fol. 21r°] estat lesdits pais bas qu'icelle les a trouvee, mesmement que sondite excellence eusse tres voluntiers et de tout son coeur veu que les signeurs executez, sicomme ses confreres de l'ordre, s'eussent sceu descharger. Ce que son excellence a bien voulu advertir ausdits princes, leur offrant faire tout plaisir et amitié.

## Document 29

*Jean de Hoya, prince-évêque de Münster au duc d'Albe*

1er juillet 1568

AGR, SEA, n° 181, fol. 67-68, original.

[fol. 67r°]

Unser freundtlich Dienst unnd was wir mehr Liebs unnd Gutts vermogenn zuvor, hochgeporner Furst, besonder lieber Freundt. Wir habenn der Kon.. W. zu Hispanien, unser lieben Herrn, unnd Euer Lieb beide an unβ aubgangne Shreiben, betreffendt den angemaβtenn Verdacht, so Iren Kon. W. zugelegt sein soll, unnd dan die Geshaffenheitenn, welche sich in den Nidererblandenn vergangner Zeit zugetragenn habenn, empfangenn, unnd daraus den ausfurlichenn Bericht unnd eingewendte Entshuldigung gnugsam vernommen. Nun ist woll nit ohne, solch unnd dergleichenn Furhabenn unnd Confoederation vergangner Zeit gesprengt wordenn. Wir habenn aber, nit

allein umb der Unsicherheit willenn, sonder auch wegen deβen uns bekandtennn hochstattlichennn konniglichenn eherlichenn fridtliebenden Gemuets, demselbenn keinen Glaubenn beimeβenn konden noch wollen, sonder vilmehr Ire Kon. W. hirinnen allerdings frei unnd rein gehalten, unnd noch derhalbenn gar nit von Noten gewesen, das Ire Kon. W. solche stattliche ausfurliche Entshuldigung jezo an unnd gegen unβ gethan hetten. Nichtz desto minder weill eβ I. Konn. W. also woll gefallen unnd geliebet, so thun wir dasselb dienstlich mit allenn Gutenn vernere kein Achten, unnd haltenn auch Ire Kon. W. nochmalβ fur gnugsam unnd uberfluβig entshuldigt zusein, unnd seien gewilt [fol. 67v°] zu und an gelegenen Zeiten und Stettenn, da eβ die Notturft erfurdert, sollichs ferner anzugebenn unnd andere diese Gelegenheit zuverstendigen.

Was dann die zugetragene Beshwerligkeiten in denn Niderlandenn betrifft, hetten wir nicht liebers sehenn mugenn, dan das alle Sachenn in herprachter guter Rhuhe unnd Einigkeit verpliebenn, unnd Ire Kon. W. zu keiner Ungand bewegt weren wordenn. Weill aber die Gelegenheit leider anders sich zugetragenn, wollenn wir nit zweifeln, Ire Kon. W., unnd Euer Lieb von derselben wegenn, wurden sich aller besheidentlicher Gepur, daruf zuverhalten wiβenn. Mogtens Euer Lieb, dere wir mit allen nachparlichenn Willenn unnd Freundtshaft sonder gneigt, hinwieder nicht verhaltenn. Gebenn zum Bevergern am ersten Julÿ anno 68.

## Document 30

*Albert de Bavière au duc d'Albe*

5 juillet 1568

AGR, SEA, n° 104, fol. 198-199, original.

[fol. 198r°]

Unnser freuntlich Diennst, auch was wir Liebs unnd Guets vermögen zuvor, hochgebornner Fürst, besonders lieber Freundt unnd Ordensbrueder. Unns ist der Kon. W., unnsers freuntlichen lieben Herrn Vettern unnd Schwagern, freuntlich Shreiben, sambt dem was unns Euer Lieb dabeÿ zuekhommen lassen, in disen Tagen zu unsern Hannden uberanntwurt worden, das alles wir dann nach Lenngs verlesen unnd vernommen. Thuen auch Irer Kun. W. hieneben widerumb dienstlich beantwurtten, unnd

gesÿnnen an Euer Lieb, sÿ wolle khein Beshwerd haben, dasselb Irer Kun. W. bei gelegner Poste zufertigen zelassen.

Was dann das betrüebte Wesen in den Niderlannden betrifft, wollten wir von Gott wünschen, das die Sachen vor unnd jez dermassen bedacht worden, damit man in Rhue unnd Friden beÿeinandern leben, die Kun. W. der Kriegsrüstung nit bedörfft, unnd die vorsteenden Entpörungen, wellche sich, wie zubesorgen, noch weit einreissen werden, hetten mögen [fol. 198v°] vermitten pleiben. Der allmechtig Gott welle das aufgeend Wetter genedigclich stillen, und weitern Jamer unnd Nott der Christenheit vorhüeten. Wolten wir Euer Lieb zur Anntwurt freuntlicher Meinung nit pergen, unnd seind ir zu angenemer Diensterzaÿgung freuntlich wol geneigt. Datum in unnserm Marckht Aÿbling den 5. Julÿ anno 68.

Von Gott Genaden Albrecht Pfalzgrave beÿ Rhein, Herzog in Obern und Nidern Bairn.

## Document 31

*Albert de Bavière au duc d'Albe*

25 juillet 1568

AGR, SEA, n° 104, fol. 205-208,
original et copie de la lettre de la veuve d'Egmont.

31/A

[fol. 205r°]

Unnser freunntlich Diennst, auch was wir Liebs unnd Guets vormögen zuvor, hochgebornner Fürst, besonnder lieber Freundt unnd Ordensbrueder. Wir haben gleichwol Euer Lieb, von wegen weilannd des Graven von Egmonds seeligen, zue etlich Malen fürbotlich angesuecht, unnd wiewol unns auf unnsere Fürschreiben bisdaher, weder von der Kun. W. noch Euer Lieb, einiche Antwort nie ervolgt, so khönnen wir doch, von christlichen Mitleidens unnd Erbarmens wegen, nit underlassen, Euer Lieb, auf den Inhalt der hochgebornen Fürstin, unnserer freuntlichen lieben Muemen, seines hinderlaßnen, hochbetrüebten Wittib, hierinn verschlosenen Schreibens Copien, Euer Lieb nochmalen freuntlichen zuersuechen, mit angehengtem freuntlichem Sÿnnen, Euer Lieb welle irem Bitten, so weit ir zuverantwortten

steet, guetwillig stat thuen, unnd allso ir unnd iren Khindern, in Irer obligenden Trüebsal wider ein [fol. 205v°] Trost machen. Das würdet Euer Lieb beÿ menigclich ruemlich sein. sÿ thuen auch hieran ein mildt guett Werckh, des wir umβ Euer Lieb hinwider freuntlich zubeschulden urbittig seind. Datum in unser Statt München den 25. Julÿ anno 68.

Von Gottes Gnaden Albrecht Pfalzgrave beÿ Rhein, Herzog zu Obern und Nidern Baÿrn.

## 31/B

[fol. 206r°]

Freuntlicher lieber Herr unnd Vetter. Es zweifelt mir gar nicht, EuerG. werden des sonndern grossen und unversehnen Unglückhs genuegsamen Bericht haben, welches mir, bei etlichen Tagen her, mit meinem geliebten Herrn unnd Gmahl, dem Gott der Herr gnedig well sein, erbärmlicherweiβ begegnet und zuegestannden ist, derwegen ich seidher desselbigen dermasen so hart bekhummert unnd betrüebt bin, das es mir unmüglich ist weder zeshreiben noch auszusprechen. Ja ich befinde mich so gar verirret unnd trostloβ bis in Todt, alls ein Fraw auf der ganzen Wellt sein mag, mit sambt meinen ailff armen Khindern, wie dann Euer G. vernunfftlich wol ermessen khan, dieweil ich nit allein gedachtes meines Herrn seeligen seiner Person, sonder auch aller seiner Gueter, die er under dem Khünig von Hispanien ligen hat, beraubt sein und manglen mueβ, unnd bin auch diser Zeit an guett Pluetverwandten unnd Freunden dermassen so gar entblöβt, welche mir unnd gedachten meinen Khindern, EuerG. [fol. 206v°] underthenigen Vettern unnd Pluetverwandten, einen Beÿstand thuen mechten, das ich getrungen würde, hochermelt Euer G. ganz freuntlich unnd vleissig zubitten, das sÿ dieselbigen in disem Fall well in gnedigem Bevelch haben, unnd der Kun. Mt. von irentwegen zueshreiben, das sÿ doch welle gnedigist verschaffen, damit unns alle unsere Haab unnd Güetter, so under Irer Mt. Gebiett seind, widerumb restituiert unnd eingeantwortt werden. Deβgleichen welle Euer G. auch dem Herzogen von Alba unbeshwert zueshreiben, wellcher dann, wie ich bericht bin, sovil Ansehen unnd Macht von Irer Mt. wol hat, sollichs zethuen.

Da nun aber diβ je nit statt haben khündte, welle doch Euer G. sovil bemueht sein, unnd an hochgedachte Kun. Mt. ain Fürschrifft geben, damit ich, sambt meinen ailff Khindern, aufs wenigist zu leben und unser Undterhaltung haben mögen, in welchem Euer G. [fol. 207r°] mich unnd offtgedachte meine Khinder, über die hievor unns bewisnen Guetthaten, noch vil mer zu irem Dienst verpinden würt, zue wellchem ich dann auch in allem

so Euer G. mir würdt wellen bevelhen, mit göttlicher Hilff, willig unnd beraith sein will. Unnd bitte Gott den Allmechtigen, Er welle derselbigen sein göttliche Genadt, sambt aller Wolfart gannz vleissig bevelhe.
Datum im Closter de la Cambre zu Brüssel den 29. Junÿ anno 68.

E.G. duemietige Muem, Lieb unnd Freuntshafft zubeweisen, Sabina Pfalzgrävin.

An Albrecht Herzogen in Bayrn ausganngen.

## Document 32

*Le duc d'Albe aux ducs de Bavière et de Clèves-Juliers*

21 septembre 1568

AGR, SEA, n° 18, fol. 186v°-187r°, Registratur.

*Extract der Procedur und Khlagarticl contra Egmont und Horn* (table)

[fol. 186v°]

Unser freundtlich Dienst, hochgeborner Furst, freuntlicher lieber Ohaim. Nachdem wir wol gedenkhen khunden, wie wir eβ dan alberait etlichermassen in Werckh befinden, daβ eβ beÿ diser iezt regierenden boβhafftigen Welt an verkherten, fridhessigen Leuthen nicht menglet, die irer angebornern, unruebigen Art und Aigneshafft nach, alle Sachen zum Ergesten auβlegen, und sich auch mit der hochsten Potentaten Thun und Lassen unnoturfftigerweise bemuehen, und under anderem die Kon. Mt. zu Hispanien, unserm genedigisten Herren, auch unser Person, wider bede Graffen Egmont und Horn unlangst gebrauchten rechtmessigen Execution halb, falshlich Auβshreien, haben wir fur ain Noturfft eracht, Euer Lieb, alβ der Kon. Mt. Bluetsverwanthen, hie beigelegte glaubwirdige Abshrifft der gerichtlichen Procedur, mit sampt den furnembsten Articln dardurch gemelte bede Graffen, uff vorgehende gerichtliche Erkhantnuβ, zum Todt verurthailt worden, zuezushickhen, furnemblich darumben, damit Euer Lieb daβ Widerspill der verkherten Leuthe ungrundtlich Auβgeben, und daneben den recht wharhafftigen Grundt ehegedachter Justicien desto aigentlicher zuvernemen, und sich auβ dem allem verstendigclich zu berichten haben mogen, daβ beder Graffen begangene Miβhandlungen ganz straffmessig und dermassen beshaffen gewest, daβ man, andern zu ainem absheuhigen

Exempel, sich zuvordrest gegen ehebestimbten beden Graffen, alβ den Hauptsachern aller diser Orthen entstandnen Emporungen, der Sherpffe, geburlichen Einsechenβ, unfurbeigengclich gebrauchen hat muessen, wie dem auch die geringste Obrigkhait solche Ubelthaten iren selbst Underthanen ungezweiffel nicht gestatten, noch vil weniger gedulden solte wollen ire in diesem unnd dergeleichen Fhalen ainiche Maβ und Ordnung zustellen. Welcheβ alleβ wir Euer Lieb fuglicher und vertreulicher Mainung [fol. 187r°] nicht haben wollen verhalten, unnd seindt derselben freuntlich zu dienen wol genaigt.

Geben in unserem Veldtleger zu Niderharen am 21. Tag deβ Monats Septembris anno 68.